



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

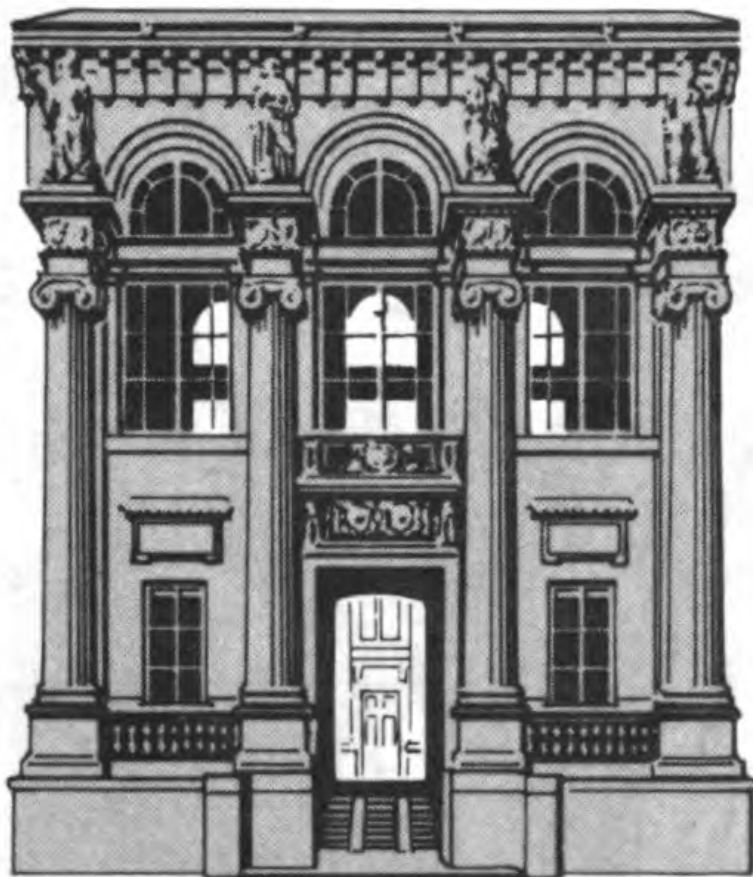
<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



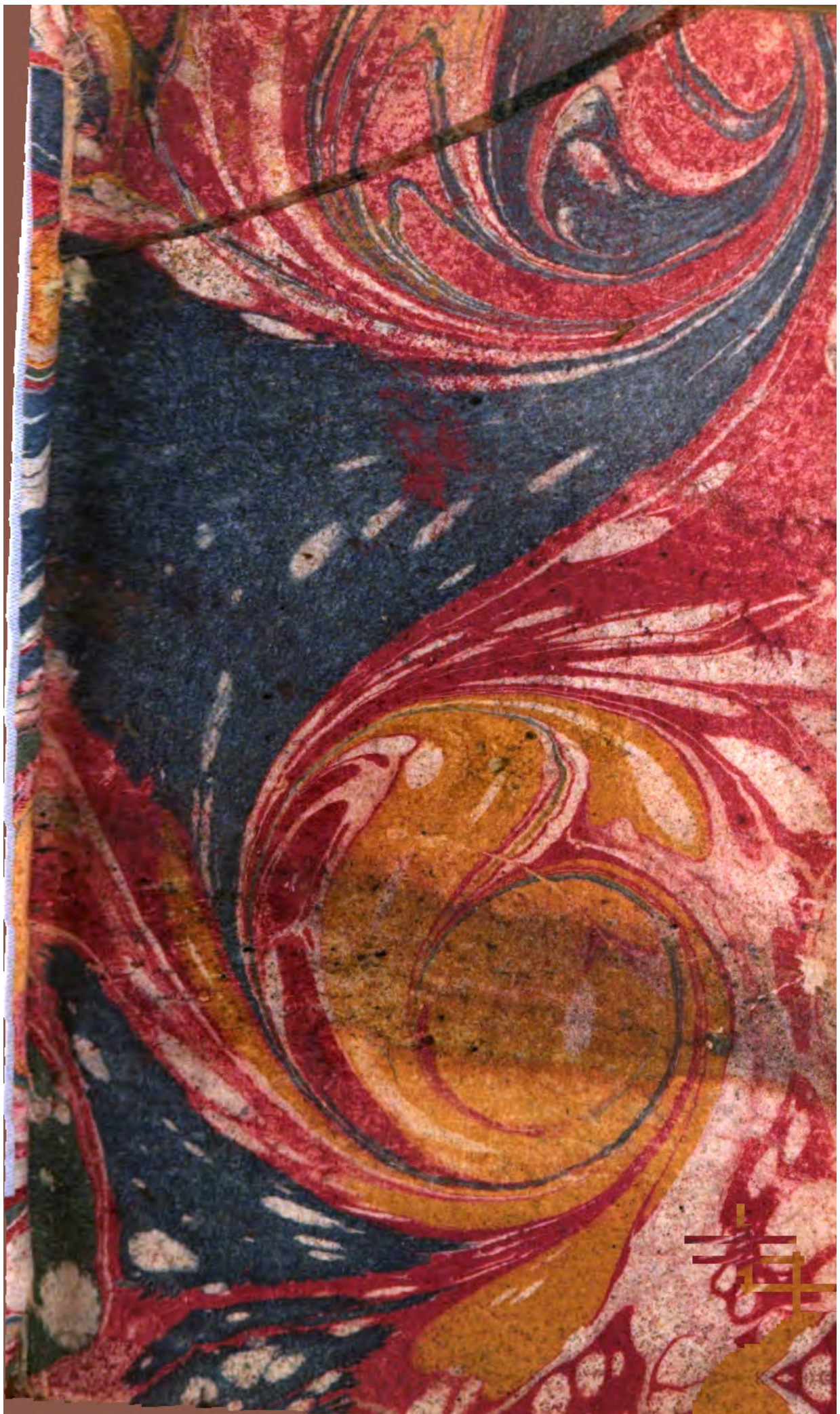
TAYLOR INSTITUTION LIBRARY



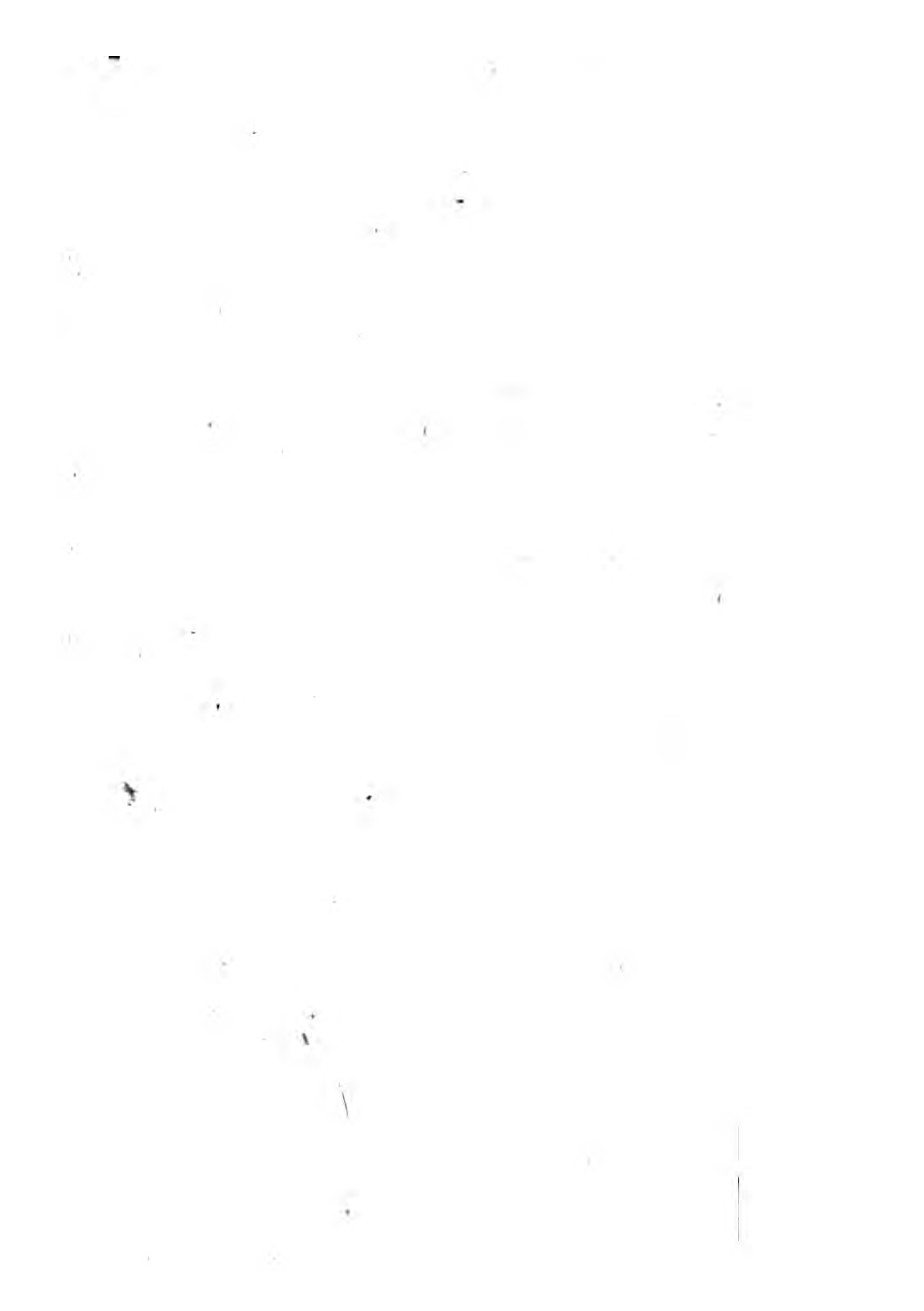
ST. GILES · OXFORD

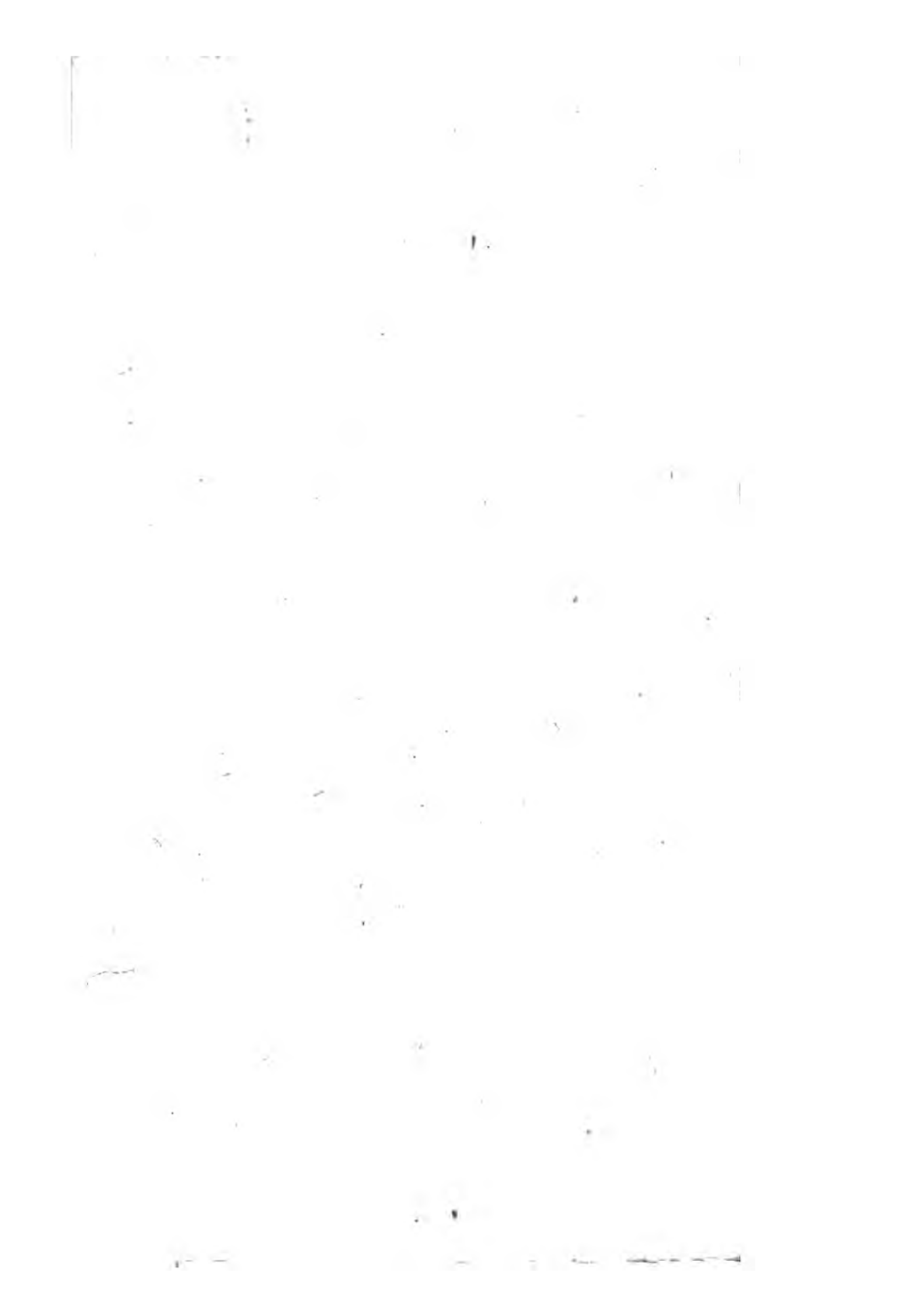
2186











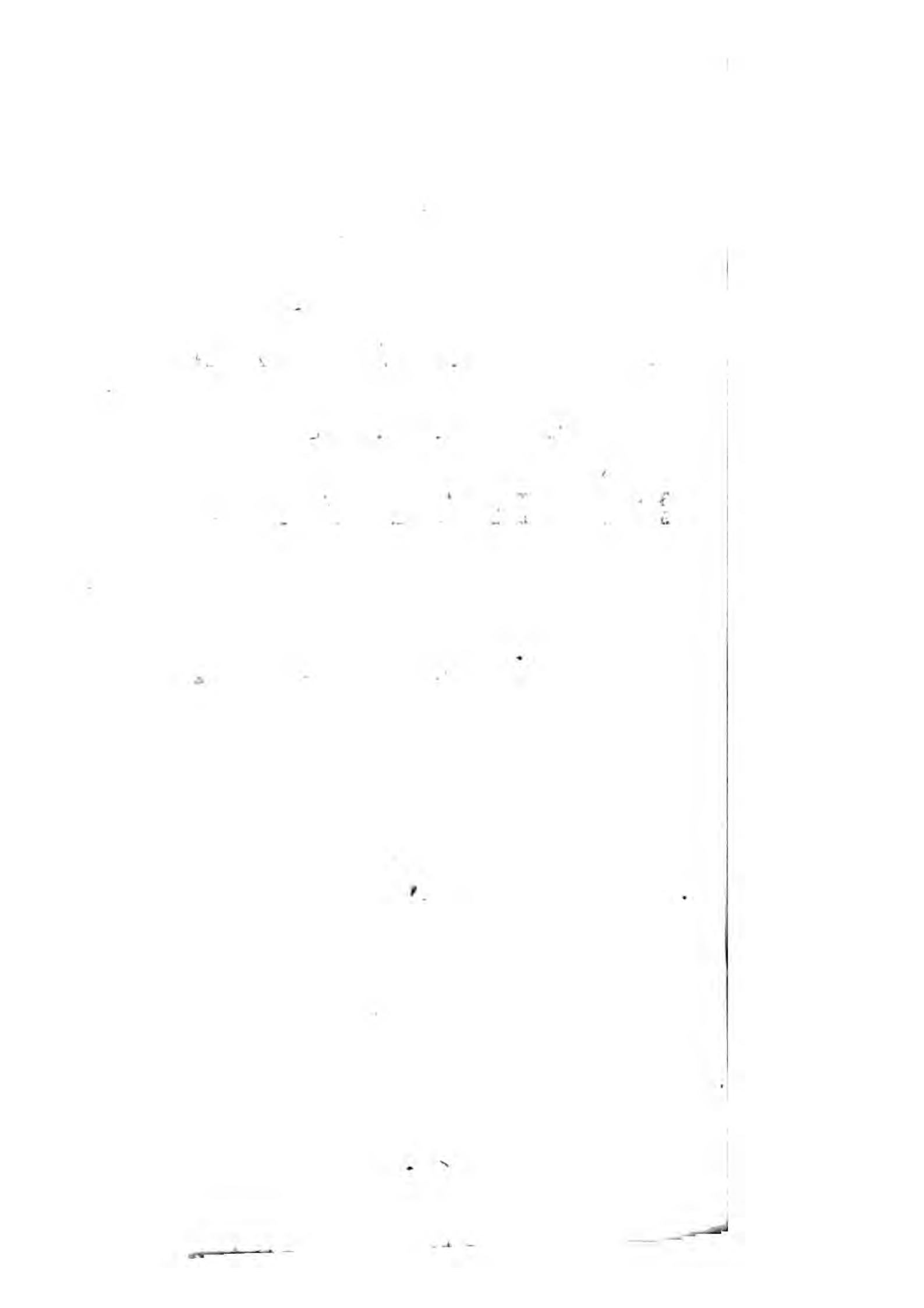
Œ U V R E S

CHOISIES

D E M A D A M E

ET DE MADEMOISELLE

D E S H O U L I E R E S .







ANTOINETTE DE LA GARDE
DESHOULIERES .

ŒUVRES
CHOISIES
DE MADAME
ET DE MADemoiselle
DESHOULIERES.



A LONDRES.



M. DCC. LXXX.



A V I S

DES ÉDITEURS.

DE toutes les dames qui ont cultivé les muses , madame Deshoulières est celle dont on a retenu le plus de vers : c'est en peu de mots , un éloge bien flatteur ; & monsieur de Voltaire l'a fait.

La plupart des poètes gagneroient à être réduits à un certain nombre de pieces imprégnées , pour ainsi dire , d'un vrai talent. Madame Deshoulières est du nombre de ces poètes. Un badinage ingénieux , une poésie suave , facile & harmonieuse , est ce qui paroît faire son apanage littéraire. Elle ne se distingue jamais plus , elle n'est jamais plus elle-même que dans l'idylle & dans la poésie morale. Nous gagnons à sa gaieté , mais nous ne perdons rien

vj **AVIS DES ÉDITEURS.**

à sa mélancolie. Son cœur dans le chagrin même vaut un Apollon : c'est alors que sa philosophie , ornée d'une imagination sage & réglée , nous prodigue de ces vers d'une vérité frappante , & qui vont jusqu'à l'ame ! Ce sont des fruits délicieux , servis dans des corbeilles où l'on a jeté des roses.

Nous avons mêlé les poésies , quoique de différens genres , les unes avec les autres : cela paroît moins monotone & plus piquant.





T A B L E

D E S P I E C E S.

<i>É</i> PITRE à M. Mascaron, évêque de Tulle, & depuis d' Agen. 1672.	Page 1
Déclaration.	4
Rondeau. Taifez-vous, tendres mouvemens. <i>Ibid.</i>	
<i>A</i> Mademoifelle de la Charce pour la fontaine de Vauclufe. 1673.	5
Les Moutons. Idylle. 1674.	8
Chanfon. Pourquoi me reprocher, Silvandre.	10
Madrigal. Agréable prairie, où j'aime à m'arrêter.	11
Chanfon. Je croyois que la colere.	<i>Ibid.</i>
Les Fleurs. Idylle. 1677.	12
Les Oifeaux. Idylle. 1678.	14
Ode à M. le duc de la Rochefoucault, auteur des Réflexions morales. 1678.	16
Chanfon. Revenez, charmante verdure.	23
Madrigal. De ces lieux fortunés.	<i>Ibid.</i>
Chanfon. Livrons nos cœurs.	24
Rondeau à Monsieur. . . .	<i>Ibid.</i>
Madrigal. Alcidon contre fa bergere.	25
Chanfon. La fierté m'est un foible appui.	26

<i>Chanson.</i> On connoît peu l'Amour.	Pag. 26
<i>Célimene.</i> Eglogue. 1680.	27
<i>Chanson.</i> Du charmant berger que j'adore.	30
<i>Air.</i> Aimables habitans.	<i>Ibid.</i>
<i>Epître chagrine</i> à Mademoiselle ****	31
<i>Eglogue.</i> Iris. 1680.	36
<i>Chanson.</i> Soyons toujours inexorables.	39
<i>Ode</i> à Climene.	40
<i>Madrigal.</i> Que la fin d'une tendre ardeur.	45
<i>Ballade.</i> Dans ce hameau.	<i>Ibid.</i>
<i>Air.</i> Iris sur la fougere.	47
<i>Rondeau</i> à M. l'Abbé ***.	48
<i>L'hiver.</i> Idylle à M. Lucas de Bellesprat.	49
<i>Chanson</i> sur M. l'Abbé Testu.	51
<i>Madrigal.</i> Tyran dont tout se plaint.	52
<i>Stances.</i> Agréables transports.	<i>Ibid.</i>
<i>Chanson.</i> Ah ! pourquoi me disiez-vous.	54
<i>Le Ruiffeau.</i> Idylle. 1684.	<i>Ibid.</i>
<i>Chanson.</i> A la cour.	58
<i>Ballade.</i> A caution tous amans sont sujets.	59
<i>Réponse</i> de M. le duc de Saint-Aignan. <i>Ballade.</i>	61
<i>Chanson.</i> Le cœur tout déchiré.	63
<i>Songe</i> d'Iris.	<i>Ibid.</i>
<i>Air.</i> Triomphez , aimable printemps.	67
<i>Air.</i> Qu'est devenu cet heureux temps.	<i>Ibid.</i>
<i>Rondeau.</i> Entre deux draps.	68
<i>Epître chagrine</i> à Mlle. de la Charce.	69
<i>Réflexions diverses.</i> Que l'homme.	75
<i>Réflexions diverses.</i> Homme, contre la mort.	82
<i>Idylle.</i> Tombeau , dont la vue empoisonne.	85

T A B L E. ix

<i>Au R. P. Boubours.</i>	Pag. 87
<i>Sur le même ouvrage. 1687.</i>	Ibid.
<i>Caprice. Vers le bord d'un ruisseau.</i>	88
<i>Air. L'aimable printemps fait naître.</i>	90
<i>Air. Doux transports, trouble dangereux.</i>	Ibid.
<i>Air. Ne pourrois-je donc point connoître.</i>	91
<i>Air. Alcandre, ce héros charmant.</i>	Ibid.
<i>Air. Tandis que vous êtes belles.</i>	92
<i>La solitude. Idylle.</i>	Ibid.
<i>Sur la mort de M. le duc de Montausier.</i>	
<i>Idylle. 1690.</i>	97
<i>Air. Suivi des rossignols.</i>	100
<i>Air. Dans un bois sombre & solitaire.</i>	101
<i>A M. Caze, pour le jour de sa fête.</i>	Ibid.
<i>Epître à M. le Pelletier de Souzi.</i>	104
<i>Air. La campagne a perdu les fleurs.</i>	108

<i>Epître chagrine au Pere de la Chaise, confes- seur du Roi.</i>	Pag. 1
<i>Lettre à Madame d'Ussé, fille de M. de Vauban.</i>	8
<i>A M. l'Abbé de Lavan.</i>	11
<i>Vers allégoriques à ses enfans.</i>	14
<i>Au Roi. Madrigal.</i>	17
<i>Réflexions morales.</i>	18
<i>Epître à M. Fléchier.</i>	25
<i>Epître chagrine à Madame ***.</i>	28
<i>Ode sur le soin que le Roi prend de l'éducation de sa noblesse dans ses Places & dans Saint-Cyr, laquelle remporta le prix à l'Académie françoise. 1687.</i>	31

T A B L E.

<i>Madrigal.</i> De lauriers immortels.	Pag. 35
<i>Air.</i> Que vous êtes longs à venir.	36
<i>Épître à Monsieur de Benferade.</i>	<i>Ibid.</i>
<i>Réponse de M. de Benferade.</i>	39
<i>Chanson.</i> Fuyons ce désert enchanteur.	41
<i>L'Amour à M. Caze.</i>	42
<i>Réponse de M. Caze à l'Amour.</i>	<i>Ibid.</i>
<i>Madrigal.</i> Au milieu des plaisirs.	43
<i>A Madame de Harlay de Chanvalon.</i>	<i>Ibid.</i>
<i>Au Soleil.</i> Brillant soleil.	44
<i>Air.</i> Charmans échos.	45
<i>Madrigal.</i> Tircis voudroit.	<i>Ibid.</i>
<i>Air.</i> Pourquoi revenez-vous.	46
<i>Air.</i> Vous revenez.	<i>Ibid.</i>
<i>Madrigal.</i> Pour bien aimer.	47
<i>Madrigal.</i> Redoublez vos fureurs.	<i>Ibid.</i>
<i>Madrigal.</i> Tombez , feuilles , tombez.	48
<i>Air.</i> Dans ces lieux rêvons à loisir.	<i>Ibid.</i>
<i>Pour M. Doujat , doyen du Parlement.</i>	
<i>Madrigal.</i>	49
<i>Air.</i> Venez , petits oiseaux.	50
<i>Épître de M. de la Riviere.</i>	51
<i>Réponse de Mlle Deshoulières.</i>	52
<i>A Iris. Stances.</i>	53
<i>Stances.</i> Hé ! que te sert , Amour.	54
<i>L'oranger , à Madame....</i>	55
<i>Madrigal.</i> Près d'un Amant heureux.	57
<i>Imitation de Lucrece , en galimathias fait exprès.</i>	<i>Ibid.</i>
<i>Lettre de M. de Senecé , Premier Valet-de-chambre de la Reine, à Mde Deshoulières,</i>	

T A B L E. xj

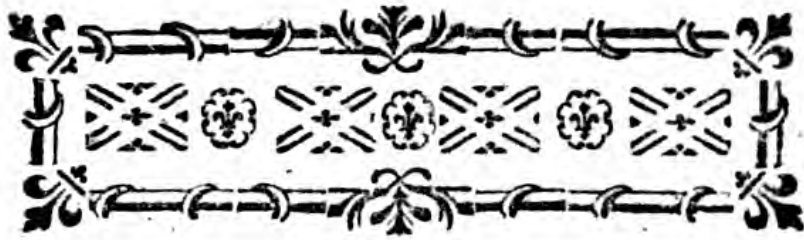
<i>en lui envoyant de l'argent qu'elle lui avoit prêté à la Bassette.</i>	Pag. 60
<i>Réponse à M. de Senecé.</i>	62
<i>Élégie. Généreux Licidas.</i>	63
<i>Stances. Dieux ! qu'est-ce que je sens.</i>	65
<i>Ballade. A Iris.</i>	67
<i>Envoi. Cruel Amour.</i>	68
<i>A Madame ***. Songe.</i>	Ibid.
<i>Réponse du Duc de S. Aignan.</i>	71
<i>Réponse au Madrigal du duc de S. Aignan.</i>	Ib.
<i>Rondeau redoublé.</i>	72
<i>Réponse de M. de Losmes de Montchenay.</i>	73
<i>Ballade de M. du Perrier.</i>	74
<i>Envoi. Des sens charmés.</i>	75
<i>Autre Ballade de M du Perrier.</i>	76
<i>Envoi. Voilà pourtant.</i>	77
<i>Réponse de M. Papillon.</i>	78
<i>Chanson.</i>	81
<i>Épître à Madame de Maintenon.</i>	83
<i>Épître à M. le Duc de Montausier.</i>	86
<i>Épître à la goutte.</i>	91
<i>Rondeau. Coëffé d'un vilain bonnet gras.</i>	95
<i>La Tubéreuse. A Madame.</i>	96
<i>Air. Charmante Aurore.</i>	97
<i>Madrigal. De tous les Bergers de nos bois.</i>	98
<i>Air. Non , non je ne suis plus à plaindre.</i>	Ibid.
<i>Madrigal. Dans un bois sombre , solitaire.</i>	99
<i>Air. Cessez de m'agiter.</i>	Ibid.
<i>Air. Venez , venez à mon secours.</i>	100
<i>Air. Les Aquilons par leurs ravages.</i>	Ibid.

xij T A B L E

<i>Madrigal.</i> Tircis , Tircis par un refus.	<i>Pag.</i> 101
<i>Air.</i> Charmans échos de ces bocages.	<i>Ibid.</i>
<i>Air.</i> Non , rien ne peut égaler mon ennui.	102
<i>Air.</i> Tu m'arraches à ce que j'aime.	<i>Ibid.</i>
<i>Iris.</i> Eglogue.	103
<i>Ode.</i> Le plus beau des mois.	104



ŒUVRES



ŒUVRES

DE MADAME

DESHOULIERES.



ÉPIÎTRE

A M. MASCARON,

Evêque de Tullés, & depuis d'Agén. 1672.

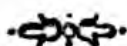
DES bords du fameux Lignon
Le moyen de vous écrire !
L'air de ce pays inspire
Je ne fais quoi de fripon ,
Qu'il n'est pas propre à vous dire.
Depuis que feu Céladon ,
Pour la précieuse Astrée ,
L'ame de douleur outrée ,
Mit ses jours à l'abandon ,

Tome I.

A

Amour résolut , dit-on ,
 Que l'air de cette contrée
 Rendroit le plus fier dragon
 Doux comme un petit mouton.
 Depuis que j'y suis entrée
 J'ai déjà changé de ton.
 Je ne me meurs pas encore ;
 Mais entre nous , j'ai bien peur
 D'une inquiète langueur
 Qui me force à voir l'aurore.
 J'ai par-tout l'esprit rêveur.
 Un noir chagrin me dévore.
 Un tel changement d'humeur
 Me fait trembler pour mon cœur.
 S'il alloit devenir tendre ,
 S'il formoit la moindre ardeur ,
 Il seroit bientôt en cendre.
 Hélas ! loin de badiner ,
 Loin d'être fourbe & volage
 Comme veut le bel usage ,
 Il iroit s'abandonner ,
 En jèune cœur qui se pique
 De sentiment héroïque ,
 A ces beaux engagemens
 Qu'on trouve dans les romans.
 Oui , malgré ce qu'on pratique ,
 Il aimeroit à l'antique.
 Ah ! que de fâcheuses nuits ,
 Que de soupçons , que d'alarmes ,
 Que de chagrins , que d'ennuis ,
 Que de soupirs , que de larmes !

Il vaut mieux , si je le puis ,
M'arracher à tous les charmes
Du beau séjour où je suis.
Sans consulter davantage ,
Quittons ce fatal rivage :
Mais quittons-le sans retour ,
Ce rivage où chaque jour ,
Sans avoir eu part au crime ,
Chaque cœur sert de victime
Aux vengeances de l'Amour.
Ici tout ce qui respire
Se plaint , languit & soupire.
Dans les forêts les oiseaux ,
Dans les plaines le zéphyre ,
Les bergers sous les ormeaux ,
Les naïades dans les eaux ,
Tout sent l'amoureux martyr ;
Et tout sert , en nous parlant
Contre l'austère sagesse ,
A mettre en goût de tendresse
Le cœur le plus indolent.
Vous , dont l'ame indifférente
Ne connoît aucun souci ,
Pour l'avoir toujours contente ,
Profitez de tout ceci ;
Et quelqu'espoir qui vous tente ,
Ne venez jamais ici.





DÉCLARATION.

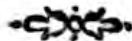
O n n'a qu'à me trouver quelque berger fidele,
 Soumis, délicat, amoureux,
 Qui, de peur d'aimer moins, refuse d'être heureux,
 Et je ne serai plus cruelle.



R O N D E A U.

T AISEZ-VOUS, tendres mouvemens,
 Laissez-moi pour quelques momens :
 Tout mon cœur ne sauroit suffire
 Aux transports que l'Amour m'inspire
 Pour le plus parfait des amans.
 A quoi servent ces sentimens ?
 Dans mes plus doux emportemens
 Ma raison vient toujours me dire :
 Taisez-vous.

La cruelle depuis deux ans.
 Mais, hélas ! quels redoublemens
 Sens-je à mon amoureux martyre ?
 Mon berger paroît, il soupire ;
 Le voici : vains raisonnemens,
 Taisez-vous.



A M^{LLE} DE LA CHARCE.

Pour la fontaine de Vaucluse. 1673.

QUAND vous me pressez de chanter,
Pour une fontaine fameuse ,
Vous avez oublié que je suis paresseuse ;
Qu'un simple madrigal pourroit m'épouvanter ;
Qu'entre une santé languissante ,
Et d'illustres amis par le sort outragés ,
Mes soins sont toujours partagés.
Par plus d'une raison , devenez moins pressante.
Daphné , vous ne savez à quoi vous m'engagez.
Peut-être croyez-vous que toujours insensible ,
Je décrirai dans mes vers ,
Entre de hauts rochers dont l'aspect est terrible ,
Des prés toujours fleuris, des arbres toujours verts ;
Une source orgueilleuse & pure ,
Dont l'eau , sur cent rochers divers ,
D'une mousse verte couverts ,
S'épanche , bouillonne , murmure ;
Des agneaux bondissans sur la tendre verdure ,
Et de leurs conducteurs les rustiques concerts.
De ce fameux désert la beauté surprenante ,
Que la nature seule a pris soin de former ,
Amusoit autrefois mon ame indifférente.
Combien de fois , hélas ! m'a-t-elle su charmer !
Cet heureux temps n'est plus : languissante , at-
tendrie ,

Je regarde indifféremment
 Les plus brillantes eaux, la plus verte prairie ;
 Et du soin de ma bergerie
 Je ne fais même plus mon divertissement.
 Je passe tout le jour dans une rêverie ,
 Qu'on dit qui m'empoisonnera.
 A tout autre plaisir mon esprit se refuse ;
 Et si vous me forcez à parler de Vaucluse ,
 Mon cœur tout seul en parlera.

Je laisserai conter de sa source inconnue
 Ce qu'elle a de prodigieux ,
 Sa fuite , son retour , & la vaste étendue
 Qu'arrose son cours furieux.
 Je suivrai le penchant de mon ame enflammée :
 Je ne vous ferai voir dans ces aimables lieux
 Que Laure tendrement aimée ,
 Et Pétrarque victorieux.

Aussi-bien de Vaucluse ils font encor la gloire ;
 Le temps qui détruit tout respecte leurs plaisirs :
 Les ruisseaux , les rochers , les oiseaux , les
 zéphyr ,
 Font tous les jours leur tendre histoire.
 Oui , cette vive source , en roulant sur ces bords,
 Semble nous raconter les tourmens , les transferts
 Que Pétrarque sentoit pour la divine Laure.
 Il exprima si bien sa peine, son ardeur ,
 Que Laure , malgré sa rigueur ,

DE M^{ME} DESHOULIERES. 7

L'écouta , plaignit sa langueur ,
Et fit peut - être plus encore.

Dans cet antre profond , où , sans autres témoins
Que la naïade & le zéphyre ,
Laure fut , par de tendres soins ,
De l'amoureux Pétrarque adoucir le martyr :
Dans cet antre , où l'amour tant de fois fut vain-
queur ,
Quelque fierté dont on se pique ,
On sent élever dans son cœur
Ce trouble dangereux par qui l'amour s'explique ,
Quand il alarme la pudeur.

Ce n'est pas seulement dans cet antre écarté
Qu'il reste de leurs feux une marque immortelle :
Ce fertile vallon dont on a tant vanté
La solitude & la beauté ,
Voit mille fois le jour dans la saison nouvelle ,
Les rossignols , les serins , les pinçons ,
Répéter sous son vert ombrage
Je ne fais quel doux badinage
Dont ces heureux amans leur donnoient des leçons,

Leurs noms sur ces rochers peuvent encor se lire ,
L'un avec l'autre est confondu ;
Et l'ame à peine peut suffire
Aux tendres mouvemens que leur mélange inspire,
Quel charme est ici répandu ?
A nous faire imiter ces amans tout conspire.

Par les soins de l'Amour leurs soupirs conservés,
 Enflamment l'air qu'on y respire ;
 Et les cœurs qui se sont sauvés
 De son impitoyable empire,
 A ces déserts sont réservés.

Tout ce qu'a de charmant leur beauté naturelle,
 Ne peut m'occuper un moment.
 Les restes précieux d'une flamme si belle,
 Font de mon jeune cœur le seul amusement.
 Ah ! qu'il m'entretient tendrement
 Du bonheur de la belle Laure !
 Et qu'à parler sincèrement,
 Il seroit doux d'aimer, si l'on trouvoit encore
 Un cœur comme le cœur de son illustre amant !



LES MOUTONS.

I D Y L L E 1674

HÉLAS ! petits moutons, que vous êtes heureux !
 Vous paissez dans nos champs sans souci, sans
 alarme.

Aussi-tôt aimés qu'amoureux,
 On ne vous force point à répandre des larmes,
 Vous ne formez jamais d'inutiles désirs.
 Dans vos tranquilles cœurs l'amour suit la nature,
 Sans ressentir les maux, vous avez les plaisirs.

DE M^{ME} DESHOULIERES. 9

L'ambition , l'honneur , l'intérêt , l'imposture ,
Qui font tant de maux parmi nous ,
Ne se rencontrent point chez vous.

Cependant nous avons la raison pour partage ,
Et vous en ignorez l'usage.

Innocens animaux , n'en foyez point jaloux ;
Ce n'est pas un grand avantage.

Cette fiere raison dont on fait tant de bruit ,
Contre les passions n'est pas un sûr remede.

Un peu de vin la trouble , un enfant la séduit
Et déchirer un cœur qui l'appelle à son aide ,
Est tout l'effet qu'elle produit.

Toujours impuissante & sévere ,
Elle s'oppose à tout , & ne surmonte rien.

Sous la garde de votre chien ,
Vous devez beaucoup moins redouter la colere
Des loups cruels & ravissans ,

Que sous l'autorité d'une telle chimere
Nous ne devons craindre nos sens.

Ne vaudroit-il pas mieux vivre , comme vous
faites ,

Dans une douce oisiveté ;

Ne vaudroit-il pas mieux être comme vous êtes

Dans une heureuse obscurité ,

Que d'avoir sans tranquillité

Des richesses , de la naissance ,

De l'esprit & de la beauté ?

Ces prétendus trésors , dont on fait vanité ,
Valent moins que votre indolence.

Ils nous livrent sans cesse à des soins criminels :
Par eux plus d'un remords nous ronge.

Nous voulons les rendre éternels ,
 Sans songer qu'eux & nous passerons comme un
 songe.

Il n'est dans ce vaste univers
 Rien d'assuré , rien de solide ;
 Des choses ici - bas la fortune décide
 Selon ses caprices divers :
 Tout l'effort de notre prudence
 Ne peut nous dérober au moindre de ses coups.
 Païssez , moutons , païssez sans regle & sans
 science ,
 Malgré la trompeuse apparence ,
 Vous êtes plus heureux & plus sages que nous.



C H A N S O N .

P O U R Q U O I me reprocher , Silvandre ,
 Que je vous promets tout pour ne vous rien tenir ?
 Hélas ! c'est moins à moi qu'à vous qu'il s'en faut
 prendre ;
 Pour remplir vos désirs , j'attends un moment
 tendre :
 Que ne le faites - vous venir ?





MADRIGAL.

AGRÉABLE prairie, où j'aime à m'arrêter,
Comme vos fleurs, mes ennuis sont sans nombre.

Je voudrois vous les raconter:
Mais l'ardeur du soleil me force à vous quitter
Pour cette forêt sombre.

Hélas! je redoute ses feux,
Infermée, & je cherche un lieu qui m'en préserve,
Tandis que j'en conserve
Dans mon cœur de plus dangereux.



CHANSON.

JE croyois que la colere
Avoit dégagé mon cœur:
Mais à la moindre douceur
J'ai bien connu le contraire.
Hélas! un fidele amant
Se propose vainement
De n'aimer plus ce qu'il aime;
S'il se mutine aisément,
Il s'appaise tout de même.





LES FLEURS.

I D Y L L E. 1677.

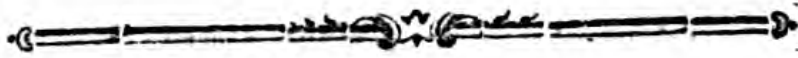
QUE votre éclat est peu durable ,
 Charmantes fleurs, honneur de nos jardins ?
 Souvent un jour commence & finit vos destins ,
 Et le sort le plus favorable
 Ne vous laisse briller que deux ou trois matins.
 Ah ! consolez - vous - en , jonquilles , tubereuses.
 Vous vivez peu de jours , (mais vous vivez heu-
 reuses.

Les médifans ni les jaloux
 Ne gênent point l'innoncente tendresse
 Que le printems fait naître entre Zephire & vous.
 Jamais trop de délicatesse
 Ne mêle d'amertume à vos plus doux plaisirs.
 Que pour d'autres que vous il pousse des soupirs ;
 Que loin de vous il folâtre sans cesse ,
 Vous ne ressentez point la mortelle tristesse
 Qui dévore les tendres cœurs ,
 Lorsque pleins d'une ardeur extrême ,
 On voit l'ingrat objet qu'on aime
 Manquer d'empressement , ou s'engager ailleurs.
 Pour plaire , vous n'avez seulement qu'à paroître.
 Plus heureuses que nous , ce n'est que le trépas
 Qui vous fait perdre vos appas.
 Plus heureuses que nous , vous mourez pour
 renaître.

Tristes

Tristes réflexions , inutiles souhaits !
Quand une fois nous cessons d'être ,
Aimables fleurs , c'est pour jamais.
Un redoutable instant nous détruit sans réserve :
On ne voit au - delà qu'un obscur avenir.
A peine de nos noms un léger souvenir
Parmi les hommes se conserve.
Nous entrons pour toujours dans le profond repos
D'où nous a tiré la nature ,
Dans cette affreuse nuit qui confond les héros
Avec le lâche & le parjure ,
Et dont les fiers destins , par de cruelles loix ,
Ne laissent sortir qu'une fois.
Mais , hélas ! pour vouloir revivre ,
La vie est - elle un bien si doux ?
Quand nous l'aimons tant , songeons - nous
De combien de chagrins sa perte nous délivre ?
Elle n'est qu'un amas de craintes, de douleurs ,
De travaux , de soucis , de peines ;
Pour qui connoît les miseres humaines ,
Mourir n'est pas le plus grand des malheurs :
Cependant , agréables fleurs ,
Par des liens honteux attachés à la vie ,
Elle fait seule tous nos soins ;
Et nous ne vous portons envie
Que par où nous devons vous envier le moins.





L E S O I S E A U X .

I D Y L L E . 1678.

L'AIR n'est plus obscurci par des brouillards
épais.

Les prés font éclater les couleurs les plus vives ;
Et dans leurs humides palais

L'hiver ne retient plus les naïades captives :

Les bergers , accordant leur musette à leur voix ,
D'un pied léger foulent l'herbe naissante ;

Les troupeaux ne sont plus sous leurs rustiques
toîts.

Mille & mille oiseaux à la fois ,
Ranimant leur voix languissante ,

Réveillent les échos endormis dans ces bois :

Où brilloient les glaçons , on voit naître les roses.

Quel dieu chasse l'horreur qui régnoit dans ces
lieux ?

Quel dieu les embellit ? Le plus petit des dieux
Fait seul tant de métamorphoses.

Il fournit au printems tout ce qu'il a d'appas.

Si l'Amour ne s'en mêloit pas ,

On verroit périr toutes choses.

Il est l'ame de l'Univers.

Comme il triomphe des hivers

Qui désolent nos champs par une rude guerre ,

D'un cœur indifférent il bannit les froideurs.

L'indifférence est pour les cœurs
 Ce que l'hiver est pour la terre.
 Que nous servent , hélas ! de si douces leçons ?
 Tous les ans la nature en vain les renouvelle ;
 Loin de la croire , à peine nous naissons ,
 Qu'on nous apprend à combattre contr'elle ;
 Nous aimons mieux , par un bisarre choix ,
 Ingrats , esclaves que nous sommes ,
 Suivre ce qu'inventa le caprice des hommes ,
 Que d'obéir à nos premières loix.
 Que votre sort est différent du nôtre ,
 Petits oiseaux qui me charmez !
 Voulez-vous aimer , vous aimez.
 Un lieu vous déplaît-il , vous passez dans un autre,
 On ne connoît chez vous ni vertus ni défauts :
 Vous paroissez toujours sous le même plumage ;
 Et jamais dans les bois on n'a vu les corbeaux
 Des rossignols emprunter le ramage.
 Il n'est de sincère langage ,
 Il n'est de liberté que chez les animaux.
 L'usage , le devoir , l'austère bienfiance ,
 Tout exige de nous des droits dont je me plains ;
 Et tout enfin du cœur des perfides humains
 Ne laisse voir que l'apparence.
 Contre nos trahisons la nature en courroux ,
 Ne nous donne plus rien sans peine.
 Nous cultivons les vergers & la plaine ,
 Tandis , petits oiseaux , qu'elle fait tout pour
 vous.
 Les filets qu'on vous tend sont la seule infortune
 Que vous avez à redouter ;

Cette crainte nous est commune ;
 Sur notre liberté chacun veut attenter :
 Par des dehors trompeurs on tâche à nous sur-
 prendre.

Hélas ! pauvres petits oiseaux ,
 Des ruses du chasseur songez à vous défendre :
 Vivre dans la contrainte est le plus grand des
 maux.



O D E

A M. LE DUC

DE LA ROCHEFOUCAULD ,

Auteur des Réflexions Morales. 1678.

QUEL spectacle offre à ma vue
 L'état où vous paroissez ?
 Ah ! que mon ame est émue ,
 Et que vous m'attendrissez !
 Mais d'où vient ce dur silence ?
 Pourquoi porter la constance
 Jusqu'à ne point soupirer ?
 Victime d'un fol usage ,
 Vous croyez que le vrai sage
 Doit souffrir sans murmurer.

On regne sur la nature
 Avec assez de succès ,

Quand on fait que le murmure
 Ne va point jusqu'à l'excès.
 Je ris de ce fier stoïque,
 Qui, dans les tourmens, se pique
 D'avoir un visage égal;
 Qui, tandis qu'il en soupire,
 A l'audace de nous dire:
 La douleur n'est point un mal.

Je sens que de la machine
 Les invisibles ressorts,
 Bien que l'ame soit divine,
 L'unissent avec le corps.
 A-t-elle quelque amertume,
 Le corps s'abat, se consume,
 Et partage son ennui.
 Aux douleurs est-il en proie,
 L'ame ne sent plus de joie,
 Et s'affoiblit avec lui.

Tels, dans les transports qu'inspire
 Cette agréable saison
 Où le cœur à son empire
 Assujettit la raison;
 Tels, dis-je, dans la jeunesse,
 Pleins d'une vive tendresse
 On voit deux parfaits amans,
 Que la sympathie assemble,
 Faire & partager ensemble
 Leurs plaisirs & leurs tourmens.

Damon , dans tout ce qu'on nomme
Vulgairement un malheur ,
On s'abuse ; il n'est pour l'homme
De vrai mal que la douleur.
L'exil, l'obscure naissance ,
La servile dépendance ,
Le mépris , l'oppression ,
La pauvreté qu'on déteste ,
Le trépas & tout le reste ,
Sont des maux d'opinion.

Dans l'heureux siècle où sans guide
On laissoit aller les mœurs ,
L'homme n'étoit point avide
De richesses ni d'honneurs :
Il vivoit de fruits sauvages ,
Dormoit sous les frais ombrages ,
Buvoit dans un clair ruisseau ,
Sans bien , sans rang , sans envie ,
Comme il entroit à la vie
Il entroit dans le tombeau.

Ce penchant pour les délices ,
Qui nous suit jusqu'au cercueil ,
Est , ainsi que tous les vices ,
L'ouvrage de notre orgueil.
Dans une douce retraite
Qu'avec plaisir il s'est faite ,
Le sage est heureux sans bien :
De quoi pourroit-il se plaindre ,

Lui qui ne voit rien à craindre ,
Et qui ne desiré rien ?

Que sur lui la foudre gronde ,
Que les fougueux aquilons
Sous sa nef ouvrent de l'onde
Les gouffres les plus profonds ;
Qu'un tranchant acier s'apprête
A faire tomber sa tête ;
Rien ne le peut émouvoir :
Il est toujours impassible
Sous quelque forme terrible
Que la mort se fasse voir.

Mais qu'intrépide il affronte ,
Tant qu'il voudra , cet instant
Qui n'est rien , & qu'à leur honte
Tous les hommes craignent tant ;
Une douleur , qui ne cede
Au temps non plus qu'au remede ,
Triomphe de son repos :
Il soupire en ce rencontre ,
Et , malgré sa force , il montre
L'homme à travers le héros.

Vous qui marchez sur ces traces ,
Vous que les cieux ennemis ,
A de si longues disgraces ,
Ont injustement soumis ;
Quittez ces dures contraintes ,
Adoucissez par des plaintes
De vos maux la cruauté :

Songez qu'insensible aux vôtres ,
On vous croira pour les autres
Peu de sensibilité .

Pour le divorce qu'amènent
Ces contrastes douloureux ,
Où les élémens reprennent
Tout ce qu'on a reçu d'eux ;
Réservez ce front tranquille :
C'est là qu'il est inutile
De se plaindre de ses maux ;
C'est-là que l'orgueil succombe ;
C'est-là que le masque tombe
Qui couvroit tous nos défauts.

Oui , soyez alors plus ferme
Que ces vulgaires humains ,
Qui , près de leur dernier terme ,
De vaines terreurs sont pleins.
En sage , que rien n'offense ,
Livrez-vous sans résistance
A d'inévitables traits ;
Et d'une démarche égale ,
Passez cette onde fatale
Qu'on ne repasse jamais.

Tout ce qu'on a vu de sages
Aux plus renommés climats ,
Ont cherché dans tous les âges
Ce que c'est que le trépas .
En vain ces esprits sublimes
Sondent de profonds abymes

Pour nous en entretenir :
Pas un seul dans leur grand nombre
N'a pu percer la nuit sombre
Qui nous cache l'avenir.

Plein d'une austere sagesse ,
L'un fait de savans efforts
Pour établir que sans cesse
Les ames changent de corps.
L'autre , osant donner atteinte
A la salutaire crainte
Qu'on a du divin courroux ,
Nous assure que la vie
De rien ne fera suivie ,
Et que tout meurt avec nous.

Le plus fort de ces grands maîtres
Se sert de tout son esprit
A soutenir que des êtres
La seule forme périt ;
Que le corps se décompose :
Qu'il se fait de chaque chose
Des arrangemens divers ;
Et que toujours la matiere
Infinie , active , entiere ,
Circule dans l'Univers.

D'autres croient qu'au Tartare ,
Et qu'aux Champs Élysiens
Un juste arrêt nous prépare
De grands maux ou de grands biens ;
Mais quand notre ame éclairée

Ne seroit pas assurée
Que c'est-là le bon parti,
L'amour-propre feroit suivre
Une loi qui nous délivre
Du sort d'être anéanti.

D'autres.... Mais à quoi m'engage
Le soin de vous consoler ?
Il est un certain langage
Que je ne dois point parler ;
Par une aveugle manie
On borne notre génie
A suivre un triste devoir ;
On veut qu'aux erreurs sujettes
La nature nous ait faites
Pour plaire , & non pour savoir.

Finissons donc un ouvrage
Écrit pour vous seulement ,
Pour vous , Damon , de notre âge
La gloire & l'étonnement ;
Pour vous , sur qui l'éloquence
A répandu dès l'enfance
Ses trésors à pleines mains ,
Pour vous , de qui la sagesse
Passe celle dont la Grece
Donna l'exemple aux Romains.





CHANSON

REVENEZ, charmante verdure,
Faites régner l'ombrage & l'amour dans nos bois.
A quoi s'amuse la nature ?
Tout est encor glacé dans le plus beau des mois.
Si je viens vous presser de couvrir ce bocage,
Ce n'est que pour cacher aux regards des jaloux
Les pleurs que je répands pour un berger volage.
Ah ! je n'aurai jamais d'autre besoin de vous !



MADRIGAL.

DE ces lieux fortunés qu'est-ce qui vous rap-
pelle,
Tendre & galant berger, l'honneur de nos ha-
meaux ?
De votre Iris l'absence a fait une infidelle,
Et tout, jusqu'à son chien, dans son ardeur nou-
velle,
Ecoute avec plaisir le son des chalumeaux
Du berger qui triomphe d'elle.



 CHANSON.

LIVRONS nos cœurs aux tendres mouvemens ;
 N'écoutons point la chagrine vieilleſſe ;
 Si l'amour eſt une foibleſſe ,
 On la doit permettre au printemps.
 Employons bien cet heureux temps ,
 Il n'en reſte que trop pour la triſte ſageſſe.

RONDEAU

A MONSIEUR.....

QUAND on dit d'or , n'eût-on , j'oſe le dire ,
 Nul des talens que poſſédez , beau Sire ,
 Point il ne faut trop ſe déconforter
 En grands périls ; moins encor redouter
 D'encombrier (1) en amoureux martyre.

Que contre écueils briſe notre navire ,
 Un *Ex voto* de ce danger nous tire :
 Le ciel l'entend. On ſe fait écouter ,
 Quand on dit d'or.

(1) *D'avoir quelque malheur.*

Or mon époux doit chandelle de cire
Au benoît saint qui vous a fait m'écrire
Que maints louis sont prêts à lui compter,
Et non à moi ; car , comme ici compter ?
Vertu femelle à peine peut suffire ,
Quand on dit d'or.



MADRIGAL.

ALCIDON contre sa bergere
Gagea trois baisers que son chien
Trouveroit plutôt que le sien
Un flageolet caché sous la fougere.
La bergere perdit ; & pour ne point payer ,
Elle voulut tout employer.
Mais contre un tendre amant, c'est en vain qu'on
s'obstine.
Si des baisers gagnés par Alcidon ,
Le premier fut pure rapine ,
Les deux autres furent un don.





C H A N S O N .

LA fierté m'est un foible appui
 Contre ce que l'Amour inspire.
 Songeons toujours que tout ce qui respire
 Est fait pour lui.
 Quand ce n'est pas d'amour qu'un cœur soupire,
 Il soupire d'ennui.



C H A N S O N .

ON connoît peu l'Amour, lorsqu'on ose as-
 surer
 Qu'avec la jalousie il ne sauroit durer :
 Loin de le ralentir, tout ce qu'elle conseille
 Ne sert qu'à le rendre plus fort.
 Un peu de jalousie éveille
 Un Amour heureux qui s'endort.





C É L I M E N E.

É G L O G U E. 1680.

A s s I S E au bord de la Seine ,
Sur le penchant d'un côteau ,
La bergere Célimene
Laisse paître son troupeau.

Il descend dans la prairie ,
Sans qu'elle daigne songer
Que le loup pourra manger
Sa brebis la plus chérie.

Le souvenir d'un berger ,
Que la fortune cruelle
Force à vivre , éloigné d'elle ,
Dans un climat étranger ,
Cause la douleur mortelle
Qui lui fait tout négliger.

Tantôt , cédant à la force
De ses amoureux transports ,
Elle grave sur l'écorce
Des arbrisseaux de ces bords :
Puisse durer , puisse croître
L'ardeur de mon jeune amant ,
Comme feront sur ce hêtre
Ces marques de mon tourment !

Tantôt , mêlant sur le sable
Le nom d'Achante & le sien ;
Elle trouve insupportable
Qu'un zéphir impitoyable ,
En passant , n'en laisse rien.

Quelle cruelle aventure ,
Dit - elle avec un soupir ,
Si ce que fait le zéphir
M'est un véritable augure ,
Que de si tendres amours
Ne dureront pas toujours !

Je briserois la mufette
Que me laissa l'imposteur ;
Et du fer de ma houlette
Je me percerois le cœur.

A ces mots elle repasse ,
Dans son esprit alarmé ,
L'air , les traits , l'esprit , la grace
De ce berger trop aimé.

Les oiseaux de ce bocage
Se taisent pour écouter
Ce qu'ils entendent chanter
Du beau berger qui l'engage :
Ils voudroient le répéter ;
Mais leur plus tendre ramage
Ne la sauroit imiter.

Jamais cette triste amante
Ne voit sur l'herbe naissante

Folâtrer d'heureux amans,
Qu'elle ne se représente
Combien l'absence d'Achante
Lui vole de doux momens.

Jamais des bergers ne viennent
De ces bords délicieux
Où les destins le retiennent,
Que son amour curieux
Ne s'informe si ces lieux
Ont des nymphes assez belles
Pour faire des infidelles.

Enfin, mille fois le jour,
Elle veut, elle appréhende
Tout ce que craint & demande
Le plus violent amour.

Qu'on doit plaindre une bergere
Si facile à s'alarmer !
Pourquoi du plaisir d'aimer
Faut-il se faire une affaire ?
Quels bergers en font autant
Dans l'ingrat siècle où nous sommes ?
Achante, qu'elle aime tant,
Est peut-être un inconstant
Comme tous les autres hommes.





C H A N S O N.

DU charmant berger que j'adore
 Un sort cruel menace les beaux jours,
 Ruiffeaux, vous le savez; & vous coulez toujours !
 Rossignols, vous chantez encore !
 Vous, les seuls confidens de nos tendres amours,
 Taisez-vous ; arrêtez votre cours.
 Du charmant berger que j'adore
 Un sort cruel menace les beaux jours.



A I R.

AIMABLES habitans de ce naissant feuillage,
 Qui semble fait exprès pour cacher vos amours ;
 Rossignols, dont le doux ramage
 Aux douceurs du sommeil m'arrache tous les
 jours,
 Que votre chant est tendre !
 Est-il quelques ennuis qu'il ne puisse charmer ?
 Mais, hélas ! n'est-il point dangereux de l'entendre
 Quand on ne veut plus rien aimer ?





ÉPITRE CHAGRINE

A MADemoiselle ***

QUEL espoir vous séduit ? quelle gloire vous tente ?

Quel caprice ? à quoi pensez-vous ?

Vous voulez devenir savante.

Hélas ! du bel esprit savez-vous les dégoûts ?

Ce nom jadis si beau, si révééré de tous,

N'a plus rien, aimable Amarante,

Ni d'honorable, ni de doux.

Sitôt que, par la voix commune,

De ce titre odieux on se trouve chargé,

De toutes les vertus n'en manquât-il pas une,

Suffit qu'en bel esprit on vous ait étigé,

Pour ne pouvoir prétendre à la moindre fortune.

Je fais bien que le ciel a su vous départir

Ce qui soutient l'éclat d'une illustre naissance ;

Que sans espoir de récompense

Vous ne travaillerez que pour vous divertir.

C'est un malheur de moins ; mais il en est tant

d'autres

Dont on ne se peut garantir,

Que je vous verrai repentir

D'avoir moins écouté mes raisons que les vôtres.

Pourrez-vous toujours voir votre cabinet plein
 Et de pédans & de poètes ,
 Qui vous fatigueront , avec un front serein ,
 Des sottises qu'ils auront faites ?

Pourrez-vous supporter qu'un fat de qualité ,
 Qui fait à peine lire , & qu'un caprice guide ,
 De tous vos ouvrages décide ?

Un esprit de malignité

Dans le monde a su se répandre :

On achete un bon livre , afin de s'en moquer.

C'est des plus longs travaux le fruit qu'il faut attendre.

Personne ne lit pour apprendre ;

On ne lit que pour critiquer.

Vous riez : vous croyez ma frayeur chimérique.

L'amour propre vous dit tout bas ,

Que je vous fais grand tort , que vous ne devez pas

Du plus rude censeur redouter la critique.

Hé bien ! considérez que , dans chaque maison

Où vous aura conduit un importun usage ,

Dès qu'un laquais aura prononcé votre nom :

C'est un bel esprit , dira-t-on ,

Changeons de voix & de langage.

Alors , sur un précieux ton ,

Des plus grands mots faisant un assemblage ,

On ne vous parlera que d'ouvrages nouveaux :

On vous demandera ce qu'il faut qu'on en pense ;

En face , on vous dira que les vôtres son beaux ;

Et l'on pouffera l'impudence

Jusques à vous presser d'en dire des morceaux.
Si tout votre discours n'est obscur , emphatique ,
On se dira tout bas : C'est-là ce bel esprit ?
Tout comme un autre elle s'explique ;
On entend tout ce qu'elle dit.

Irez-vous voir jouer une pièce nouvelle ,
Il faudra pour l'auteur être pleine d'égards.
Il expliquera tout , mines , gestes , regards :
Et , si la pièce n'est point belle ,
Il vous imputera tout ce qu'on dira d'elle :
Et de sa colère immortelle
Il vous faudra courir tous les hazards.

Mais , me répondrez-vous , sortez d'inquiétude ;
Ne prenez point pour moi d'inutiles frayeurs :
Je me déroberai sans peine à ces malheurs ,
En évitant la folle multitude.

Il est vrai ; mais comment pourrez-vous éviter
Les chagrins qu'à la cour le bel esprit attire ?
Vous ne voulez point la quitter.
Cependant , l'air qu'on y respire ,
Est mortel pour les gens qui se mêlent d'écrire.
A rêver dans un coin on se trouve réduit.
Ce n'est point un conte pour rire.
Dès que la renommée aura semé le bruit
Que vous savez toucher la lyre ,
Hommes , femmes , tout vous craindra :
Hommes , femmes , tout vous fuira :
Parce qu'ils ne sauront en mille ans que vous dire.

Ils ont là-dessus des travers
 Qui ne peuvent souffrir d'excuses :
 Ils pensent, quand on a commerce avec les muses,
 Qu'on ne fait faire que des vers.

Ce que prête la fable à la haute éloquence ,
 Ce que l'histoire a consacré ,
 Ne vaut jamais rien à leur gré :
 Ce qu'on fait plus qu'eux les offense.

On diroit , à les voir , de l'air présomptueux
 Dont ils s'emprescent pour entendre ,
 Des vers qu'on ne lit point pour eux ,
 Qu'à décider de tout ils ont droit de prétendre.
 Sur ce dehors trompeur on ne doit point compter :
 Bien souvent , sans les écouter ,
 Plus souvent sans y rien comprendre ,
 On les voit les blâmer , on les voit les défendre ,
 Quelques faux brillans bien placés ,
 Toute la piece est admirable.
 Un mot leur déplaît ? c'est assez :
 Toute la piece est détestable.

Dans la débauche & dans le jeu nourris ,
 On les voit avec même audace
 Parler & d'Homere & d'Horace ,
 Comparer leurs divins écrits ;
 Confondre leurs beautés , leurs tours , leurs ca-
 ractères ,
 Si connus & si différens :
 Traiter des ouvrages si grands
 De badinages , de chimeres.

Et, cruels ennemis des langues étrangères,
Être orgueilleux d'être ignorans.

Quelques seigneurs restés d'une cour plus galante,
Et moins dure aux auteurs que celle d'aujourd'hui,
Sont encore, il est vrai, le généreux appui
De la science étonnée & mourante.

Mais pour combien de temps aurez-vous leur
secours ?

Hélas ! j'en pâlis, j'en frissonne :
Les trois fatales sœurs, qui n'épargnent personne,
Sont prêtes à couper la trame de leurs jours.

Que ferez-vous alors ? Vous rougirez, sans doute,
De tout l'esprit que vous aurez.
Amarante, vous chanterez
Sans que personne vous écoute.

Plus d'un exemple vous répond
Des malheurs dont ici je vous ai menacée :
Le savoir nuit à tout ; la mode en est passée :
On croit qu'un bel esprit ne sauroit être bon.
De tant de vérités conservez la mémoire :
Qu'elles servent à vaincre un aveugle desir.
Ne cherchez plus une frivole gloire
Qui cause tant de peine & si peu de plaisir.

Je la connois, & vous pouvez m'en croire :
Jamais dans Hypocrène on ne m'auroit vu boire,
Si le ciel m'eût laissée en pouvoir de choisir :
Mais, hélas ! de son sort personne n'est le maître,
Le penchant de nos cœurs est toujours violent.

J'ai su faire des vers avant que de connoître
 Les chagrins attachés à ce maudit talent.
 Vous que le ciel n'a point fait naître
 Avec ce talent que je hais,
 Croyez-en mes conseils, ne l'acquérez jamais.



É G L O G U E.

I R I S. 1680.

LA terre fatiguée, impuissante, inutile,
 Préparoit à l'hyver un triomphe facile;
 Le soleil sans éclat précipitant son cours,
 Rendoit déjà les nuits plus longues que les jours,
 Quand la bergere Iris, de mille appas ornée,
 Et, malgré tant d'appas, amante infortunée,
 Regardant les buissons à demi dépouillés;
 Vous, que mes pleurs, dit-elle, ont tant de fois
 mouillés,
 De l'automne en courroux ressentez les outrages;
 Tombez, feuilles, tombez; vous dont les noirs
 ombrages
 Des plaisirs de Thircis faisoient la sûreté,
 Et payez le chagrin que vous m'avez coûté.

Lieux toujours opposés au bonheur de ma vie,
 C'est ici qu'à l'Amour je me suis affervie.
 Ici, j'ai vu l'ingrat qui me tient sous ses loix:
Ici,

Ici , j'ai soupiré pour la première fois :
Mais tandis que pour lui je craignois mes foibles ,

Il appelloit son chien , l'accabloit de caresses :
Du désordre où j'étois loin de se prévaloir ,
Le cruel ne vit rien , ou ne voulut rien voir.

Il loua mes moutons , mon habit , ma houlette :
Il m'offrit de chanter un air sur ma mufette :
Il voulut m'enseigner quelle herbe va paissant ,
Pour reprendre sa force , un troupeau languissant ;

Ce que fait le soleil des brouillards qu'il attire.
N'avoit-il rien , hélas ! de plus doux à me dire ?

Depuis ce jour fatal que n'ai-je point souffert ?
L'absence , la raison , l'orgueil , rien ne me sert.
J'ai de nos vieux pasteurs consulté le plus sage ;
J'ai mis tous ses conseils vainement en usage :
De victimes , d'encens , j'ai fatigué les dieux :
J'ai sur d'autres bergers souvent tourné les yeux :
Mais ni le jeune Atis , ni le tendre Philène ,
Les délices , l'honneur des rives de la Seine ,
Dont le front fut cent fois de myrtes couronné ,
Savans en l'art de vaincre un courage obstiné ,
Eux que j'aidois moi-même à me rendre inconstante ,

N'ont pu rompre un moment le charme qui m'enchanté ,

Encor serois-je heureuse en ce honteux lien ,
Si , ne pouvant m'aimer , mon berger n'aimoit rien.

Tome I.



Mais il aime à mes yeux une beauté commune.
 A posséder son cœur il borne sa fortune :
 C'est pour elle qu'il perd le soin de ses troupeaux ;
 Pour elle seulement résonnent ses pipeaux ;
 Et loin de se lasser des faveurs qu'il a d'elle ,
 Sa tendresse en reprend une force nouvelle.

Bocages , de leurs feux uniques confidens ;
 Bocages , que je hais , vous savez si je mens :
 Depuis que les beaux jours , à moi seule fun-
 nestes ,

D'un long & triste hiver eurent chassé les restes
 Jusqu'à l'heureux débris de vos frêles beautés ,
 Quels jours ont-ils passés dans ces lieux écartés ?
 Que n'y reprochiez-vous à l'ingrat que j'adore ,
 Que , malgré ses froideurs , hélas ! je l'aime
 encore ?

Que ne lui peigniez-vous ces mouvemens confus,
 Ces tourmens , ces transports que vous avez tant
 vus ?

Que ne lui disiez-vous , pour tenter sa tendresse ,
 Que je fais mieux aimer que lui, que sa maîtresse ?
 Mais ma raison s'égare : ah ! quels soins , quels
 secours

Dois-je attendre de vous qui servez leurs amours ?
 Les dieux à mes malheurs seront plus secou-
 rables.

L'hiver aura pour moi des rigueurs favorables.
 Il approche , & déjà les fougueux aquilons ,
 Par leur souffle glacé , désolent nos vallons.
 La neige , qui bientôt couvrira la prairie,

Retiendra les troupeaux dans chaque bergerie ;
Et l'on ne verra plus , sous votre ombrage assis ,
Ni l'heureuse Daphné , ni l'amoureux Tircis.

Mais , hélas ! quel espoir me flatte & me console ?
Avec rapidité le temps fuit & s'envole ;
Et bientôt le printemps , à mon ame odieux ,
Ramenera Tircis & Daphné dans ces lieux.
Feuilles , vous reviendrez ; vous rendrez ces bois
 sombres ,
Ils s'aimeront encor sous vos perfides ombres ;
Et mes vives douleurs , & mes transports jaloux,
Pour mon ingrat amant renaîtront avec vous,



C H A N S O N .

SOYONS toujours inexorables :
Un amant bien traité se rend insupportable ;
Il néglige l'objet dont son cœur est charmé ;
De tous les petits soins il devient incapable :
 Un amant sûr d'être aimé ,
 Cesse toujours d'être aimable.

Si l'amour est inévitable ;
S'il faut pour un berger brûler d'un feu semblable
A celui dont son cœur nous paroît consumé ,
Par de feintes rigueurs rendons-le misérable :
 Un amant sûr d'être aimé
 Cesse toujours d'être aimable.





ODE A CLIMENE.

NE pourra-t-on vous contraindre
A quitter de tristes lieux ?
Faudra-t-il toujours se plaindre
De ne point voir vos beaux yeux ?

Encor quand les fleurs nouvelles
Naissent par-tout sous les pas ;
Quand toutes les nuits sont belles ,
La campagne a des appas.

Mais quand l'hiver la désole ,
Qu'on ne peut se promener ;
Climene , il faut être folle
Pour ne pas l'abandonner.

De ce qui vous y peut plaire ,
Daignez nous entretenir :
Je ne vois qu'une chimere
Qui vous y peut retenir.

Oui , j'ai deviné , sans doute ,
D'où vient un si long séjour :
Votre jeune cœur redoute
Un mal qu'on appelle Amour.

Vous croyez qu'on ne le gagne
Qu'au milieu des jeux , des ris :

Il se prend à la campagne,
Comme il se prend à Paris.

On fait bien quand on évite
Une tendre passion ;
Mais hélas ! en est-on quitte
En fuyant l'occasion ?

Non , c'est en vain qu'on s'assure
Contre ce qu'on peut prévoir :
Une bizarre aventure
Met un cœur sous son pouvoir.

Cette solitude affreuse ,
Où vous passez vos beaux jours ,
Est souvent plus dangereuse
Que les plus superbes cours.

Votre désert est sauvage :
Dans un plus sauvage encor
Angélique fiere & sage
Rencontra le beau Médor.

Quittez donc des champs stériles ,
Pour vous garder , impuissans :
Venez , de feux inutiles ,
Faire brûler mille amans.

Ne redoutez point le piège
Qu'ils tendront à votre cœur :
De tous les forts qu'on assiége
On n'est pas toujours vainqueur.

La sageſſe la plus frêle
Avec le plus beau berger ,
Si le deſtin ne s'en mêle
Ne court pas un grand danger.

Vous ne voudrez pas en croire
Tout ce qu'on vous en dira ;
Mais écoutez une hiſtoire
Qui vous perſuadera.

J'allois cacher ma triſteſſe
Dans ces aimables déſerts ,
Où , pour ſa tendre maîtrefſe ,
Deſportes faiſoit des vers.

Je m'étois aſſiſe à peine
Dans le plus ſombre du bois ,
Quand j'ouis du beau Philene
Et les ſoupirs & la voix.

Seul aux pieds d'une bergere
Qui rioit de ſon ſouci ,
Cet amant tendre & ſincere
Tout en pleurs parloit ainſi :

Avec quelle indifférence
Pafſez-vous vos plus beaux jours !
Iris , dans cette indolence
Demeurerez-vous toujours ?

Non , vous deviendrez ſenſible ;
Ce cœur , ce ſuperbe cœur

A l'Amour inaccessible ,
Sentira sa vive ardeur.

Quelqu'un est né pour vous plaire ;
Rien ne vous en sauvera ;
Ce que je ne pourrai faire
Un plus heureux le fera.

Tout aime dans la nature :
Dans le barbare séjour
Où regne l'âpre froidure ,
On sent les feux de l'Amour.

Le temps , d'une aile légère ,
Emportera loin de vous
Cette beauté passagère
Dont les charmes sont si doux.

Lors d'une vaine sagesse
Reconnoissant les abus ,
Vous prendrez de la tendresse ,
Et vous n'en donnerez plus.

En tout temps l'Amour nous dompte ;
On règle en vain ses desirs :
Vous aurez , à votre honte ,
Ses peines sans ses plaisirs.

Craignez sa juste colere ,
Et , par un doux repentir ,
Épargnez-vous , ma bergere ,
Les maux qu'il me fait sentir.

Aimez un amant fidele ,
 Quoi qu'en dise la raison :
 Jeune Iris , tant qu'on est belle ,
 Elle n'est pas de faison.

Contre un amant qui fait plaire
 Elle perd toujours son temps :
 Croyez-moi ; faites-la taire
 Encore quinze ou vingt ans.

Mettez votre cœur en proie
 Aux amoureuses langueurs :
 Il n'est de solide joie
 Que dans l'union des cœurs.

Ainsi , d'un air agréable ,
 Philene , ce beau berger
 Aux belles si redoutable ,
 La pressoit de s'engager.

Les oiseaux , le doux zéphyre ,
 Et les échos d'alentour ,
 Comme lui , sembloient lui dire :
 Rien n'est si doux que l'Amour.

Mais le cœur de l'inhumaine
 Se taifoit obstinément.
 Quand le cœur se tait , Climene ,
 Tout parle inutilement.



MADRIGAL.

QUE la fin d'une tendre ardeur
Laisse de vuide dans la vie !
Rien remplace-t-il le bonheur
Dont la douce union des amans est suivie !
Non , il n'appartient qu'à l'Amour
De mettre les mortels au comble de la joie.
A ses brûlans transports lorsqu'on n'est plus en
proie ,
Qu'un cœur vers la raison fait un triste retour !

BALLADE.

DANS ce hameau je vois de toutes parts
De beaux atours mainte fillette ornée :
Je gagerois que quelque jeune gars
Avec Catin unit sa destinée ;
Elle a l'œil doux ; elle a les traits mignards ,
L'air gracieux , l'humeur point obstinée ;
Mais grand défaut gâte tous ses attraits :
Point n'a d'écus : pour belle qu'on soit née ,
L'Amour languit sans Bacchus & Cérés.

De doux propos & d'amoureux regards
On ne sauroit vivre toute l'année.

Jeunes maris deviennent tôt vieillards ,
 Quand leur convient jeûner chaque journée ,
 Soucis pressans chassent pensers gaillards.
 Tendresse alors est en bref terminée :
 S'il en paroît ce n'est qu'*ad honorés*.
 Par maints grands clerks l'affaire examinée ,
 L'Amour languit sans Bacchus & Cérès.

L'âtre entouré d'un tas d'enfans criards ,
 De créanciers la porte environnée ,
 D'un triste hymen tous les autres hasards
 Font endurer peine d'ame damnée ,
 Et donnent joie aux voisins babillards.
 Mirthes dont fut la tête couronnée
 Voir on voudroit transformer en cyprès.
 D'un tel desir point ne suis étonnée ,
 L'Amour languit sans Bacchus & Cérès.

E N V O I.

Vous qui d'Amour suivez les étendards ,
 Point ne croyez cauteleux papelards ,
 Disans : beauté suffit pour l'hyménée.
 Si vous voulez en tout faire florès ,
 Qu'avec beauté grosse dot soit donnée :
 L'Amour languit sans Bacchus & Cérès.





A I R.

Iris sur la fougere ,
Dans un pressant danger ,
A son téméraire berger
Disoit tout en colere :
Qu'est devenu , Tircis , cet air respectueux
Qui d'un parfait amant est le vrai caractère ?
Entre deux cœurs , dit-il , brûlés des mêmes
feux ,
Il est certains momens heureux ,
Où , ma bergere ,
Il ne faut qu'être amoureux.





R O N D E A U

A M. L' A B B E' * * * ,

*Qui lui avoit écrit qu'il n'y avoit rien
de si triste qu'une extrême sagesse.*

FLEUR de vingt ans tient lieu de toute chose :
Si fort vouloit , lui qui de tout dispose ,
Pour vos péchés un peu me rajeunir ,
Prélat futur , je saurai vous punir
De tous les maux où votre avis m'expose.

Point ne craignez telle métamorphose ;
Trop bien savez que , quoi qu'on se propose ,
On tâche en vain à faire revenir
Fleur de vingt ans.

Quel sérieux ! diroit-on pas qu'on n'ose
Rien avec vous ? En vain votre air impose ;
Nous savons bien à quoi nous en tenir.
Tout en disant , Dieu veuille vous bénir :
Vous cueillerez , beau Sire , à porte close ,
Fleur de vingt ans.



L'HIVER.

L' H I V E R.

I D Y L L E.

A M. LUGAS DE BELLESBAT.

L'HIVER, suivi des vents, des frimats, des orages,
De ces aimables lieux trouble l'heureuse paix.
Il a déjà ravi, par de cruels outrages,
Ce que la terre avoit d'attraits.
Quelles douloureuses images
Le désordre qu'il fait imprime dans l'esprit !
Hélas ! ces prés sans fleurs, ces arbres sans feuillages,
Ces ruisseaux glacés, tout nous dit :
Le temps fera chez vous de semblables ravages.
Comme la terre nous gardons
Jusqu'au milieu de l'automne
Quelques-uns des appas que le printemps nous donne :
L'hiver vient-il ? nous les perdons.
Pouvoir, trésors, grandeurs, n'en exemptent personne :
On se déguise en vain ces tristes vérités ;
Les terreurs, les infirmités,
De la froide vieilleffe ordinaires compagnes,
Font sur nous ce que font les autans irrités,

Et la neige sur les campagnes.
 Encor, si, comme les hivers
 Dépouillent les forêts de leurs feuillages verts,
 L'âge nous dépouilloit des passions cruelles,
 Plus fortes à dompter que ne le font les flots,
 Nous goûterions un doux repos
 Qu'on ne peut trouver avec elles.
 Mais nous avons beau voir détruire par le temps
 La plus forte santé, les plus vifs agrémens ;
 Nous conservons toujours nos premières foiblesses.
 L'ambitieux, courbé sous le fardeau des ans,
 De la fortune encore écoute les promesses ;
 L'avare, en expirant, regrette moins le jour
 Que ses inutiles richesses,
 Et qui jeune a donné tout son temps à l'Amour,
 Un pied dans le tombeau veut encor des maîtresses.
 Il reste dans l'esprit un goût pour les plaisirs,
 Presqu'aussi dangereux que leur plus doux usage.
 Pour être heureux, pour être sage,
 Il faut savoir donner un frein à ses desirs.
 Mieux qu'un autre, sage Timandre,
 De cet illustre effort vous connoissez le prix.
 Vous, en qui la nature a joint une ame tendre
 Avec un des plus beaux esprits ;
 Vous qui, dans la saison des graces & des ris,
 Loin d'éviter l'amour, faisiez gloire d'en prendre,
 Et qui, par effort de raison,
 Fuyez de ses plaisirs la folle inquiétude,
 Avant que l'arrière-saison
 Vous ait fait ressentir tout ce qu'elle a de rude.





CHANSON

SUR M. L'ABBÉ TESTU.

L'AVENTURE est trop ridicule ,
Pour ne la pas faire savoir ;
Il offroit à dame incrédule
Sa chandelle , & la faisoit voir.
Sans s'émouvoir , sans s'émouvoir ,
La folette tira sa mule ,
Et la fit servir d'éteignoir.

Au-lieu de venger cette injure ,
Les Amours , à malice enclins ,
Rioient entr'eux de l'aventure
Du doyen des abbés blondins.
Ces dieux badins , ces dieux badins ,
Se disoient : Vois-tu la coiffure
Qu'on a mise au dieu des jardins.





M A D R I G A L.

TYRAN dont tout se plaint , tyran que tout
 adore ,
 Amour , impitoyable Amour ,
 Donne quelque relâche au mal qui me dévore
 Et la nuit & le jour.
 Fais , pour me soulager , que mon aimable Al-
 candre
 Devienne un peu plus tendre ;
 Va porter dans son sein cette bouillante ardeur ,
 Ces violens transports , cette langueur extrême
 Dont tu remplis mon triste cœur
 Depuis l'heureux moment qu'il aime.
 Ne crains pas que tes soins soient mal récom-
 pensés :
 Mon Alcandre connoît ta puissance suprême.
 Il aime ; mais , hélas ! il n'aime pas assez.



S T A N C E S.

AGRÉABLES transports qu'un tendre amour
 inspire ,
 Desirs impatiens , qu'êtes-vous devenus ?
 Dans le cœur du berger pour qui le mien soupire ,
 Je vous cherche , je vous desire ,

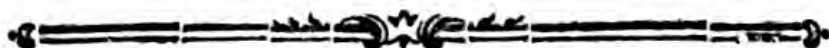
Et je ne vous retrouve plus.
Son rival est absent , & la nuit qui s'avance
Pour la troisieme fois a triomphé du jour ,
Sans qu'il ait profité de cette heureuse absence.
Avec si peu d'impatience ,
Hélas ! on n'a guere d'amour !

Il ne sent plus pour moi ce qu'on sent quand on
aime ;
L'infidele a passé sous de nouvelles loix.
Il me dit bien encor que son mal est extrême ;
Mais il ne le dit plus de même
Qu'il me le disoit autrefois.

Revenez dans mon cœur , paisible indifférence ,
Que l'Amour a changé en de cuisans soucis.
Je ne reconnois plus sa fatale puissance ;
Et , grace à tant de négligence ,
Je ne veux plus aimer Tircis.

Je ne veux plus l'aimer ! ah ! discours téméraire !
Voudrois-je éteindre un feu qui fait tout mon
bonheur !
Amour , redonnez-lui le dessein de me plaire :
Mais , quoi que l'ingrat puisse faire ,
Ne sortez jamais de mon cœur.





CHANSON.

AH ! pourquoi me disiez-vous
 De ne craindre que les loups ?
 Ce n'est pas faire assez d'éviter leur colere.
 Un jeune berger tendre & beau
 Fait plus de tort à mon troupeau
 Que tous les loups n'en pourroient faire.



LE RUISSEAU.

I D Y L L E. 1684.

RUISSEAU, nous paroïssons avoir un même
 fort ;
 D'un cours précipité nous allons l'un & l'autre ,
 Vous à la mer , nous à la mort :
 Mais , hélas ! que d'ailleurs je vois peu de rapport
 Entre votre course & la nôtre !
 Vous vous abandonnez, sans remords, sans terreur,
 A votre pente naturelle ;
 Point de loi parmi vous ne la rend criminelle.
 La vieilleffe chez vous n'a rien qui fasse horreur ;
 Près de la fin de votre course ,
 Vous êtes plus fort & plus beau
 Que vous n'êtes à votre source ;

Vous retrouvez toujours quelque'agrément nouveau ,

Si de ces paisibles bocages
La fraîcheur de vos eaux augmente les appas ,
Votre bienfait ne se perd pas ;
Par de délicieux ombrages
Ils embellissent vos rivages ;
Sur un sable brillant , entre des prés fleuris
Coule votre onde toujours pure ;
Mille & mille poissons dans votre sein nourris ,
Ne vous attirent point de chagrins , de mépris :
Avec tant de bonheur d'où vient votre murmure ?
Hélas ! votre sort est si doux !
Taisez-vous : ruisseau , c'est à nous
A nous plaindre de la nature.
De tant de passions que nourrit notre cœur ,
Apprenez qu'il n'en est pas une
Qui ne traîne après soi le trouble , la douleur ,
Le repentir ou l'infortune ;
Elles déchirent nuit & jour
Les cœurs dont elles sont maîtresses ,
Mais de ces fatales foibleffes
La plus à craindre , c'est l'amour.
Ses douceurs même sont cruelles.
Elles font cependant l'objet de tous les vœux.
Tous les autres plaisirs ne touchent point sans elles.
Mais des plus forts liens le temps use les nœuds ;
Et le cœur le plus amoureux
Devient tranquille , ou passe à des amours nouvelles.
Ruisseau , que vous êtes heureux !

Il n'est point parmi vous de ruisseaux infideles
 Lorsque les ordres absolus
 De l'être indépendant qui gouverne le monde,
 Font qu'un autre ruisseau se mêle avec votre onde,
 Quand vous êtes unis, vous ne vous quittez plus.
A ce que vous voulez jamais il ne s'oppose ;
 Dans votre sein il cherche à s'abîmer :
 Vous & lui jusques à la mer
 Vous n'êtes qu'une même chose.
 De toutes sortes d'unions
 Que notre vie est éloignée ?
De trahisons, d'horreurs & de dissensions,
 Elle est toujours accompagnée.
 Qu'avez-vous mérité, ruisseau tranquille & doux,
 Pour être mieux traité que nous ?
 Qu'on ne me vante point ces biens imaginaires,
 Ces prérogatives, ces droits
 Qu'inventa notre orgueil pour masquer nos mi-
 seres :
 C'est lui seul qui nous dit que par un juste choix
 Le ciel mit, en formant les hommes,
 Les autres êtres sous leurs loix.
 A ne nous point flatter, nous sommes
 Leurs tyrans plutôt que leurs rois.
 Pourquoi vous mettre à la torture ?
Pourquoi vous renfermer dans cent canaux di-
 vers ?
 Et pourquoi renverser l'ordre de la nature
 En vous forçant de jaillir dans les airs ?
Si tout doit obéir à nos ordres suprêmes,
Si tout est fait pour nous, s'il ne faut que vouloir,

Que n'employons-nous mieux ce souverain pouvoir ?

Que ne régions-nous sur nous-mêmes ?

Mais , hélas ! de ses sens esclave malheureux,

L'homme ose se dire le maître

Des animaux , qui sont peut-être

Plus libres qu'il ne l'est, plus doux, plus généreux;

Et dont la foiblesse a fait naître

Cet empire insolent qu'il usurpe sur eux.

Mais que fais-je ? où va me conduire

La pitié des rigueurs dont contr'eux nous usons ?

Ai-je quelqu'espoir de détruire

Des erreurs où nous nous plaçons ?

Non, pour l'orgueil & pour les injustices

Le cœur humain semble être fait.

Tandis qu'on se pardonne aisément tous les vices,

On n'en peut souffrir le portrait.

Hélas ! on n'a plus rien à craindre ;

Les vices n'ont plus de censeurs ;

Le monde n'est rempli que de lâches flatteurs ;

Savoir vivre , c'est savoir feindre.

Ruisseau , ce n'est plus que chez vous

Qu'on trouve encor de la franchise :

On y voit la laideur ou la beauté qu'en nous

La bizarre nature a mise :

Aucun défaut ne s'y déguise ;

Aux rois comme aux bergers vous les reprochez

tous ;

Aussi ne consulte - t - on guere

De vos tranquilles eaux le fidele cristal ;

On évite de même un ami trop sincere ;

Ce déplorable goût est le goût général.
 Les leçons font rougir ; personne ne les souffre ;
 Le fourbe veut paroître homme de probité.
 Enfin dans cet horrible gouffre
 De misère & de vanité,
 Je me perds ; & plus j'envifage
 La foiblesse de l'homme & sa malignité ,
 Et moins de la Divinité
 En lui je reconnois l'image.
 Courez , ruisseau , courez ; fuyez-nous ; reportez
 Vos ondes dans le sein des mers d'où vous sortez ;
 Tandis que pour remplir la dure destinée
 Où nous sommes assujettis ,
 Nous irons reporter la vie infortunée
 Que le hasard nous a donnée
 Dans le sein du néant d'où nous sommes sortis.



C H A N S O N

A La cour
 Aimer est un badinage ,
 Et l'Amour
 N'est dangereux qu'au village.
 Un berger ,
 Si sa bergere n'est tendre ,
 Sait se pendre ;
 Mais il ne sauroit changer.

Et parmi nous , quand les belles
Sont légères ou cruelles ,
Loin d'en mourir de dépit ,
On en rit ,
Et l'on change aussi-tôt qu'elles.



B A L L A D E.

A Caution tous amans sont sujets.
Cette maxime en ma tête est écrite.
Point n'ai de foi pour leurs tourmens secrets ;
Point auprès d'eux n'ai besoin d'eau-bénite ;
Dans cœur humain probité plus n'habite.
Trop bien encore a-t-on les mêmes dits
Qu'avant qu'Astuce au monde fût venue :
Mais pour d'effets , la mode en est perdue.
On n'aime plus comme on aimoit jadis.

Riches atours , tables , nombreux valets ,
Font aujourd'hui les trois quarts du mérite.
Si des amans soumis , constans , discrets ,
Il est encor , la troupe en est petite.
Amour d'un mois est amour décrépité.
Amans brutaux sont les plus applaudis.
Soupirs & pleurs feroient passer pour grue.
Faveur est dite aussi-tôt qu'obtenue.
On n'aime plus comme on aimoit jadis.

Jeunes beautés en vain tendent filets ;

Les jouvenceaux , cette engeance maudite ,
 Fait bande à part ; près des plus doux objets
 D'être indolent chacun se félicite.
 Nul en amour ne daigne être hypocrite ;
 Ou si par fois un de ces étourdis
 A quelques soins s'abaisse & s'habitue ,
 Don de merci seul il n'a pas en vue.
 On n'aime plus comme on aimoit jadis

Tous jeunes cœurs se trouvent ainsi faits.
 Telle denrée aux folles se débite.
 Cœurs de barbons sont un peu moins coquets,
 Quand il fut vieux le diable fut hermite ,
 Mais rien chez eux à tendresse n'invite.
 Par maint hivers desirs sont refroidis.
 Par maux fréquens humeur devient bourrue ,
 Quand une fois on a tête chenue.
 On n'aime plus comme on aimoit jadis.

E N V O I.

FILS de Vénus , songe à tes intérêts ;
 Je vois changer l'encens en camoufflets :
 Tout est perdu si ce train continue.
 Ramene-nous le siecle d'Amadis.
 Il t'est honteux qu'en cour d'attraits pourvue ,
 Où politesse au comble est parvenue ,
 On n'aime plus comme on aimoit jadis.



RÉPONSE



R É P O N S E

DE M. LE DUC

DE SAINT-AIGNAN.

B A L L A D E.

A Caution tous ne font pas Sujets.
Autre maxime en ma tête est écrite ;
Et , pour parler de mes tourmens secrets ,
Oncques de cour ne connus l'eau-bénite.
Si dans maints cœurs probité plus n'habite ,
Au mien les faits suivent toujours les dits.
Par moi l'Astuce au monde n'est venue.
D'amans loyaux si la mode est perdue ,
Moi , j'aime encor comme on aimoit jadis.

Nul riche atour , nul nombre de valets ,
Ne contribue à mon peu de mérite ;
Toujours me tiens au rang des plus discrets.
Tant mieux pour moi si la troupe est petite.
Amour chez moi n'est jamais décrépite ;
Et , quand les sots sont les plus applaudis ,
Dussé-je en tout passer pour une grue ,
Faveur se cache aussi-tôt qu'obtenue ;
Tant j'aime encor comme on aimoit jadis.

Jeunes beautés, qui tendez vos filets,
 Chassez bien loin cette engeance maudite
 De jouvenceaux ; quand près des beaux objets
 D'être indolent chacun se félicite,
 Je sens l'amour sans faire l'hypocrite,
 Et le sers mieux qu'un de ces étourdis.
 Mais si pour vous aux soins je m'habitue,
 Don de merci j'aurai toujours en vue ;
 Car j'aime encor comme on aimoit jadis.

Quand jeunes cœurs se trouvent ainsi faits,
 Présent meilleur à dame on ne débite.
 Cœurs de barbons peuvent être coquets.
 Le diable eut tort quand il se fit hermite.
 Si ma personne à tendresse n'invite,
 Mes sens au moins point ne sont refroidis,
 Par aucuns maux mon humeur n'est bourrue,
 Et peu m'en chaut si j'ai tête chenuë ;
 Car j'aime encor comme on aimoit jadis.

E N V O I.

FILS de Vénus, songe à tes intérêts,
 Reprends l'encens & rends les camoufflets.
 Accorde à tous que ce train continue ;
 Nous reverrons le siecle d'Amadis.
 Et si jamais dame d'attraits pourvue
 A m'enflammer se trouve parvenue,
 Je l'aimerai comme on aimoit jadis.



CHANSON.

LE cœur tout déchiré par un secret martyre
Je ne demande point , Amour ,
Que sous ton tyrannique empire
L'insensible Tircis s'engage quelque jour.
Pour punir son ame orgueilleuse
De l'immortel affront qu'il fait à mes attraits ,
N'arme point contre lui ta main victorieuse :
Sa tendresse pour moi seroit plus dangereuse
Que tous les maux que tu me fais.

SONGE D'IRIS.

QUE tu reviens diligemment !
Ne cesseras-tu point , impatiente aurore ,
De courir après un amant ?
Non , je te parle vainement ,
Demain tu reviendras encore :
Lasse de ton vieillard , tu cherches tous les jours
Ce chasseur qui fait moins de compte
De la folle ardeur qui te dompte
Que de la dépouille d'un ours.

Tu n'es pas la seule déesse

Que l'Amour a forcé à recevoir sa loi ;
 Diane & Vénus , comme toi ,
 Pour de simples mortels ont eu de la tendresse :
 Mais enfin , si leurs cœurs se sont laissés char-
 mer ,
 Leurs amans ont brûlé pour elles :
 Toi seule , entre les immortelles ,
 N'as jamais pu te faire aimer.

Pour sauver l'honneur de tes charmes ,
 Les muses , ces savantes sœurs ,
 Nous ont imposé sur les larmes
 Qu'au sortir de ton lit tu répands sur les fleurs.
 Ce n'est point ton fils mort qui cause tes dou-
 leurs ;
 Un trait plus cuisant t'a blessée :
 Le mépris que Céphale a fait de tes faveurs ,
 Toujours présent à ta pensée ,
 Est ce qui fait couler tes pleurs.

Elle fait plus encor , cette troupe qui t'aime :
 Elle dit que l'éclat vermeil ,
 Dont on voit l'orient se peindre à ton réveil ,
 Vient des roses que ta main sème
 Dans la carrière du soleil.
 Quel conte ! Si le ciel prend la couleur des
 roses
 Lorsque tu viens ouvrir la barrière du jour ,
 C'est que ce ciel , qui voit la honte où tu t'ex-
 poses ,
 Rougit pour toi de ton amour.

DE M^{ME} DESHOULIERES. 65

Dans quelqu'autre mortel , plus galant que Céphale ,

Que n'as-tu trouvé des appas ?

Il eût moins façonné sur la foi conjugale.

Ordinairement ici-bas

La plus belle épouse n'est pas

Une dangereuse rivale.

Contente entre ses bras de ton heureux destin ,

Tu n'aurois pas des mers où le soleil se plonge ,

Fait sortir son char si matin ;

Et j'aurois achevé mon songe.

Tu l'as interrompu par ton cruel retour

Dans l'endroit le plus agréable.

Je croyois être , hélas ! dans un charmant séjour ,

Où sur un vert gazon de cent larcins coupable ,

Je voyois à mes pieds l'amant le plus aimable ,

Le plus plein de respect , & le plus plein d'amour.

Le sommeil me rendoit , ce me semble , moins fiere ,

Et , quand ton vif éclat a frappé ma paupiere ,

Il juroit de m'aimer jusqu'à son dernier jour.

* Pour la perte d'une chimere

Ne me reproche point que je fais trop de bruit ;

Je fais que la raison conduit

A ne regretter point , ou ne regretter guere

Un faux bien qui dans l'air s'envole avec la nuit.

Mais réflexion importune !

Où trouve-t-on des biens certains
 Que rien n'arrache de nos mains ?
 Et ceux de la nature , & ceux de la fortune ,
 Que font-ils , que des songes vains ?
 Tout le temps qu'un beau songe dure ,
 Si nous sommes aussi contents
 Des biens que nous devons à sa douce impos-
 ture ,
 Que s'ils étoient vrais & constans ,
 Peut-on les perdre sans murmure ?
 Hélas ! n'est-ce donc point une heureuse aven-
 ture ,
 Pour qui laisse au devoir conduire tous ses pas ,
 De pouvoir , sans blesser la vertu la plus pure ,
 Écouter sur un lit de fleurs & de verdure
 Un amant qui ne déplaît pas ?
 A ces mots , son dépit cessant d'être le maître.
 La jeune Iris se tut , poussa de longs soupirs ,
 Rougit , & se livra peut-être
 A de dangereux souvenirs.





A I R.

TRIOMPHEZ , aimable printemps ,
Du long & triste hiver qui désole nos champs ;
Et redonnez à nos bocages ,
En faveur des heureux amans ,
De verts gazons , d'épais feuillages.
Qu'une agréable nuit regne au milieu du jour ,
Et cachez les tendres mysteres.
Revenez , hâtez-vous. Hélas ! votre retour
Est peut être attendu par cent jeunes bergeres.



A I R.

QU'EST devenu cet heureux temps
Où le chant des oiseaux , les fleurs d'une prairie ,
Et le soin de ma bergerie
Me donnoient de si doux momens ?
Cet heureux temps n'est plus , & je ne fais quel
trouble
Fait que tous les plaisirs sont pour moi sans dou-
ceur.
J'ignore ce qui met ce trouble dans mon cœur ;
Mais auprès d'Iris il redouble.





R O N D E A U .

ENTRE deux draps de toile belle & bonne ,
 Que très-souvent on rechange , on savonne ,
 La jeune Iris , au cœur sincere & haut ,
 Aux yeux brillans , à l'esprit sans défaut ,
 Jusqu'à midi volontiers se mitonne .

Je ne combats de goûts contre personne :
 Mais franchement la paresse m'étonne ;
 C'est demeurer seule plus qu'il ne faut
 Entre deux draps .

Quand à rêver ainsi l'on s'abandonne ,
 Le traître Amour rarement le pardonne ;
 A soupirer on s'exerce bientôt ,
 Et la vertu soutient un grand assaut ,
 Quand une fille avec son cœur raisonne
 Entre deux draps .



ÉPITRE CHAGRINE

A MADemoiselle

DE LA CHARCE. 1685.

EH bien quel noir chagrin vous occupe aujourd'hui ?

M'est venu demander avec un fier sourire
Un jeune seigneur qu'on peut dire
Aussi beau que l'Amour, aussi traître que lui.

Vous gardez un profond silence !

A-t-il repris, jurant à demi-bas :

Est-ce que vous ne daignez pas,
De ce que vous pensez me faire confiance ?
Je n'en suis pas peut-être assez digne. A ces mots,
Pour joindre un autre fat, il m'a tourné le dos.

Quel discours pouvois-je lui faire,
Moi qui dans ce même moment
Repassoit dans ma tête avec étonnement
De la nouvelle cour la conduite ordinaire ?
M'auroit-il jamais pardonné
La peinture vive & sincère
De cent vices auxquels il s'est abandonné ?
Non contre moi le dépit la colere,
Le chagrin, tout auroit agi.

Mais , quoique mes discours eussent pu lui déplaire ,
 Son front n'en auroit pas rougi.
 Je fais de ses pareils jusqu'ou l'audace monte ;
 A tout ce qui leur plaît osent-ils s'emporter ?
 Loin d'en avoir la moindre honte ,
 Eux-mêmes vont en plaisanter.

De leurs déréglemens historiens fideles ,
 Avec un front d'airain ils feront mille fois
 Un odieux détail des plus affreux endroits.
 On diroit , à les voir traiter de bagatelles
 Les horreurs les plus criminelles ,
 Que ce n'est point pour eux que sont faites les loix,
 Tant ils ont de mépris pour elles !

Avec gens sans mérite & du rang le plus bas ,
 Ils sont volontiers connoissance :
 Mais aussi quels égards & quelle déférence
 Voit-on qu'on ait pour eux ? Hélas !
 Ils font oublier leur naissance
 Quand ils ne s'en souviennent pas.

Daignent-ils nous rendre visite ?
 Le plus ombrageux des époux
 N'en fauroit devenir jaloux.
 Ce n'est point pour notre mérite :
 Leurs yeux n'en trouvent point en nous.
 Ce n'est que pour parler de leur gain, de leur perte,
 Se dire que d'un vin qui les charmera tous ,
 On a fait une heureuse & sûre découverte ;
 Se montrer quelques billets doux ;
 Se dandiner dans une chaise ;

Faire tous leurs trocs à leur aise ,
Et se donner des rendez-vous.

Si par un pur hasard quelqu'un d'entr'eux s'avise
D'avoir des sentimens tendres , respectueux ,
Tout le reste s'en formalise.

Il n'est pour l'arracher à ce penchant heureux ,
Affront qu'on ne lui fasse , horreurs qu'on ne lui
dise ;

Et l'on fait tant qu'enfin il n'ose être amoureux.

Causer une heure avec des femmes ,
Leur présenter la main , parler de leurs attraits ,
Entre les jeunes gens sont des crimes infâmes
Qu'ils ne se pardonnent jamais.

Où sont ces cœurs galans ? où sont ces âmes
fieres ?

Les Nemours , les Montmorencis ,

Les Bellegardes , les Buffys ,

Les Guises & les Bassompierres ?

S'il reste encor quelques fous

Lorsque de l'Achéron on a traversé l'onde ,

Quelle indignation leur donnent les récits

De ce qui se passe en ce monde ?

Que n'y peuvent-ils revenir !

Par leurs bons exemples peut-être

On verroit la tendresse & le respect renaître ,

Que la débauche a su bannir :

Mais des destins impitoyables

Les arrêts sont irrévocables :

Qui passe l'Achéron ne le repasse plus :

Rien ne ramenera l'usage
 D'être galant, fidele, sage.
 Les jeunes gens pour jamais sont perdus.

A bien considérer les choses ,
 On a tort de se plaindre d'eux :
 De leurs déréglemens honteux
 Nous sommes les uniques causes.

Pourquoi leur permettre d'avoir
 Ces impertinens caractères ?
 Que ne les tenons-nous , comme faisoient nos
 meres ,
 Dans le respect , dans le devoir ?
 Avoient-elles plus de pouvoir ,
 Plus de beauté que nous , plus d'esprit , plus
 d'adresse ?
 Ah ! pouvons-nous penser au temps de leur jeu-
 nesse
 Et sans honte & sans désespoir ?
 Dans plus d'un réduit agréable
 On voyoit venir tour-à-tour
 Tout ce qu'une superbe cour
 Avoit de galant & d'aimable :
 L'esprit , le respect & l'amour
 Y répandoient sur-tout un charme inexplicable.
 Les innocens plaisirs, par qui le plus long jour
 Plus vîte qu'un moment s'écoule ,
 Tous les soirs s'y trouvoient en foule ;
 Et les transports & les désirs ,
 Sans le secours de l'espérance ,

A ce qu'on dit , prenoient naissance
Au milieu de tous ces plaisirs.

Cet heureux temps n'est plus ; un autre a pris sa
place.

Les jeunes gens portent l'audace
Jusques à la brutalité.

Quand ils ne nous font pas une incivilité ,
Il semble qu'ils nous fassent grace.

Mais , me répondra-t-on , que voulez-vous qu'on
fasse ,

Si ce désordre n'est souffert ,
Regardez quel sort nous menace ;
Nos maisons seront un désert :

Il est vrai. Mais sachez que lorsqu'on les en chasse,
Ce n'est que du bruit que l'on perd.

Est-ce un si grand malheur de voir sa chambre
vuide

De médifans , de jeunes fous ,
D'insipides railleurs qui n'ont rien de solide
Que le mépris qu'ils ont pour nous ?

Oui , par nos indignes manieres
Ils ont droit de nous mépriser.

Si nous étions plus sages & plus fieres ,
On les verroit en mieux user.

Mais inutilement on traite ces matieres ;

On y perd sa peine & son tems ;

Aux dépens de sa gloire on cherche des amans.

Qu'importe que leurs cœurs soient sans délica-
resse ,

Sans ardeur , sans sincérité ?
 On les quitte de soins & de fidélité ,
 De respect & de politesse ;
 On ne leur donne pas le temps de souhaiter
 Ce qu'au moins par des pleurs , des soins, des
 complaisances ,
 On devrait leur faire acheter.
 On les gêne. On leur fait de honteuses avances
 Qui ne font que les dégoûter.

Vous , aimable Daphné , que l'aveugle fortune
 Condamne à vivre dans des lieux
 Où l'on ne connoît point cette foule importune
 Qui suit ici nos demi-dieux ;
 Ne vous plaignez jamais de votre destinée.
 Il vaut mieux mille & mille fois ,
 Avec vos rochers & vos bois ,
 S'entretenir toute l'année ,
 Que de passer une heure ou deux
 Avec un tas d'étourdis , de coquettes.
 Des ours & des serpens de vos sombres retraites
 Le commerce est moins dangereux.





RÉFLEXIONS DIVERSES. 1686.

I.

QUE l'homme connoît peu la mort qu'il appréhende ,

Quand il dit qu'elle le surprend !

Elle naît avec lui , sans cesse lui demande

Un tribut dont en vain son orgueil se défend.

Il commence à mourir long-temps avant qu'il meure ;

Il périt en détail imperceptiblement.

Le nom de mort qu'on donne à notre dernière heure ,

N'en est que l'accomplissement.

I I.

Êtres inanimés , rebut de la nature ,

Ah ! que vous faites d'envieux !

Le temps , loin de vous faire injure ,

Ne vous rend que plus précieux.

On cherche avec ardeur une médaille antique •

D'un buste , d'un tableau le temps hausse le prix :

Le voyageur s'arrête à voir l'affreux débris

D'un cirque , d'un tombeau , d'un temple magnifique ;

Et pour notre vieillesse on n'a que du mépris.

I I I.

De ce sublime esprit dont ton orgueil se pique ;
 Homme , quel usage fais-tu ?
 Des plantes , des métaux tu connois la vertu ;
 Des différens pays , les mœurs , la politique ;
 La cause des frimats , de la foudre , du vent ;
 Des astres le pouvoir suprême :
 Et sur tant de choses savant ,
 Tu ne te connois pas toi-même.

I V.

La pauvreté fait peur ; mais elle a ses plaisirs.
 Je fais bien qu'elle éloigne, aussi-tôt qu'elle arrive,
 La volupté , l'éclat , & cette foule oisive
 Dont les jeux , les festins remplissent les désirs.
 Cependant, quoi qu'elle ait de honteux & de rude
 Pour ceux qu'à des revers la fortune a soumis ,
 Au moins dans leurs malheurs ont-ils la certitude
 De n'avoir que de vrais amis.

V.

Pourquoi s'applaudir d'être belle ?
 Quelle erreur fait compter la beauté pour un bien ?
 A l'examiner , il n'est rien
 Qui cause tant de chagrin qu'elle.
 Je fais que sur les cœurs ses droits sont absolus ;
 Que tant qu'on est belle on fait naître
 Des désirs , des transports & des soins assidus :
 Mais on a peu de temps à l'être ,
 Et long-temps à ne l'être plus.

V I.

Misérable jouet de l'aveugle fortune ,
Victime des maux & des loix ,
Homme , toi qui par mille endroits
Dois trouver la vie importune ,
D'où vient que de la mort tu crains tant le pou-
voir ?
Lâche , regarde-la sans changer de visage ;
Songe que , si c'est un outrage ,
C'est le dernier à recevoir.

V I I.

Que chacun parle bien de la reconnoissance !
Et que peu de gens en font voir !
D'un service attendu la flatteuse espérance ,
Fait porter dans l'excès les soins, la complaisance :
A peine est-il rendu qu'on cesse d'en avoir.
De qui nous a servi la vue est importune :
On trouve honteux de devoir
Les secours que dans l'infortune
On n'avoit point trouvé honteux de recevoir.

V I I I.

Quel poison pour l'esprit sont les fausses louanges !
Heureux qui ne croit point à de flatteurs discours !
Penser trop bien de soi fait tomber tous les jours
En des égaremens étranges.
L'amour-propre est, hélas ! le plus sot des amours ;
Cependant des erreurs il est la plus commune.
Quelque puissant qu'on soit en richesse, en crédit ;

Quelque mauvais succès qu'ait tout ce qu'on
 écrit ,
 Nul n'est content de sa fortune ,
 Ni mécontent de son esprit.

I X.

On croit être devenu sage ,
 Quand , après avoir vu plus de cinquante fois
 Tomber le renaissant feuillage ,
 On quitte des plaisirs le dangereux usage :
 On s'abuse. D'un libre choix
 Un tel retour n'est point l'ouvrage ;
 Et ce n'est que l'orgueil, dont l'homme est revêtu,
 Qui , tirant de tout avantage ,
 Donne au secours de la vertu
 Ce qu'on doit au secours de l'âge.

X.

En grandeur de courage on ne se connoît guere ,
 Quand on élève au rang des hommes généreux
 Ces Grecs & ces Romains dont la mort volon-
 taire
 A rendu le nom si fameux.
 Qu'ont-ils fait de si grand ? Ils sortoient de la
 vie
 Lorsque de disgraces suivie ,
 Elle n'avoit plus rien d'agréable pour eux.
 Par une seule mort ils s'en épargnoient mille.
 Qu'elle est douce à des cœurs lassés de soupirer !
 Il est plus grand , plus difficile
 De souffrir le malheur que de s'en délivrer.

X I.

L'encens qu'on donne à la prudence
Met mon esprit au désespoir.
A quoi donc nous sert-elle ? A faire voir d'avance
Les maux que nous devons avoir.
Est-ce un bonheur de les prévoir ?
Si la cruelle avoit quelque regle certaine
Qui pût les écarter de nous ,
Je trouverois les soins qu'elle donne assez doux :
Mais rien n'est si trompeur que la prudence hu-
maine.
Hélas ! presque toujours le détour qu'elle prend ,
Pour nous faire éviter un malheur qu'elle attend ,
Est le chemin qui nous y mene.

X I I.

Palais , nous durons moins que vous ,
Quoique des élémens vous souteniez la guerre ,
Et quoique du sein de la terre
Nous soyons tirés comme vous :
Frêles machines que nous sommes ,
A peine passons-nous d'un siecle le milieu.
Un rien peut nous détruire ; & l'ouvrage d'un
Dieu
Dure moins que celui des hommes ?

X I I I.

Homme , vante moins ta raison ;
Vois l'inutilité de ce présent céleste
Pour qui tu dois , dit-on , mépriser tout le reste.
Aussi foible que toi , dans ta jeune saison ,
Elle est chancelante , imbécille ;

Dans l'âge où tout t'appelle à des plaisirs divers ,
 Vile esclave des sens , elle t'est inutile ;
 Quand le sort t'a laissé compter cinquante hivers ,
 Elle n'est qu'en chagrins fertile ;
 Et quand tu vieillis , tu la perds.

X I V.

Les plaisirs sont amers d'abord qu'on en abuse :
 Il est bon de jouer un peu ;
 Mais il faut seulement que le jeu nous amuse.
 Un joueur , d'un commun aveu ,
 N'a rien d'humain que l'apparence ;
 Et d'ailleurs il n'est pas si facile qu'on pense
 D'être fort honnête homme & de jouer gros jeu.
 Le désir de gagner , qui nuit & jour occupe ,
 Est un dangereux aiguillon.
 Souvent , quoique l'esprit , quoique le cœur soit
 bon ,
 On commence par être dupe ,
 On finit par être fripon.

X V.

Souvent c'est moins bon goût que pure vanité
 Qui fait qu'on ne veut voir que des gens de mé-
 rite ,
 On croiroit faire tort à sa capacité ,
 Si du monde vulgaire on recevoit visite.
 Cependant un esprit solide , éclairé , droit ,
 Du commerce des fots fait faire un bon usage ;
 Il les examine , il les voit ,
 Comme on fait un mauvais ouvrage.
 Des défauts qu'il y trouve il cherche à profiter :

Il n'est guere moins nécessaire
De voir ce qu'il faut éviter ,
Que de savoir ce qu'il faut faire.

X V I.

Qui dans son cabinet a passé ses beaux jours
A pâlir sur Pindare , Homere , Horace , Plaute ,
Devroit y demeurer toujours.
S'il entre dans le monde avec un tel secours ,
Il y fera faute sur faute ;
Il portera par-tout l'ennui.
Un ignorant qui n'a pour lui
Qu'un certain savoir vivre , un esprit agréable ;
▲ la honte du grec & du latin , fait voir
Combien doit être préférable
L'usage du monde au savoir.

X V I I.

Que l'esprit de l'homme est borné !
Quelque temps qu'il donne à l'étude ,
Quelque pénétrant qu'il soit né ,
Il ne fait rien à fond , rien avec certitude.
De ténèbres pour lui tout est environné.
La lumiere qui vient du savoir le plus rare
N'est qu'un fatal éclair, qu'un ardent qui l'égare :
Bien plus que l'ignorance elle est à redouter.
Longues erreurs qu'elle a fait naître ,
Vous ne prouvez que trop que chercher à con-
noître
N'est souvent qu'apprendre à douter.



RÉFLEXIONS DIVERSES.
I.

H O M M E , contre la mort , quoi que l'art te
promette ,

Il ne sauroit te secourir.

Prépare-y ton cœur. Dis-toi : c'est une dette

Qu'en recevant le jour j'ai faite :

Nous ne naissons que pour mourir.

I I.

Esclaves que rien ne rebute ,

Vous qui , pour arriver au comble des honneurs ,

Aux caprices des grands êtes toujours en bute ;

Vous , de tous leurs défauts lâches adorateurs ,

Savez-vous le succès de tant de sacrifices ?

Quand , par les grands emplois , on aura satisfait

A vos soins , à vos longs services ,

Hélas ! pour vous qu'aura-t-on fait

Que vous ouvrir des précipices ?

I I I.

Est-ce vivre ? & peut-on , sans que l'esprit mur-
mure ,

Se donner toute entière au soin de sa parure ?

Se peut-il qu'on arrive à cet instant fatal

Qui termine les jours que le destin nous prête ,

Sans avoir jamais eu d'autres soucis en tête

Que de ce qui sied bien ou mal ?

Faire de la beauté la principale affaire ,
Est le plus indigne des soins.
Le dessein général de plaire
Fait que nous plaifons beaucoup moins.

I V.

Lorsque la mort moissonne à la fleur de son âge
L'homme pleinement convaincu
Que la foiblesse est son partage ,
Et qui contre ses sens a mille fois vaincu ;
On ne doit point gémir du coup qui le délivre.
Quelque jeune qu'on soit , quand on a su bien
vivre ,
On a toujours assez vécu.

V.

Que les ridicules efforts
Qu'on fait pour cacher la vieillesse
Sous l'éclat d'un jeune dehors ,
Marquent dans un esprit d'erreur & de foiblesse !
Pourquoi faut-il rougir d'avoir vécu long-temps ?
Si nos discours , si nos ajustemens ,
Si nos plaisirs conviennent à notre âge ,
Nous ne blefferons point les yeux.
Les mesures qu'on prend pour paroître moins
vieux ,
Font qu'on le paroît davantage.

V I.

Non , de quelques côtés qu'on porte ses désirs ,
On ne sauroit goûter de plaisirs véritables ;
Mais tout faux que sont les plaisirs ,

Encore s'ils étoient durables !
 On plaindrait un peu moins ces cœurs infortunés,
 Qui , par leur penchant entraînés ,
 Sont en quelque sorte excusables.
 Quel bonheur quand du ciel les aspects favorables
 Font qu'il n'en coûte rien pour être vertueux !
 Et qu'il faut de raison , de force ,
 Quand on est né voluptueux ,
 Pour faire avec les sens un éternel divorce !

V I I.

De quel aveuglement sont frappés les humains !
 Contre les malheurs incertains ,
 Tels que la perte d'une femme ,
 D'un enfant , d'un ami, des trésors, des gran-
 deurs ,
 On croit faire beaucoup de préparer son ame ;
 Et l'on n'aura peut-être aucun de ces malheurs.
 Mais sans doute on mourra. Cent & cent pré-
 cipices
 Sont ouverts sous nos pas pour nous faire périr :
 Cependant au milieu des vices
 Nous mourons , sans songer que nous devons
 mourir.





I D Y L L E.

TOMBEAU, dont la vue empoisonne
 Les plus agréables plaisirs,
 Confond l'orgueil humain, & toutefois ne donne
 Ni frein aux passions, ni bornes aux désirs,
 Le cœur débarrassé de ces vives alarmes
 Que cause le plus tendre amant,
 Je venois dans ce bois rêver tranquillement.
 De son ombrage, hélas ! que tu gâtes les charmes !
 Près de toi, quelque loin qu'on porte l'enjoué-
 ment,
 Rêve-t-on agréablement ?
 Quelle réflexion accablante, importune,
 Fait-on, lorsque sur toi l'on porte ses regards ?
 La mort, par une route au vulgaire commune,
 A conduit dans ton sein un homme tel que Mars,
 Et tel que le dieu des beaux-arts,
 Qui jamais n'éleva d'autels à la fortune,
 Et qui pour le mérite eut toujours des égards.
 Ailleurs tu caches aux cœurs tendres
 Les restes précieux, les adorables cendres
 D'un objet dont les soins, ni les ardens souhaits,
 Ni les appas, ni la jeunesse,
 Ne purent garantir des traits
 Que lance la sourde déesse.
 Dans cette affreuse nuit dont on ne sort jamais
 Combien renfermes-tu de dépouilles mortelles,

De héros , de savans , de monarques , de belles ?
 Abyrne où tout se perd , si ce n'est que pour toi
 Que nous fait voir le jour la nature inhumaine ,
 Que d'inutiles soins ! que d'abus ! & pourquoi ,
 Pour orner un tombeau, se donner tant de peine ?
 Pourquoi , pour arriver aux brillantes grandeurs,
 Etre dévot par mode , & flatteur par bassesse ?

Par une criminelle adresse

Pourquoi des mécontents faut-il sonder les cœurs,
 Et suivre un heureux fat qu'un ministre caresse ?

Vous coûtez trop , tristes honneurs ,
 Et vous disparaissez avec trop de vitesse ,

Pour avoir des adorateurs.

Insatiable & dur avare ,

Qui, par la faim, la soif, fais souffrir à ton corps
 Tout ce que l'enfer te prépare,

Que te sert de te rendre à toi-même barbare ?

Emporteras-tu tes trésors ?

Et vous, jeunes amans, dont la tendresse extrême
 Semble vous faire un sort heureux !

Ah ! pourquoi cédez-vous à ce pouvoir suprême,
 Beaucoup moins doux que dangereux ?

.....
 Hélas ! faut-il quitter trop tôt ce que l'on aime ?

Le moins d'attachement est toujours le meilleur.

Lorsque l'heure fatale sonne ,
 On souffre moins par la douleur ,

.....
 Que par ce qu'il faut que le cœur
 Dans ce triste état abandonne.





AU R. P. BOUHOURS,

Sur son livre de *l'Art de bien penser sur les ouvrages d'esprit*. 1687.

DANS une liste triomphante
De célèbres auteurs que votre livre chante,
Je ne vois point mon nom placé.
A moi (n'est-il pas vrai ?) vous n'avez point
pensé.
Mais aussi dans le même rôle
Vous avez oublié Pascal,
Qui pourtant ne pensoit pas mal.
Un tel compagnon me console.



SUR LE MESME OUVRAGE. 1687.

ON voit, par le recueil qu'il vient de mettre
au jour,
Qu'il lit & prose & vers de folie & d'amour :
Cela vaut beaucoup mieux que de prendre la
peine
De débrouiller saint Augustin,
Le dur Tertullien, & l'obscur Origene.
Il vaut mieux commenter Ovide & la Fontaine,
Et les plus beaux endroits de Buffi Rabutin.





C A P R I C E.

V E R S le bord d'un ruisseau dont l'onde vive
& pure

Des arbres d'alentour entretient la verdure ,
Iris , dont les chansons , Iris dont les appas
Ont fait voler le nom de contrée en contrée ,
D'un profond ennui pénétrée ,
Conduisoit lentement ses pas ,

Ni le naissant émail d'une jeune prairie ,
Ni le doux murmure des eaux ,
Ni le tendre chant des oiseaux ,
Ne dissipoiént sa rêverie.

Enfin , s'écria-t-elle , Amour ,

Tu ne fais plus couler mes larmes.

Je ne soupire plus , je ne sens plus d'alarmes ;
Tranquillité , vous êtes de retour.

Mais que dans ce bonheur je trouve peu de char-
mes !

En perdant mes transports , mes craintes , mes
desirs ,

Hélas ! que j'ai perdu de biens & de plaisirs !

Ah ! le repos n'est pas aussi doux qu'on le pense ;

Rien , dans ce triste état , n'occupe ni ne plaît ;

On fait tout avec nonchalance :

L'Amour vaut cent fois mieux , tout dangereux
qu'il est ;

A d'agréables maux son caprice nous livre ;

On n'a point avec lui d'inutiles momens ;

Tout est plaisir pour les amans.

A sa tendresse, hélas ! pourquoi faut-il survivre ?

Peut-on s'accoutumer à ne sentir plus rien ?

Et pour les cœurs enfin le calme est-il un bien ?

Non, non, reviens, Amour, chasse par ta présence

Cet ennuyeux loisir qui suit l'indifférence ;

Rassemble tous tes feux pour rallumer le mien.

Hélas ! tu ne viens point ; vainement je t'appelle.

Que mon aventure est cruelle !

Malgré moi tu sus m'enflammer ,

Et quand je veux que mon feu renouvelle ,

Tu ne veux pas le rallumer.

Que t'auroit-il coûté de me soumettre encore ?

Pourquoi refuses-tu mes vœux ?

Tels plaisirs ne sont point le secours que j'implore.

Je ne demande pas de ces destins heureux

Que l'on desire tant , que tu fais quand tu veux.

A toutes tes rigueurs je suis accoutumée.

La haine de l'ingrat qui m'avoit su charmer

Me défend de prétendre au plaisir d'être aimée ;

Je ne veux que celui d'aimer.

Qu'à s'alarmer , hélas ! mon esprit est facile !

Qu'est-ce qui me fait voir que mes fers sont rom-
pus ?

Qui m'a dit que je suis tranquille ?

Souhaiter de l'amour , est-ce n'en avoir plus ?

Que de confus transports , & quelle incertitude

Mais mon destin n'est plus douteux.

Je vois ce beau berger , ce berger orgueilleux ,

Pour qui seul j'ai senti tout ce qu'a de plus rude

Un amour tendre & malheureux.

Ah ! je sens naître à sa vue

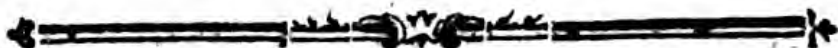
Ces tourmens qui faisoient mes plus ardents souhaits.

Le trouble se répand dans mon ame éperdue ;
Je te rends grace , Amour, j'aime plus que jamais.



A I R.

L'AIMABLE printemps fait naître
Autant d'amours que de fleurs ;
Tremblez , tremblez , jeunes cœurs.
Dès qu'il commence à paroître ,
Il fait cesser les froideurs ;
Mais ce qu'il a de douceurs
Vous coûtera cher peut-être.
Tremblez , tremblez , jeunes cœurs ;
L'aimable printemps fait naître
Autant d'amours que de fleurs.



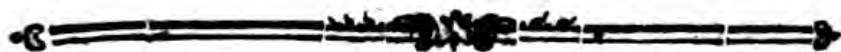
A I R.

Doux transports , trouble dangereux,
Que dans mon jeune cœur un tendre amour fait
naître ,
Vous n'oseriez paroître.
Hélas ! pourquoi faut-il qu'un devoir rigoureux
Fasse perdre à l'Amour tant de momens heureux !



A I R.

NE pourrais-je donc point connoître
Quel est ce redoutable Amour ,
Qui de mon jeune cœur un jour ,
A ce qu'on dit , sera le maître ?
Ce berger si charmant , si beau ,
Qui sous nos chênes verts tous les soirs vient
m'attendre ,
Et qui connoît quelle herbe est propre à mon
troupeau ,
Ne pourroit-il point me l'apprendre ?



A I R.

ALCANDRE , ce héros charmant ,
Ne paroît plus sensible à mon amour fidele ;
Il court , sans l'écouter , où la gloire l'appelle
Il préfère au plaisir d'être aimé tendrement ,
Les périls où conduit cette gloire cruelle.
Ah ! que de pleurs coûte un amant
Qu'il faut partager avec elle !





A I R.

T A N D I S que vous êtes belles ,
 Des cœurs soumis & fideles
 Écoutez les doux soupirs ;
 Riez , charmante jeunesse ,
 Des leçons que fait sans cesse
 Contre les tendres desirs
 La raison aux airs sévères.
 Hé ! sont-ce là ses affaires ?
 Se connoît-elle en plaisirs ?



L A S O L I T U D E.

I D Y L L E.

C H A R M A N T E & paisible retraite ,
 Que de votre douceur je connois bien le prix !
 Et que je conçois de mépris
 Pour les vains embarras dont je me suis dé faite !
 Que sous ces chênes verts je passe d'heureux
 jours !
 Dans ces lieux écartés que la nature est belle !
 Rien ne la défigure ; elle y garde toujours
 même autorité qu'avant qu'on eût contr'elle

Imaginé des loix l'inutile secours.

Ici le cerf , l'agneau , le pan , la tourterelle ,
 Pour la possession d'un champ ou d'un verger ,
 N'ont point ensemble de querelle ;
 Nul bien ne leur est étranger :

Nul n'exerce sur l'autre un pouvoir tyrannique :
 Ils ne se doivent point de respects ni de soins ;
 Ce n'est que par les nœuds de l'Amour qu'ils
 sont joints ;

Et d'aïeux éclatans pas un d'eux ne se pique.
 Hélas ! pourquoi faut-il qu'à ces sauvages lieux
 Soient réservés des biens si doux , si précieux !
 Pourquoi n'y voit-on point d'avare , de parjure ?
 N'est-ce point qu'entre vous, tranquilles animaux,
 Tous les biens sont communs , tous les rangs
 sont égaux ,

Et que vous ne suivez que la seule nature !
 Elle est sage chez vous qui n'êtes point contraints
 Par une loi bizarre & dure.

Quelle erreur a pu faire appeller les humains
 Le chef-d'œuvre accompli de ses savantes mains ?
 Que pour se détromper de ces fausses chimères ,
 Qui nous rendent si fiers , si vains ,
 On vienne méditer dans ces lieux solitaires.

Avec étonnement j'y vois
 Que le plus petit des reptiles ,
 Cent fois plus habile que moi ,
 Trouve pour tous ses maux des remèdes utiles.
 Qui de nous , dans le temps de la prospérité ,
 A l'active fourmi ressemble ?
 A voir sa prévoyance , il semble

Qu'elle ait de l'avenir percé l'obscurité ;
 Et qu'étant au-dessus de la foiblesse humaine ,
 Elle ne fasse point de cas
 De tout ce qu'étale d'appas
 La volupté qui nous entraîne.
 Quels états sont mieux policés
 Que l'est une ruche d'abeilles ?
 C'est-là que les abus ne se font point gliffés ,
 Et que les volontés en tout temps sont pareilles.
 De leur roi, qui les aime, elles sont le soutien ;
 On sent leur aiguillon , dès qu'on cherche à lui
 nuire ;
 Pour les châtier il n'a rien ;
 Il n'est roi que pour les conduire ,
 Et que pour leur faire du bien.
 En vain notre orgueil nous engage
 A ravalier l'instinct qui dans chaque saison ,
 A la honte de la raison ,
 Pour tous les animaux est un guide si sage.
 Ah ! n'avons-nous pas dû nous dire mille fois ,
 En les voyant être heureux sans richesse ,
 Habiles sans étude , équitables sans loix ,
 Qu'ils possèdent seuls la sagesse ?
 Il n'en est presque point dont l'homme n'ait
 reçu
 Des leçons qui l'ont fait rougir de sa foiblesse ;
 Et , quoiqu'il s'applaudisse , il doit à leur adresse
 Plus d'un art que sans eux il n'auroit jamais su.
 Innocens animaux , quelle reconnoissance
 Avons-nous de tant de bienfaits ?
 Des présens de la terre , hélas ! peu satisfaits ,

Nous vous sacrifions à notre intempérance :
Quelle inhumanité ! quelle lâche fureur !
Il n'est point d'animal dont l'homme n'adoucisse
La brutale & farouche humeur ,
Et de l'homme il n'est point d'animal qui fléchisse

Le cruel & superbe cœur.
De quel droit, de quel front est-ce que l'on compare

Ceux à qui la nature a fait un cœur barbare ,
Aux ours , aux sangliers , aux loups ?
Ils sont moins barbares que nous.
Font-ils éprouver leur colere

Que lorsque d'un chasseur avide & téméraire
Le fer ennemi les atteint ,
Ou que lorsque la faim les presse & les contraint
De chercher à la satisfaire ?
Vaste & sombre forêt , leur séjour ordinaire ,
N'est-ce , en vous traversant, que leur rage qu'on craint ?

Hélas ! combien de fois cette nuit infidelle
Que vous offrez contre l'ardeur
Dont au milieu du jour le soleil étincelle ,
A-t-elle été fatale à la jeune pudeur ?
Hélas ! combien de fois complice
Et de meurtres & de larcins ,
A-t-elle dérobé de brigands , d'assassins ,
Et d'autres scélérats aux yeux de la justice ?
Combien avez-vous vu de fois
Le frere armé contre le frere ,
Faire taire du sang la forte & tendre voix ,

Et dans l'héritage d'un pere
 Par le crime acquérir de légitimes droits ?
 Parlez , forêts ; jadis une de vos semblables
 Daigna plus d'une fois répondre à des mortels :
 Quelles fureurs aussi coupables
 Pouvons-nous reprocher à vos hôtes cruels ?
 Si quelquefois entr'eux une rage soudaine
 Les porte à s'arracher le jour ,
 Ce n'est point l'intérêt , l'ambition , la haine
 Qui les anime ; c'est l'Amour.
 Lui seul leur fait troubler votre sacré silence ;
 Amoureux , rivaux & jaloux ,
 Leur cœur ne peut souffrir la moindre préférence ;
 La mort leur semble un sort plus doux.
 D'une si belle excuse , au dur siècle où nous
 sommes ,
 On ne peut déguiser les maux que nous faisons ;
 Non, des meurtres sanglans, des noires trahisons
 L'Amour ne fournit plus aux hommes
 Les violens conseils ni les tendres raisons,



SUR LA MORT

DE M. LE DUC

DE MONTAUSIER.

IDYLLE. 1690.

SUR le bord d'un ruisseau paisible
Olympe se livroit à de vives douleurs ;
Et , malgré ses autres malheurs ,
Au sort de MONTAUSIER attentive & sensible,
Disoit , en répandant des pleurs :
Qu'allez-vous devenir , belles infortunées ,
Muses , qu'il protégea dès ses jeunes années ?

Qu'allez-vous devenir , héroïques vertus ,
Vous qui , tremblantes , éplorées ,
Après vos temples abattus ,
Chez lui vous étiez retirées ?
Les titres précieux dont furent revêtus
Ces Grecs & ces Romains, ornemens de l'histoire,
Sont dus à ce héros d'immortelle mémoire ,
Qui , par de sentiers peu battus ,
Marcha d'un pas égal vers la solide gloire.

Muses , vertus , hélas ! qui sera votre appui ?
Et qui regardera comme d'affreux spectacles

Votre misère & votre ennui ?
 Qui vous écouterait ? qui voudrait , comme lui ,
 Vous conduire , à travers d'innombrables obstacles ,

Au grand roi qui règne aujourd'hui ?
 Ah ! qu'une telle perte ouvre de précipices !
 Qu'elle va vous livrer à d'injustes caprices !

Que de dédains & de dégoûts !
 Muses , vertus , hélas ! l'ignorance & les vices
 Peut-être par sa mort triompheront de vous.

Injustice de la nature !

Les arbres , dont l'ombrage embellit ces côtes ,
 Ne craignent point des ans l'irréparable injure ;
 Leur vieillesse ne sert qu'à les rendre plus
 beaux :

Après avoir d'un siècle achevé la mesure ,
 Ils passent bien avant dans des siècles nouveaux.

Où voit-on quelqu'homme qui dure
 Autant que les sapins , les chênes , les ormeaux ?

Mais pourquoi m'amuser dans ma douleur mortelle

A faire à la nature une vaine querelle ?

Arbres , qui vivez plus que nous ,
 Jouissez d'un destin si doux ;

J'ai bien d'autres sujets de murmurer contre elle.
 Puis-je voir , sans blâmer des ordres si cruels ,

Qu'un de ces indignes mortels
 Que dans sa paresse elle forme
 De ce qu'elle a de plus mauvais ,

Plus tard que MONTAUSIER s'endorme
 De ce fatal sommeil qui ne finit jamais ?
 Un excès de douleur & de délicatesse
 Porte ma colere plus loin.
 Tout homme, quel qu'il soit, dont elle a pris
 le soin
 De conduire la vie à l'extrême vieillesse,
 Quand il s'offre à mes yeux, les blesse :
 Non, je ne saurois plus souffrir
 Que de la fin d'un siècle ici quelqu'un approche,
 Sans lui faire un secret reproche
 Du long temps qu'il est à mourir.

Vous, qu'avec une ardeur sincere
 J'invoquois pour sauver une tête si chere,
 Dieux quelquefois ingrats & sourds,
 Seize lustres entiers ne firent pas le cours
 D'une vie également belle,
 Et qui devoit durer toujours,
 Si le mérite étoit un assuré secours
 Contre une loi dure & cruelle :
 Vous ne vouliez pas que son cœur
 Eût le plaisir de voir ce prince, dont l'enfance
 Fut confiée à sa prudence,
 Une seconde fois vainqueur
 Des fieres nations que l'envie & l'erreur
 Osent armer contre la France.
 Vous êtes satisfaits. Les barbares efforts
 De la déesse qui délie
 Les invisibles nœuds qui joignent l'ame au corps,
 Ont fait que sur les sombres bords

MONTAUSIER a rejoint sa divine Julie (1).
 Tous deux , malgré cette eau qui fait que tout
 s'oublie ,
 - Sentent encor de doux transports ;
 Et tous deux sont suivis de ces illustres morts
 Qui , dans une saison aux muses plus propice ,
 Firent de leurs charmans accords
 Retentir si long-temps le palais d'Artenice ,
 Tandis que des grands noms du héros que je
 plains
 Aux siècles à venir on transmet la mémoire ,
 Et que les plus savantes mains
 Élevent à l'envi des temples à sa gloire.



A I R.

SUIVI des rossignols , des zéphyr , des amours ,
 Et couronné de fleurs nouvelles ,
 Le printemps ramene toujours
 Les plaisirs avec les beaux jours :
 Mais , hélas ! ce n'est plus pour les amans
 fideles.

(1) Julie-Lucine d'Angennes, duchesse de Montausier , connue auparavant sous le nom de Mademoiselle de Rambouillet , sur-tout par les œuvres de Voiture.





A I R.

DANS un bois sombre & solitaire
Iris seule avec son berger,
Sentit que, s'il osoit devenir téméraire,
Elle couroit un grand danger.
La charmante couleur qu'un peu de honte attire
Sur son beau teint se répandit ;
Et le berger entendit
Ce que sa rougeur vouloit dire.



A MONSIEUR CAZE,

Pour le jour de sa fête. 1690.

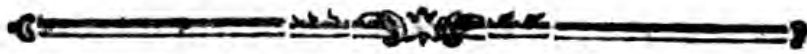
O N dit que je ne suis pas bête :
Cependant, n'en déplaise aux donneurs de renom,
Quand il faut chanter votre fête,
Je ne saurois tirer un seul vers de ma tête.
Jean ! Que dire sur Jean ? C'est un terrible nom,
Que jamais n'accompagne une épithète honnête.
Jean de Vignes, Jean Logne.... Où vais-je ? Trou-
vez bon
Qu'en si beau chemin je m'arrête :
Et que, pour comparer vous & votre patron,
Je prenne sur un autre ton

Ce que la légende me prête.
M'y voilà. Commençons par le saint qu'aujourd'hui

Notre mere la sainte église
Ordonne que l'on solemnise ;
Et voyons quel rapport vous avez avec lui.
Ou je m'y connois mal , ou vous n'en avez guere ;
Point du tout même , à parler franc.
L'évangéliste & vous , plus je vous confidere ,
Et plus je vais du noir au blanc.
Avoir pu de fatan éviter tous les pièges ;
Avoir été d'un Dieu le disciple chéri ;
Jusqu'à la fin des temps voir les glaçons , les
neiges ,
Faire place au printems fleuri ;
Privilége qui seul vaut tous les priviléges ,
N'est pas , selon moi , ce qui fait
De l'apôtre & de vous toute la différence :
Et l'apocalypse est un trait
Qui , fussiez-vous un saint parfait ,
Gâteroit trop la ressemblance.
O qu'heureuses auroient été
Quantité de doctes cervelles ,
Si saint Jean eût écrit avec la netteté
Qui , joint au tour charmant , aux graces natu-
relles ,
Rend vos tendres chansons si belles !
Mais que fais-je ! où m'emporte un enjoûment
outré ?
Comparer un livre sacré
A de profanes bagatelles !

De telles libertés trouvent plus d'un censeur ,
 Qui charitablement en fait un mauvais conte.
 Évítions un danger qui n'est jamais sans honte.
 Peut être chez le précurseur
 Trouverons-nous mieux notre compte ,
 Essayons. Ah ! c'est encor pis.
 Vous n'êtes en rien parallèles.
 Il prêchoit au désert , & vous dans les ruelles.
 Une peau de chameau faisoit tous ses habits ,
 Vous donnez volontiers dans les modes nouvelles.
 Il se défaltéroit dans un coulant ruisseau ,
 Se nourrissoit de sauterelles :
 Vous ne quitteriez pas les ortolans pour elles ;
 Et je me trompe fort , ou vous n'aimez que l'eau
 Que boivent à longs traits les neuf doctes pucelles.
 Vous le voyez , j'ai beau chercher ,
 Tourner , approfondir, passer d'un saint à l'autre,
 Vous n'avez rien du tout , it dit sans vous
 fâcher ,
 Du précurseur ni de l'apôtre.
 J'enrage cependant avec mon elsp rit.
 Aussi pourquoi faut-il , tourné comme vous êtes,
 Porter un nom qui ne fournit
 Rien d'agréable à dire aux plus savans poètes;
 Et sur qui , si j'osois en croire mon dépit ,
 Je reviendrois aux épithetes ?
 Demeurez-en d'accord ; ce n'est pas sans raison
 Que , de votre nom effrayée ,
 Je me suis d'abord écriée :
 Que dirai-je sur un tel nom ?
 J'ai prévu l'embarras, Quand je fais quelqu'ou-
 vrage ,

Je tâte toujours le terrain.
 Ah ! que maudit soit le parrain
 Qui vous alla donner ce beau nom en partage !
 Il étoit sans doute en courroux ,
 Et vouloit vous faire une injure ,
 Fut-il jamais un nom d'un plus mauvais augure ?
 Croyez-moi , débaptisez-vous.



É P I T R E

A M. LE PELLETIER DE SOUZI. 1691.

Je ne saurois m'en empêcher ;
 Il faut , Seigneur , que je vous gronde.
 Je vous cherche avec soin : mais j'ai beau vous
 chercher ,
 Je ne saurois vous approcher ,
 Que lorsque votre porte, ouverte à tout le monde,
 Me mêle avec les gens qu'on aime à dépêcher.
 Quelque réflexion profonde
 Que fasse là-dessus mon esprit alarmé ,
 Je ne devine point sur quoi cela se fonde ;
 Et je n'ai pas accoutumé
 Que dans la foule on me confonde.
 Si vous pouviez savoir les affligeans discours
 Que me tient en secret le plus insurmontable ,
 Le plus dangereux des Amours ,
 Vous seriez moins impraticable.
 Vous êtes étonné , seigneur ;

Mais que votre esprit se rassure.

Je n'aspire point à l'honneur

D'aucune galante aventure.

L'Amour dont je vous parle, à lui-même est borné;

Il fait d'un peu d'encens toute sa nourriture :

La raison, la sagesse, en vain l'ont condamné ;

Avec nous cet amour est né ,

Autant que nous cet amour dure.

C'est un foible, il est vrai ; mais, tout examiné,

C'est un foible que la nature

Aux plus grands hommes a donné.

Personne n'est assez sincère

Pour avouer, comme je fais,

Tout ce que fait souffrir l'amour-propre en colère.

L'un dit, je n'en ai point; l'autre, je n'en ai guère.

Si de tels discours étoient vrais,

Les dames craindroient moins qu'on les vît négligées :

De n'avoir pas dormi seroient moins affligées ,

Et n'emprunteroient pas d'attraits ;

Les amans, les guerriers, ne romproient point la tête

De leur bonne fortune, & de tous leurs hauts faits ,

Messieurs les beaux - esprits se feroient moins de fête ;

Et quand ce qu'ils font est mauvais ,

Ils souffriroient du moins en paix

Qu'on fît de leur ouvrage une critique honnête.

ais que fais-je ? & pourquoi dans ma lettre entasser

Bagatelle sur bagatelle ?
 Seigneur , en la lisant , vous pouvez les passer.
 Revenons à notre querelle.
 Comme votre bonté , jointe à votre pouvoir ,
 A beaucoup d'importuns tous les jours vous expose ;
 Peut-être croyez-vous que je ne veux vous voir
 Que pour demander quelque chose ;
 En ce cas , c'est bien fait d'avoir sa porte close ;
 Dans un temps de besoins & d'embarras tiffu
 Demandeur , quel qu'il soit , doit être mal reçu.
 Mais , seigneur , un portier doit-il être barbare ,
 Quand on vient pour remercier ?
 Et d'un compliment aussi rare
 Doit-on si peu se soucier ?

Ne diroit-on pas , à m'entendre ,
 Que le malheur du temps fixe votre bonté ,
 Que pour les maux d'autrui vous devenez moins
 tendre ,
 Et qu'un remerciement doit par sa rareté
 Agréablement vous surprendre ?
 Ah ! si , comme chacun a de différens goûts ,
 Les raretés pouvoient vous plaire ,
 Il faudroit , pour vous satisfaire ,
 Vous faire voir des gens qui se plaignent de vous.
 Mais où les rencontrer , quand chacun vous honore ?
 Quand de tous côtés on n'entend
 Que des gens que l'excès de vos bontés surprend ,
 Qui se disent : personne en vain ne les implore :

Par-tout il fait des cœurs une riche moisson ,
 Et quoiqu'il serve bien , on ne voit point encore
 De malheureux de sa façon ?

Que cet éloge est grand ! Seigneur, toute la gloire
 Qu'au milieu des sanglans combats
 Donne une célèbre victoire ,
 A beaucoup près ne le vaut pas.

D'un si précieux caractère

On a vu la nature avare en tous les temps ;
 Et même dans le cours des emplois éclatans ,
 Un si beau naturel ne se conserve guere.

Cependant , moi , qu'on ne verra
 Ni juger brusquement d'une chose future ,
 Ni mettre volontiers mon bien à l'aventure ,
 Je gagerai ce qu'on voudra ,
 Que , lorsque de Louis l'équité toute pure
 Vous placera , seigneur , au gré de mes souhaits
 L'abondance de ses bienfaits ,
 Dont le parfait mérite est toujours la mesure ,
 En vous ne corrompra jamais
 Ce qu'a mis de bon la nature ;
 Et je gagnerai ma gageure.

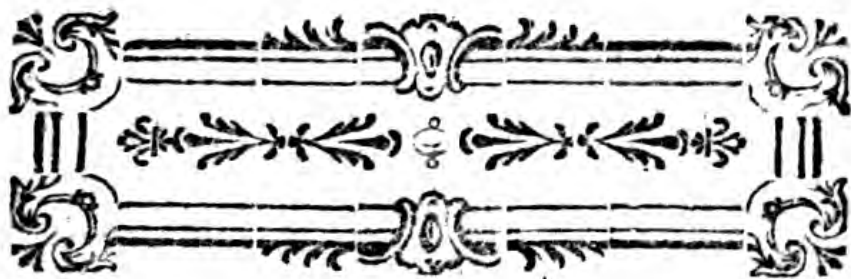
En attendant cet heureux jour ,
 Où , par une conduite habile , juste & sage ,
 Vous ramenez ce bel âge
 Où le monde naissant du bien & de l'amour
 Faisoit un innocent usage ;
 Donnez ordre , seigneur , qu'on ne me dise plus
 Ce qu'on s'accoutume à me dire.
 Souffrez que j'aïlle enfin , dans vos momens per-
 dus ,

Délasser votre esprit de tout l'ennui qu'attire
 Un pénible travail & des soins assidus.
 Je ne m'en fîrai point à moi seule , & je pense
 Qu'avec moi je vous menerai
 Des gens de votre connoissance ,
 Horace , Virgile , Térence.
 Et peut-être avec eux je vous amuserai.

A I R.

LA campagne a perdu les fleurs qui l'embellif-
 sent ,
 Les oiseaux ne font plus d'agréables concerts ,
 Les bois sont dépouillés de leurs feuillages verts :
 N'est-il point encor temps que mes craintes finif-
 sent ?
 Qui peut empêcher le retour
 De ce jeune héros , si cher à ma mémoire ?
 Hélas ! n'a-t-il donc point assez fait pour la gloire ?
 Et ne doit-il rien à l'amour ?

Fin du premier Volume.



ŒUVRES
DE MADAME
DESHOULIERES.



ÉPITRE CHAGRINE
AU PÈRE DE LA CHAISE,

Confesseur du Roi. Mars 1692.

Sous le débris de vos attraits
Voulez-vous demeurer toujours ensevelie ?
M'a dit quelqu'un , d'un nom que par raison je
 tais ,
Qui s'est imaginé que ma mélancolie
Vient moins d'une santé dès long-temps affoiblie,
Que du reproche amer qu'en secret je me fais
 De n'être plus assez jolie
Pour faire naître encor quelque tendre folie ;
Frivole honneur , sur quoi je ne comptai jamais.

Tome II.

A

Apprenez , me disoit ce quelqu'un anonyme ,
 Que , lorsque ce qu'on a de beau
 Est du temps ou des maux devenu la victime ,
 Il faut , pour acquérir une nouvelle estime ,
 Se faire un mérite nouveau ;
 Que c'est ne vivre plus que de vivre inutile ;
 Qu'il faut , dans quelque rang qu'on soit ,
 Que jusqu'au dernier jour une personne habile
 Tienne au monde par quelque'endroit.
 Vous ne répondez point ! d'où vient votre silence ;
 Il vient , lui dis-je alors exprès pour découvrir
 Où tendoit cette belle & sage remontrance ,
 De ce qu'en moi-même je pense
 Quel mérite nouveau je pourrois acquérir.
 Je n'en vois point , tant je suis fotte.
 Abus ! s'écria-t-il , hé ! devenez dévote.
 Ne la devient-on pas à la ville , à la cour ?
 Moi, dévote ! qui , moi ? m'écriai-je à mon tour ,
 L'esprit blessé d'un terme employé d'ordinaire
 Lorsque d'un hypocrite on parle avec détour.
 Oui, me répliqua-t-il, vous ne sauriez mieux faire.
 De la dévotion ayez moins de frayeur :
 Elle est rude pour le vulgaire :
 Mais pour vous il ne faut qu'un peu d'extérieur.
 Allez , pour soutenir le dévot caractère ,
 Il n'en coûtera pas beaucoup à votre cœur.

 Tout ce que la fortune a pour vous d'injustices
 Par-là pourroit se réparer.
 Regardez vos parens vieillir sans bénéfices :
 Songez qu'à votre époux cinquante ans de services

N'ont encor pu rien procurer ;
 Qu'un tas de créanciers à votre porte gronde ,
 Et que chez les dévots , biens , honneurs , tout
 abonde ;
 Que la mode est pour eux , & peut long-temps
 durer ;
 Et qu'outre ces raisons sur qui chacun se fonde ,
 Vous aurez droit de censurer
 Les actions de tout le monde.

Allons doucement , s'il vous plaît ,
 Lui dis-je : & supposé qu'à vos leçons fidelle ,
 Je prenne aux yeux du monde un forme nouvelle
 Par une raison d'intérêt ,
 Louis , éclairé comme il est ,
 Quoi que vous osiez me promettre ,
 Connoîtra ma fourbe ; il pénètre
 Au-delà de ce qui paroît.

A quoi m'aura servi ma dévote grimace ,
 Qu'à m'en faire moins estimer ?
 Malheur , dont la simple menace
 Plus que la mort peut m'alarmer.

Quand , me répliqua-t-il , on est à votre place ,
 Il ne faut pas avoir tant de précaution.
 Mais , dût pour vous le sort ne changer point de
 face ,
 Certain air de dévotion ,
 Lorsque l'on n'est plus jeune , a toujours bonne
 grace.
 Redoublez votre attention.

Voyez quel privilège au nôtre peut atteindre.
 Avec des mots choisis aussi doux que le miel ,
 Sur les gens d'un mérite à craindre
 On répand à grands flots le fiel.
 On peut impunément , pour l'intérêt du ciel ,
 Être dur , se venger , faire des injustices.
 Tout n'est pour les dévots que péché véniel.
 Nous savons en vertu transformer tous les vices.
 De la dévotion c'est-là l'essentiel.

Taisez-vous , scélérat , m'écriai-je irritée ;
 Tout commerce est fini pour jamais entre nous.
 J'en aurois avec un athée
 Mille fois plutôt qu'avec vous.
 Mais tandis qu'en discours ma colère s'exhale ,
 Ce faux , ce dangereux ami ,
 Sort de mon cabinet , traverse chambre & salle
 D'un air brusque & confus, d'un pas mal affermi ,
 Et me laisse une horreur qu'aucune horreur
 n'égale.

Ah ! c'est un dévot de cabale ,
 Mais qui ne fait encor son métier qu'à demi.
 Il faut de l'art au choix des raisons qu'on étale,
 Aussi les habiles dévots
 Selon les gens ont leur morale ,
 Et ne se livrent pas ainsi mal à propos.

Qu'ils font à redouter ! Sur une bagatelle
 Leur donne-t-on le moindre ennui ?
 Leur vengeance est toujours cruelle,
 On n'a point avec eux de légère querelle.

DE M^{ME} DESHOULIERES. 5

Fâche-t-on un dévot ? c'est Dieu qu'on fâche en
lui.

Ces apôtres du temps , qui des premiers apôtres
Ne nous font point ressouvenir ,
Pardonnent bien moins que nous autres.
Contr'eux veut-on se maintenir ,
Empêcher qu'à leurs biens ils ne joignent les
nôtres ,

C'est une impiété qu'on ne peut trop punir.
De la religion c'est ainsi qu'ils se jouent.
Ils ont un air pieux répandu sur le front
Que leurs actions défavouent.

Ils sont faux en tout ce qu'ils font.

Le métier de dévôt , ou plutôt d'hypocrite ,
Devient presque toujours la ressource des gens
Qu'une longue débauche a rendus indigens ;
Des femmes que la beauté quitte ,
Ou qui d'un mauvais bruit n'ont pu se préserver ;
Et de ceux qui , pour s'élever ,
N'ont qu'un médiocre mérite.

Dès que du cagotisme on fait profession ,
De tout ce qu'on a fait la mémoire s'efface.

C'est sur la réputation

Un excellent vernis qu'on passe.

Si je pouvois trouver d'assez noires couleurs ,
Que j'aimerois à faire une fidelle image

Du fond de leurs perfides cœurs !

Moi qui hais le fard dans les mœurs

Encor plus que sur le visage ,

Et qui fais tous les tours que mettent en usage
Nos plus célèbres imposteurs ;

Quel plaisir pour moi , quelle joie
 De démasquer ces scélérats ,
 A qui le vrai mérite est tous les jours en proie ,
 Et qui , pour l'accabler par une sûre voie ,
 De l'intérêt du ciel couvrent leurs attentats !

Mais , me pourra dire un critique ,
 Votre esprit s'égare : arrêtez :
 Quand pour les faux dévots votre haine s'explique,
 Songez bien contre vous quelles gens vous mettez .
 Pour affoiblir les coups que sur eux vous portez .
 Ils vous peindront au roi comme une libertine .
 Je frémis des ennuis que vous vous apprêtez .
 Croyez-moi, contre vous que rien ne les chagrine .

Non , non , dirois-je à ce censeur ,
 Je suis leur ennemie , & fais gloire de l'être ;
 Et, s'ils osoient sur moi répandre leur noirceur,
 Quelque ouvrage pourroit paroître
 Où je les traiterois avec moins de douceur ,
 Et par leurs noms enfin je les ferois connoître .
 Hé ! quoi donc ? parce que le roi
 De toutes les vertus donne de grands exemples ;
 Que, pieux, charitable, assidu dans nos temples ,
 Il aime le Seigneur , le sert de bonne foi ;
 Que pour ses intérêts il soutient seul la guerre ;
 Qu'il a planté la croix aux deux bouts de la terre,
 Et que des libertins il fut toujours l'effroi ;
 On n'osera parler contre les hypocrites ?
 Hé ! qu'ont-ils de commun avec un tel héros ?
 Censeur , sur ce que vous me dites
 J'ai l'esprit dans un plein repos .

O vous , qui de Louis heureux & sacré guide ,
 Lui dispensez du ciel les célestes trésors ;
 Vous dont la piété solide ,
 Loin d'étaler aux yeux de fastueux dehors ,
 Et d'avoir d'indiscrets transports ,
 Est pour juger d'autrui toujours lente & timide ;
 Vous enfin dont la probité
 Du sang dont vous sortez égale la noblesse :
 Daignez auprès du prince aider la vérité ,
 Si quelque hypocrite irrité
 En lui parlant de moi la blesse :
 De ma foi , de mes mœurs vous êtes satisfait.
 Vous ne l'êtes pas tant , peut-être ,
 De ma soumission pour le souverain Être ,
 Dans les maux que souvent la fortune me fait :
 Mais si je ne suis pas dans un état parfait ,
 Je sens que j'y voudrois bien être.
 Oui , je voudrois pouvoir , comme vous le voulez ,
 Sanctifier les maux qui me livrent la guerre ,
 Ah ! que mon cœur n'est-il de ces cœurs isolés ,
 Qui par aucun endroit ne tiennent à la terre ,
 Qui sont à leurs devoirs sans réserve immolés ,
 A qui la grace assure une pleine victoire ,
 Et qui d'un divin feu brûlés ,
 A la possession de l'éternelle gloire
 Ne sont pas en vain appellés ?





L E T T R E

A MADAME D'USSÉ,

FILLE DE M. DE VAUBAN (1).

Janvier 1692.

QUELQU'UN qui n'est pas votre époux ,
 Et pour qui cependant, soit dit sans vous déplaire,
 Vous sentez quelque chose & de vif & de doux ,
 Me disoit l'autre jour de prendre un ton sévère
 Pour.... Mais dans vos beaux yeux je vois de la
 colere !

Loin de gronder , appeaisez-vous ;
 Ce quelqu'un n'est, Iris , que votre illustre pere.

Elle papillonne toujours ,
 Me disoit ce grand homme, & rien ne la corrige ,
 En attendant qu'un jour la raison la dirige ,
 Elle aurait grand besoin de quelqu'autre secours.
 Employez tous les traits que fournit la satire
 Contre une activité qui du matin au soir
 La fait courir , sauter & rire.

(1) C'est elle que Rousseau a célébré.

Affez imprudemment je lui promis d'écrire :
 Car quelle raison peut valoir
 Contre un léger défaut que la jeunesse donne ;
 Et que je ne connois personne.
 Qui ne voulût encore avoir ?

Avecque quatorze ans écrits sur le visage ,
 Il vous feroit beau voir prendre un air sérieux !
 Ne renversez point l'ordre établi par l'usage.
 Hé! que peut-on faire de mieux ,
 Que de folâtrer à votre âge ?
 Vous avez devant vous dix ans de badinage.
 Qu'il ne s'y mêle point de momens ennuyeux.
 Qu'entre les jeux, les ris, s'écoule & se partage
 Un temps si beau si , précieux.
 Vous n'en aurez que trop , hélas ! pour être sage.

Tout bien considéré , qu'est-ce que gâte en vous
 L'activité qu'on vous reproche ?
 Votre esprit n'en est pas moins doux :
 Vos yeux n'en blessent pas de moins dangereux
 coups
 L'insensible qui vous approche.
 Vous mene-t-elle à gauche , ou plus loin qu'il ne
 faut ?

Non , Iris : & plus je raisonne ,
 Moins je trouve qu'un tel défaut
 Ote les agrémens que la nature donne.
 Par exemple , voici des faits
 Affez connus pour qu'on s'y fonde.
 Les zéphirs , les ruisseaux ne s'arrêtent jamais.

Par leur activité perdent-ils leurs attraits ?
 Contr'elle est-il quelqu'un qui gronde ?
 Et voit-on qu'on trouve mauvais
 Que ce dieu , que déjà vous fournissez de traits ,
 Aille sans cesse par le monde
 Troubler des cœurs l'heureuse paix ?

Mais , sans chercher si loin , & sans tant de mystere ,
 Quels exemples d'activité
 Ne rencontrez-vous point dans votre illustre pere ?
 Il lui sied bien , en vérité ,
 De me proposer de vous faire
 Des leçons de tranquillité ,
 Lui qui , soit en paix , soit en guerre ,
 Goûte moins le repos que ne font les lutins ;
 Lui qui , presque semblable à ces fiers paladins
 qui parcouroient toute la terre ,
 Enleve à des géans envieux & mutins ,
 Non de libertines infantes ,
 Mais , en chemin faisant , des places importantes,
 Qui de l'heureuse France assurent les destins !
 Que sur ses procédés , Iris , il réfléchisse ,
 Et qu'il nous dise un peu s'il croit qu'il soit permis
 De considérer comme un vice
 Ce courage agissant qu'en lui le ciel a mis.
 Si quelqu'un peut s'en plaindre avec quelque justice ,
 Ce ne sont que nos ennemis.

Comme la bonne foi dans mes discours éclate ,

DE M^{ME} DESHOULIÈRES. II.

Je ne vous dissimule pas
Qu'en suivant mes conseils on peut faire un faux
pas,
Et que l'affaire est délicate.
Ils sont beaux cependant ; mais , jeune & belle
Iris,
Il ne faut point que je me flatte,
Le temps diminuera leur prix.
Ainsi , quand vous voudrez suivre ce que j'écris,
Regardez-en toujours la date.

De Paris , la veille des Rois ,
L'an mil six cent quatre-vingt-douze ,
Temps où , par de sévères loix ,
L'Église défend qu'on épouse.



A MONSIEUR
L'ABBÉ DE LAVAU,

De l'Académie françoise. 25 Août 1692.

Il est aujourd'hui votre fête ;
Et de ces agréables fleurs
Dont le temps ne sauroit effacer les couleurs ,
Ma main devoit , abbé , couronner votre tête ;
Mais hélas ! depuis quelques jours

Je cherche en vain sur le Parnasse
 Ces vives fleurs que rien n'efface ,
 Et que vous y cueillez toujours.
 Que vous donner donc en leur place ?
 Un simple bon jour ? C'est trop peu :

Mon cœur ? C'est un peu trop , quoique sa saison
 passe.

Il ne faut même pas , de votre propre aveu ,
 Que jamais de son cœur mon sexe se défasse ,
 Et d'ailleurs dans le train où vous a mis la grace ,
 Train qui chez vous n'est point un jeu ,
 Le présent d'un cœur embarrasse.

Je fais que depuis quelque temps
 On donne pour bouquet des bijoux importans.
 Mais quand vous verrez la fortune ,
 Demandez-lui si dans ces lieux
 Où les muses chantent le mieux ,
 Elle daigne en mettre quelqu'une
 En pouvoir de donner des bijoux précieux.
 Pas une des neuf sœurs par elle n'est aidée.
 Abbé , le nom de bel-esprit
 Ici ne donne point d'idée
 De gloire , d'aïse , de crédit ,
 Comme de certains noms , qui , d'abord qu'on
 les dit ,
 Tout pauvres qu'ils sont par eux-mêmes ,
 Remplissent l'esprit de trésors ,
 De voluptés , d'honneurs suprêmes ;
 Par-tout excellens passeports
 Des vices de l'ame & du corps.

Je

Je m'égare , & je moralise
Peut-être un peu hors de saison.
Qu'y faire ? Malgré la raison ,
Dans tout ce qu'on écrit , on se caractérise.
Cependant revenons à vous.
Tâchons par des souhaits à nous tirer d'affaire.
Je fais que c'est ne donner guere :
Mais ceux que la nature a formés comme nous
D'un limon moins grossier que le limon vulgaire,
Trouvent des charmes aussi doux
Dans les souhaits d'un cœur sincere,
Que dans les plus riches bijoux.

Ce n'est ni du savoir , ni de l'esprit solide ,
Ni de la piété qu'il faut vous souhaiter.
Vous en avez assez , abbé , pour en prêter.
Est-ce une conduite rigide ?
Est-ce une probité sur qui pouvoir compter ?
Encor moins. Votre cœur jamais ne vous expose
Aux déréglemens , aux noirceurs
Que la foiblesse humaine cause :
Et sur le mérite & les mœurs
On pourroit défier les plus fins connoisseurs
De vous souhaiter quelque chose.

Tout ce qu'une femme résout
Arrive bien ou mal , comme il est dans sa tête.
Je veux par des souhaits célébrer votre fête ;
Et j'en trouve un à faire enfin selon mon goût.
Je ne fais s'il sera du vôtre ,
Abbé ; le voici sans façon.

Saint LOUIS est votre patron :
 LOUIS LE GRAND en est un autre ,
 Au gré de bien des gens , pour le moins aussi bon.
 Que pour vous faire un sort qui soit digne d'envie,
 Leurs soins , à votre égard , se partagent ainsi :
 Que l'un , lorsqu'à cent ans vous sortirez d'ici ,
 Vous procure les biens de l'éternelle vie ;
 Et que l'autre vous rende heureux en celle-ci.

VERS ALLÉGORIQUES

A SES ENFANS.

Janvier 1693.

DANS ces près fleuris
 Qu'arrose la Seine ,
 Cherchez qui vous mene ,
 Mes cheres brebis.
 J'ai fait , pour vous rendre
 Le destin plus doux ,
 Ce qu'on peut attendre
 D'une amitié tendre ;
 Mais son long courroux
 Détruit , empoisonne
 Tous mes soins pour vous ,
 Et vous abandonne
 Aux fureurs des loups.

Seriez-vous leur proie ,
 Aimable troupeau ,
 Vous , de ce hameau
 L'honneur & la joie ,
 Vous qui , gras & beau ,
 Me donniez sans cesse
 Sur l'herbette épaisse
 Un plaisir nouveau ?
 Que je vous regrette !
 Mais il faut céder :
 Sans chien , sans houlette ,
 Puis - je vous garder ?
 L'injuste fortune
 Me les a ravis.
 En vain j'importune
 Le ciel par mes cris ,
 Il rit de mes craintes ;
 Et sourd à mes plaintes ,
 Houlette ni chien ,
 Il ne me rend rien.
 Puissiez - vous , contentes
 Et sans mon secours ,
 Passer d'heureux jours ,
 Brebis innocentes ,
 Brebis mes amours.
 Que Pan vous défende ;
 Hélas ! il le fait ,
 Je ne lui demande
 Que ce seul bienfait.
 Oui , brebis chéries ,
 Qu'avec tant de foin

J'ai toujours nourries ,
Je prends à témoin
Ces bois , ces prairies ,
Que si les faveurs
Du dieu des pasteurs
Vous gardent d'outrages ,
Et vous font avoir
Du matin au soir
De gras pâturages ;
J'en conserverai
Tant que je vivrai ,
La douce mémoire ;
Et que mes chansons
En mille façons
Porteront sa gloire ,
Du rivage heureux
Où vif & pompeux
L'astre qui mesure
Les nuits & les jours ,
Commençant son cours ,
Rend à la nature
Toute sa parure ;
Jusqu'en ces climats
Où , sans doute las
D'éclairer le monde ,
Il va chez Thétis
Rallumer dans l'onde
Ses feux amortis.





A U R O I.

M A D R I G A L.

Octobre 1693.

Louis, que vous imitez bien
Cet Être indépendant dont vous êtes l'image !
Comme lui, des rois qu'on outrage
Vous êtes le vengeur & l'unique soutien,
Comme lui, votre main foudroie
Ces coupables mortels dont les noires fureurs
Ont mis toute l'Europe en proie
A ce que la guerre a d'horreurs :
Comme lui rempli de clémence,
Quelque douceur qu'ait la vengeance,
Vous êtes prêt à pardonner ;
Et sur les bords du Pô, du Rhin & de la Meuse,
Vous ne les accablez que pour les amener,
Par un prompt repentir, à cette paix heureuse
Que vous seul pouvez leur donner.





RÉFLEXIONS MORALES

*Sur l'envie immodérée de faire passer son nom
à la postérité. Novembre 1693.*

LA savante Cheron, par son divin pinceau,
Me redonne un éclat nouveau ;
Elle force aujourd'hui les graces,
Dont mes cruels ennuis & mes longues douleurs
Laisent sur mon visage à peine quelques traces,
D'y venir reprendre leurs places :
Elle me rend enfin mes premières couleurs.
Par son art la race future
Connoitra les présens que me fit la nature :
Et je puis espérer qu'avec un tel secours,
Tandis que j'errerais sur les sombres rivages,
Je pourrai faire encor quelque honneur à nos
jours.
Oui, je puis m'en flatter : plaire & durer tou-
jours,
Est le destin de ses ouvrages.
Fol orgueil ! & du cœur humain
Aveugle & fatale foiblesse !
Nous maîtriserez-vous sans cesse ?
Et n'aurons-nous jamais un généreux dédain
Pour tout ce qui s'oppose aux loix de la sagesse ?
Non : l'amour-propre en nous est toujours le plus
fort ;

Et , malgré les combats que la sagesse livre ,
On croit se dérober en partie à la mort ,
Quand dans quelque chose on peut vivre.

Cette agréable erreur est la source des soins
Qui dévorent le cœur des hommes :
Loin de savoir jouir de l'état où nous sommes ,
C'est à quoi nous pensons le moins.
Une gloire frivole & jamais possédée ,
Fait qu'en tous lieux , à tous momens ,
L'avenir remplit notre idée ;
Il est l'unique but de nos empressemens.
Pour obtenir qu'un jour notre nom y parvienne ,
Et pour nous l'affurer durable & glorieux ,
Nous perdons le présent , ce temps si précieux ,
Le seul bien qui nous appartienne ,
Et qui , tel qu'un éclair , disparoît à nos yeux.
Au bonheur des humains leurs chimères s'opposent.

Victimes de leur vanité ,
Il n'est chagrin , travail , danger , adversité ,
A quoi les mortels ne s'exposent ,
Pour transmettre leurs noms à la postérité.

A quel dessein , dans quelles vues ,
Tant d'obélisques , de portraits ,
D'arcs , de médailles , de statues ,
De villes , de tombeaux , de temples , de palais ,
Par leur ordre ont-ils été faits ?
D'où vient que pour avoir un grand nom dans
l'histoire ,

Ils ont à pleines mains répandu les bienfaits ,
Si ce n'est dans l'espoir de rendre leur mémoire
Illustre & durable à jamais ?

Il est vrai que ces espérances
Ont quelquefois servi de frein aux passions ;
Que par elles les loix, les beaux-arts, les sciences,
Ont formé les esprits , poli les nations ,
Embelli l'univers par des travaux immenses ,
Et porté les héros aux grandes actions.

Mais aussi combien d'impostures ,
De sacrilèges , d'attentats ,
D'erreurs , de cruautés, de guerres , de parjures,
A produit le desir d'être , après le trépas ,
L'entretien des races futures !

Deux chemins différens , & presque aussi battus,
Au temple de mémoire également conduisent.
Le nom de Pénélope & le nom de Titus
Avec ceux de Médée & de Néron s'y lisent.

Les grands crimes immortalisent
Autant que les grandes vertus.

Je fais que la gloire est trop belle
Pour ne pas inspirer de violens desirs :
La chercher , l'acquérir , & pouvoir jouir d'elle ,
Est le plus-parfait des plaisirs.

Oui , ce bonheur pour l'homme est le bonheur
suprême :

Mais c'est là qu'il faut s'arrêter.

Tout charmé qu'il en est , à quelque point qu'il
l'aime ,

Il a peu de bon sens quand il va s'entêter
De la vanité de porter

Sa gloire au-delà de lui-même ;
Et quand , toujours en proie à ce desir extrême,
Il perd le temps de la goûter.

Encor si dans les champs que le Cocyte arrose,
Dépouillé de toute autre chose ,
Il étoit permis d'espérer
De jouir de sa renommée ;
Je ferois bien moins animée
Contre les soins qu'on prend pour la faire durer.
Mais quand nous descendons dans ces demeures
sombres ,
La gloire ne suit point nos ombres ;
Nous perdons pour jamais tout ce qu'elle a de
doux :

Et quelque bruit que le mérite ,
La valeur , la beauté , puissent faire après nous ,
Hélas ! on n'entend rien sur les bords du Cocyte.

Par où donc ces grands noms d'illustres , de fa-
meux ,
Après quoi les mortels courent toute leur vie ,
Avides de laisser un long souvenir d'eux ,
Doivent-ils faire tant d'envie ?
Est-ce par intérêt pour d'indignes neveux
Qui seuls de ces grands noms jouissent ,
Qui ne les font valoir qu'en des discours pom-
peux ,
Et qui , toujours plongés dans un désordre
affreux ,
Par des lâchetés les flétrissent ?

De ces heureux mortels qui n'ont point eu
d'égaux ,

Tel est l'ordinaire partage.

Traités par la nature avec moins d'avantage

Que la plupart des animaux ,

Leur race dégénère , & l'on voit d'âge en âge

En elle s'effacer l'éclat de leurs travaux.

Des choses d'ici-bas c'est le vrai caractère.

Il est rare qu'un fils marche dans le sentier

Que suivoit un illustre père.

Des mœurs comme des biens on n'est pas héritier,

Et d'exemple on ne s'instruit guère.

Tandis que le soleil se leve encor pour nous ,

Je conviens que rien n'est plus doux

Que de pouvoir sûrement croire

Qu'après qu'un froid nuage aura couvert nos
yeux ,

Rien de lâche , rien d'odieux ,

Ne souillera notre mémoire ;

Que , regrettés par nos amis ,

Dans leurs cœurs nous vivrons encore.

Pour un tel avenir tous les soins sont permis ;

C'est par cet endroit seul que l'amour - propre
honore ;

Il faut laisser le reste entre les mains du sort.

Quand le mérite est vrai, mille fameux exemples

Ont fait voir que le temps ne lui fait point de
tort.

On refuse aux vivans des temples

Qu'on leur élève après leur mort.

Quoi ! l'homme, ce chef-d'œuvre à qui rien n'est
semblable ,

Quoi ! l'homme pour qui seul on forma l'univers,
Lui dont l'œil a percé le voile impénétrable
Dont les arrangemens & les ressorts divers
De la nature sont couverts ;

Lui , des loix & des arts l'inventeur admirable,
Aveugle pour lui seul , ne peut-il discerner ,
Quand il n'est question que de se gouverner ,
Le faux bien du bien véritable ?

Vaine réflexion ! inutile discours !

L'homme , malgré votre secours ,
Du frivole avenir sera toujours la dupe ;
Sur ses vrais intérêts il craint de voir trop clair ;
Et , dans la vanité qui sans cesse l'occupe ,
Ce nouvel Ixion n'embrasse que de l'air.

N'être plus qu'un peu de poussière
Blesse l'orgueil dont l'homme est plein.

Il a beau faire voir un visage serein ,
Et traiter de sang-froid une telle matière ,
Tout dément ses dehors, tout sert à nous prouver
Que par un nom célèbre il cherche à se sauver
D'une destruction entière.

Mais d'où vient qu'aujourd'hui mon esprit est si
vain ?

Que fais-je ? & de quel droit est-ce que je cen-
sure

Le goût de tout le genre humain ,
Ce goût favori qui lui dure

Depuis qu'une immortelle main
 Du ténébreux chaos a tiré la nature ?
 Ai-je acquis dans le monde assez d'autorité
 Pour rendre mes raisons utiles,
 Et pour détruire en lui ce fond de vanité
 Qui ne peut lui laisser aucuns momens tran-
 quilles ?

Non ; mais un esprit d'équité
 A combattre le faux incessamment m'attache ,
 Et fait qu'à tout hasard j'écris ce que m'arrache
 La force de la vérité.

Hé ! comment pourrois-je prétendre
 De guérir les mortels de cette vieille erreur
 Qu'ils aiment jusqu'à la fureur ,
 Si moi , qui la condamne , ai peine à m'en dé-
 fendre !

Ce portrait , dont Apelle auroit été jaloux ,
 Me remplit , malgré moi , de la flatteuse attente
 Que je ne saurois voir dans autrui sans courroux.

Foible raison , que l'homme vante ,
 Voilà quel est le fond qu'on peut faire sur vous.
 Toujours vains , toujours faux , toujours pleins
 d'injustices ,

Nous crions dans tous nos discours
 Contre les passions , les foiblesses , les vices ,
 Où nous succombons tous les jours.





É P I T R E

A M. FLÉCHIER;

Evêque de Lavaur, & ensuite de Nîmes. 1693.

DAMON, que vous êtes peu tendre !
Ne vous pourrois-je point imiter quelque jour ?
Faire à Paris un long séjour ,
Savoir que chez les morts je suis prête à descen-
dre ,
Et sans daigner me voir retourner à la cour !

Est-ce que la gloire immortelle
Dont vous venez d'être couvert,
Fait que le souvenir se perd
D'une amitié tendre & fidelle ?
Non, vous êtes accoutumé
A voir tout le monde charmé
De votre divine éloquence.
L'orgueil sur votre esprit ne prend point de
pouvoir,
Et votre seule négligence
Vous a fait partir sans me voir.

Vous rompez pour jamais cette amitié sincère,
Et qui de mon timide cœur
Étoit la principale affaire.

Hélas ! d'où vient tant de froideur ?
 Qu'ai-je fait pour la faire naître ?
 Ah ! craignez que dans ma douleur
 Je n'engage l'Amour , contre vous , à paroître
 Dans les intérêts de sa sœur.

Cette menace vous alarme.
 Un sage être amoureux ! qu'est-ce qu'on en diroit ?
 Éviter ce malheur. Un soupir , une larme ,
 Chez la postérité vous déshonoreroit.
 Les sévères loix du Portique
 Doivent rendre , qui les pratique ,
 Inaccessible aux passions ;
 Et les moindres émotions
 Sont des crimes pour un stoïque.

Quelle honte pour vous , qui voyez sans pitié
 Toutes les foiblesses humaines ,
 Si , pour punir les torts faits à mon amitié ,
 Quelque Iris vous rendoit plus fou de la moitié
 Que tous les Céladons , que tous les Artamenes !
 Sur vos doctes emplois ne vous assurez pas.
 Tremblez, Damon, tremblez : la raison des grands
 hommes
 Tant des siècles passés que du siècle où nous
 sommes ,
 Dans un si beau chemin a fait plus d'un faux
 pas.
 Ce petit dieu malin , au dos chargé de plumes ,
 Dont le dépit , les amertumes ,
 Sont pour les tendres cœurs des sources de plai-
 sirs ,

Vous fera , s'il le veut , pousser de longs soupirs
Au milieu de mille volumes.

Contre la rigueur des destins
La morale pourroit rendre une ame assez forte ;
Mais , Damon , eussiez - vous des Grecs & des
Latins

Toutes les raisons pour escorte ,
L'Amour n'en seroit pas d'un jour plus tard
vainqueur.

Lorsqu'il veut entrer dans un cœur ,
Il ne s'amuse pas à frapper à la porte.

Il aime à triompher de l'orgueil d'un savant ;
C'est sa plus éclatante & plus douce victoire.

Ces sages qu'on nous vante tant ,
Et dont vous effacez la gloire ,
Pour s'empêcher d'aimer firent de vains efforts ;
Et toute leur philosophie
Ne leur servit , Damon , qu'à sauver les dehors
D'une voluptueuse vie.

Ainsi , plus agité que ne le sont les flots
Lorsqu'Éole ouvre sa caverne ,
Mon cœur fait des desseins contre votre repos ,
En cœur que le dépit gouverne.
Mais dans ce dangereux dépit
Ma raison s'est rendue aussi-tôt la maîtresse :
Il vaut mieux , à ce qu'elle dit ,
Qu'un ami comme vous ait un peu de paresse ,
Que trop d'empressement & de délicatesse.

Contre un foible dépit , dont elle rompt le cours,
 Ne cherchez donc point de secours.
 Je ne laisserai point à ce guide infidèle
 La conduite d'un cœur qui respecta toujours
 De la triste raison l'autorité cruelle.
 Que tous vos jours, Damon , soient de tranquilles
 jours.

Que jamais rien ne renouvelle
 En vous le souvenir d'une amitié si belle.
 Je sens frémir mon cœur à ce triste discours :
 La tendresse en gémit. Mais les retours vers elle
 Sont de trop dangereux retours.



ÉPITRE CHAGRINE

*A MADAME ***.*

SUPPORTEZ un peu mieux , silvie ,
 La perte de votre beauté ;
 Ce n'est que par le temps qu'elle vous est ravie.
 Hé bien ! est-ce une nouveauté ?
 Devoit-elle durer autant que votre vie ?
 Lorsque cinquante fois on a vu le printemps ,
 N'être plus belle alors n'est pas une infortune ;
 C'est l'avoir été plus long-temps,
 Que ne le veut la loi commune.
 Croyez-moi , d'un visage égal

On doit s'appercevoir qu'on cesse d'être aimable;
 Dans une aventure semblable
 Le murmure sied toujours mal.
Si , pleine de raison , pour une bagatelle
 Vous aviez compté vos appas ,
Leur perte vous seroit sans doute moins cruelle ;
 Vous ne vous en plaindriez pas.
 La beauté n'est pas éternelle ,
Et nous nous préparons un fâcheux avenir ,
 Quand nous ne comptons que sur elle.
 On ne fait plus que devenir
 Lorsque l'on n'a su qu'être belle.
Vous l'éprouvez , Silvie , & je vous l'ai prédit ,
Lorsqu'à votre miroir sans relâche attachée ,
 Je ne vous voyois point touchée
 Des plaisirs que donne l'esprit.
 Cette foule de gens frivoles
 Qui du matin jusques au soir
 Ne vous disoit que des paroles ,
 Fait du bruit chez de jeunes folles
Qui , comme vous , un jour seront au désespoir.
 Plus je vous vois , plus je raisonne ,
Plus je crains que l'ennui que votre fort vous
 donne
Ne vous engage à suivre un usage commun.
 Vous justifierez mes alarmes ;
 Oui , vous emprunterez des charmes
 Pour faire revenir quelqu'un.
 Mais du moins d'une tendre amie ,
 Qui , dans son goût , est tous les jours
 Par les hommes même affermie ,

Écoutez un moment les sinceres discours.
 Croyez-vous que l'amour s'allume dans une ame
 Par le rouge & le blanc qu'on mêle sur le teint ?
 Et tient-on compte à quelque femme
 Des couleurs dont elle se peint !
 Songeons , pour nous guérir de l'erreur où nous
 sommes ,
 Que le fard le plus beau de tous ,
 Loin de nous attirer les suffrages des hommes ,
 Ne leur donne que des dégoûts.
 Mais peut-être me direz-vous
 Que si j'avois un teint aussi laid que le vôtre,
 J'aurois contre le fard un peu moins de cour-
 roux ,
 Et que j'en mettrois comme une autre.
 Point du tout. Je me sens des sentimens meilleurs ;
 Et si la nature en partage
 Ne m'avoit pas donné d'assez belles couleurs ,
 J'aurois assurément respecté son ouvrage.
 Et si l'on m'en croyoit , faux braves , faux amis
 Faux dévots comme fausses prudes ,
 Tout à découvert feroient mis ,
 Et tous perdroient par-là les lâches habitudes
 Où , par un long abus , ils se sont affermis.





O D E (1).

Sur le soin que le Roi prend de l'éducation de sa noblesse dans ses Places & dans Saint-Cyr, laquelle remporta le prix à l'Académie françoise. 1687.

T O I , par qui les mortels rendent leurs noms célèbres ,

Toi que j'invoque ici pour la première fois ,
De mon esprit confus dissipe les ténèbres ,
Et soutiens ma timide voix.

Le projet que je fais est hardi , je l'avoue ;
Il auroit effrayé le pasteur de Mantoue ,
Et j'en connois tout le danger.

Mais , Apollon , par toi si je suis inspirée ,
Mes vers pourront des siens égaler la durée :
Hâte-toi , viens m'encourager.

Dieu du jour , tu me dois le secours que j'implore :

C'est ce héros si grand , si craint dans l'Univers ,
Le protecteur des arts , L O U I S , que l'on adore ,
Que je veux chanter dans mes vers.

(1) Les poésies suivantes sont de Mademoiselle Deshoulières.

Depuis que chaque jour tu fors du sein de l'onde,
 Tu n'as rien vu d'égal dans l'un & l'autre monde,
 Ni si digne du soin des dieux.
 C'est peu pour en parler qu'un langage ordinaire;
 Et , pour le bien louer , ce n'est point assez faire
 • Dès que l'on pourra faire mieux.

Il fait que triompher des erreurs & des vices,
 Répandre la terreur du Gange aux flots glacés ,
 Élever en tous lieux de pompeux édifices ,
 Pour un grand Roi n'est pas assez :
 Qu'il faut, pour bien remplir ce sacré caractère ,
 Qu'au dessein d'arracher son peuple à la misère,
 Cedent tous les autres projets :
 Et que , quelque fierté que le trône demande ,
 Il faut à tous momens que sa bonté le rende
 Le pere de tous les sujets,

A peine a-t-il calmé les troubles de la terre ,
 Que ce sage héros consulte avec la paix
 • Les moyens d'effacer les troubles de la guerre
 Par de mémorables bienfaits.
 Il dérobe les cœurs de sa jeune noblesse
 Aux funestes appas d'une indigne mollesse ,
 Compagne d'un trop long repos.
 France , quels soins pour toi prend ton auguste
 maître !
 Ils s'en vont pour jamais dans ton sein faire croître
 Un nombre infini de héros.

Il établit pour eux des écoles savantes ,
 Où l'on regle à la fois le courage & les mœurs,

D'où l'on les fait entrer dans ces routes brillantes
Qui menent aux plus grands honneurs.
On leur enseigne l'art de forcer les murailles ,
De bien affecoir un camp, de gagner des batailles ,
Et de défendre des remparts.
Dignes de commander au sortir de l'enfance ,
Ils verront la victoire attachée à la France ,
Ne suivre que ses étendards.

Tel cet Être infini dont LOUIS est l'image ,
Par les secrets ressorts d'un pouvoir absolu
Des différens périls où la misere engage
Sut délivrer son peuple élu.
Long-temps dans un désert, sous de fideles guides,
Il conduisit ses pas vers les vertus solides ,
Source des grandes actions ,
Et , quand il eut acquis de parfaites lumieres ,
Il lui fit subjuguier des nations entieres ,
Terreur des autres nations.

Mais c'est peu pour LOUIS d'élever dans ces Places
Les fils de tant de vieux & fideles guerriers ,
Qui , dans les champs de Mars , en marchant sur
ses traces ,
Ont fait des moissons de lauriers.
Pour leurs filles il montre autant de prévoyance
Dans l'asyle sacré qu'il donne à l'innocence
Contre tout ce qui la détruit :
Et par les soins pieux d'une illustre personne
Que le sort outragea , que la vertu couronne ,
Un si beau dessein fut conduit,

Dans un superbe enclos où la sagesse habite ,
 Où l'on suit des vertus le sentier épineux ,
 D'un âge plein d'erreurs mon foible sexe évite
 Les égaremens dangereux.

D'enfans infortunés cent familles chargées ,
 Du soin de les pourvoir se trouvent soulagées :
 Quels secours contre un sort ingrat !
 Par lui ce héros paie , en couronnant leurs peines ,
 Le sang dont leurs aïeux ont épuisé leurs veines
 Pour la défense de l'état.

Ainsi dans les jardins l'on voit de jeunes plantes ,
 Qu'on ne peut conserver que par des soins divers,
 Vivre & croître à l'abri des ardeurs violentes ,
 Et de la rigueur des hivers :
 Par une habile main sans cesse cultivées ,
 Et d'une eau vive & pure au besoin abreuvées ,
 Elles fleurissent dans leur temps ;
 Tandis qu'à la merci des saisons orageuses ,
 Les autres , au milieu des campagnes pierreuses ,
 Se flétrissent dès leur printems.

Mais quel brillant éclair vient de frapper ma vue ?
 Qui m'appelle ? Qu'entends-je ? & qu'est-ce que
 je vois ?

Mon cœur est transporté d'une joie inconnue :
 Quels sont ces présages pour moi ?
 Ne m'annoncent-ils point que je verrai la chute
 Des célèbres rivaux avec qui je dispute
 L'honneur de la lice où je cours ?
 Que de gloire , & quel prix ! si le ciel me l'envoie !

DE M^{LLE} DESHOULIERES. 35

Le portrait de LOUIS à més regards en proie
Les occupera tous les jours.



M A D R I G A L.

1 6 8 7.

DE lauriers immortels mon front est couronné,
Sur d'illustres rivaux j'emporte la victoire ;
Rien ne manqueroit à ma gloire ,
Si Louis , ce héros si grand , si fortuné ,
Applaudissoit au prix qu'Apollon m'a donné.



A I R.

QUE vous êtes longs à venir,
 Momens heureux pour un cœur tendre,
 Momens dont mon berger devoit se souvenir !
 A vos douceurs, hélas ! ne dois-je plus prétendre ?
 Non. Ce beau jour s'en va finir,
 Chacun dans son hameau déjà songe à se rendre,
 Que vous êtes longs à venir,
 Momens heureux pour un cœur tendre,
 Momens dont mon berger devoit se souvenir !

É P I T R E

A M. DE BENSERADE.

1 6 8 8.

ILLUSTRE Damon, votre absence
 Commence enfin à m'alarmer ;
 Hé quoi ! cesseriez-vous d'aimer
 Aussi-tôt que l'hiver commence ?
 Revenez dans ces lieux ; tout y parle de vous ;
 L'Amour vous invite à paroître ;
 Suivez ses ordres, mon cher maître :
 De ses droits l'Amour est jaloux ;

Redoutez

Redoutez son juste courroux.
Que faites-vous à la campagne,
Lorsque les fougueux aquilons
Désolent les bois, les vallons ?
N'auriez-vous pas quelque compagne ?
Ce soupçon fait frémir mon cœur ;
De mon cruel destin je connois la rigueur.
Vous ne m'aimez plus, & je gage
Que vous suivez le bel usage
Qui rend sans crime un cœur volage.
Mais ne seroit-ce point aussi,
Que pour entrer dans la querelle
De ce Malherbien fidele,
Dont un précieux prix fit en vain le fouci,
Vous osez, foible amant, m'abandonner ainsi ?
Pour vous voir condamner, Damon, je vous
appelle
Devant les juges que voici.
Ce sont tous gens dont la prudence
Sur celle de Nestor emporte la balance.
L'amoureux Boyer par avance
S'est déclaré mon protecteur.
Perrault, des anciens la terreur,
S'armera de raisons contre votre inconstance ;
Charpentier au teint vif & frais,
Et dont la divine éloquence
A l'immortalité passera sans relais,
Soutiendra, j'en suis sûre, avecque violence,
Qu'heureux ou malheureux, un cœur ne doit ja-
mais
Sortir de mon obéissance.

Quinault , des plaisirs le soutien ,
 Et les délices de la France ,
 Vous donnera pour pénitence
 D'aimer long-temps sans espérance.
 Le bon abbé du Val-Chrétien
 Prendra , s'il s'en souvient , avec soin ma dé-
 fense.

Mais pour le Clerc , je n'en fais rien.
 Lavaux , dont la vertu mérite qu'on le nomme
 Un jour à l'évêché de Rome ,
 Et dont l'esprit est juste & rempli d'équité ;
 Sera , Damon , de mon côté.
 Si vous en voulez davantage
 Pour vous ramener sous mes loix ,
 J'y pourrai joindre le suffrage
 Du galant & docte Ménage ,
 Qui de l'académie a refusé le choix.
 Cependant n'allez pas trop craindre ma colere ;
 La prudence permet de suivre les saisons ;
 Aujourd'hui l'on riroit , si , d'un air trop sé-
 vere ,
 Je refusois , Damon , d'écouter vos raisons.





R É P O N S E
DE M. DE BENSERADE.

1688.

JEUNE & charmante DESHOULIERES,
N'aguere entre les écolieres,
Et maintenant depuis le prix
Maîtresse entre les beaux-esprits;
Quand je vous rends une visite,
Je n'ose, je crains, & j'hésite
A me plaindre de vos appas.
C'est bien pis ne vous voyant pas.

Tant que je suis à la campagne,
Ma seule idée est ma compagne,
Et ma seule idée, entre nous,
Ne me représente que vous.

Toutes choses me sont contraires,
Et mes rivaux sont mes confreres:
Examinons-les donc un peu.
Pour vous Boyer est tout en feu,
Boyer que vous menez en lesse.
Qu'il vous laisse là; je lui laisse,
Pour peu qu'il prenne un autre ton,
Jusques à mon dernier jeton.

D ij

Lavaux peut-être se dispense
 De vous dire tout ce qu'il pense ;
 Je trouve pourtant que Lavaux
 Rime fort avec mes rivaux :
 Il fait parler , il fait se taire ,
 Fait la charge de secrétaire ,
 Rempliroit la charge de tous ,
 Jusqu'à la mienne auprès de vous.

Les Tallemans , je les soupçonne ,
 Et je ne me fie à personne.
 Quinault sera toujours Quinault ;
 C'est-à-dire , doux , tendre & chaud.
 Duffé-je y perdre mon escrime ,
 Je veux les perdre tous en rime ,
 Moi qui suis en rime fécond.
 Du Perrier sera mon second :
 Sa maigreur est la seule chose
 Dont je me fers , & que j'oppose
 A l'embonpoint de Charpentier ,
 A qui je ne fais point quartier ,
 Lui qui vous cajole & s'embrase
 Dans tous vos fauteuils qu'il écrase.

Perrault , qui vous hante , & sur rien
 N'affecte le goût ancien ,
 Voudroit faire avec vous des fiennes ,
 Vous n'étant pas des anciennes.
 J'ai tout ce grand corps sur les bras ,
 Et Ménage , quel embarras !
 Je n'en dis rien , mais j'en enrage ,

Et le moindre me fait ombrage.
Le Clerc n'est point là pour néant ;
Tout rival me paroît géant.
Amour ne vit que de rapines.
On est toujours sur les épines
Avec ces rivaux francs filoux,
Dès qu'on est absent & jaloux.



CHANSON.

FUYONS ce désert enchanteur.
L'autre jour dans ces bois solitaires & sombres
Tircis , à la faveur des ombres ,
Apprit le secret de mon cœur.
Fuyons ce désert enchanteur.





L'AMOUR,
A MONSIEUR CAZE.

MADRIGAL.

DE par Iris, ta souveraine,
L'Amour te commande aujourd'hui
De te rendre en ces lieux pour traverser la Seine.
Obéis; que fait-on? peut-être est-ce une aubaine.
Un cœur fait bien souvent du chemin malgré lui.



RÉPONSE
DE MONSIEUR CAZE,
A L'AMOUR.

MADRIGAL.

Aux ordres de ma souveraine
J'obéirai toujours sans peine,
Fût-ce pour traverser les mers:
Il n'est rien que je n'entreprenne,
Chargé de ses illustres fers:
La gloire d'obéir me tiendra lieu d'aubaine.



M A D R I G A L.

AU milieu des plaisirs d'une superbe fête,
Que Tircis m'a paru charmant !
La plus fiere beauté dans cet heureux moment
Auroit tout employé pour faire la conquête
Du cœur de mon fidele amant.

A M A D A M E

DE HARLAY DE CHANVALON.

ABBESSE DE PORT-ROYAL.

BOUQUET. 1688.

Vous, en qui l'on trouve à la fois
Des plus hautes vertus le parfait assemblage,
Illustre CHANVALON, dont le ciel a fait choix
Pour dispenser ici ses loix,
Recevez ces fleurs pour hommage.
Les neuf savantes sœurs viennent de les cueillir;
L'haleine des zéphyr a répandu sur elles

Une aimable fraîcheur , & des graces nouvelles ;
 Et s'il est rien qui puisse encor les embellir
 Dans le jour fortuné d'une si belle fête ,
 C'est l'éclatant honneur de parer votre tête.



A U S O L E I L.

B R I L L A N T soleil , hâte-toi de paroître ;
 Reviens embellir nos côteaux.
 Sans toi , sans ton secours , hélas ! rien ne peut
 naître ,
 Tu fais & nos biens & nos maux.
 Brillant soleil , hâte-toi de paroître.
 Assemble encore ici nos languissans troupeaux.
 Venge - nous de l'hiver , viens lui faire con-
 noître
 Que tu chéris toujours nos bergers , nos ha-
 meaux.
 Brillant soleil , hâte-toi de paroître ,
 Reviens embellir nos côteaux.





A I R.

CHARMANS échos de ces bocages ,
Et vous , belle nymphe aux cent voix ,
Publiez , à l'honneur du berger qui m'engage ,
Que ses propres rivaux sous ces sombres feuil-
lages ,
Charmés de ses vertus , ont approuvé mon
choix.



M A D R I G A L.

TIRCI S voudroit cacher le beau feu qui
l'enflamme ,
Ses yeux & ses soupirs , tout trahit son secret.
Quand l'amour regne dans une ame ,
L'amour , le tendre amour est toujours indiscret.





A I R.

P O U R Q U O I revenez - vous , printemps ? Qui
vous rappelle !
Le chant des rossignols & leurs tendres amours
Redoublent ma douleur mortelle.
Que le cruel hiver ne duroit-il toujours !
Tircis , hélas ! Tircis est infidèle :
Hé ! qu'ai-je affaire de beaux jours ?



A I R.

V O U S revenez suivi de Zéphyre & de Flore ;
La terre sur vos pas s'embellit chaque jour :
Mais , hélas ! beau printemps , vous n'êtes pas
encore
Celui qui doit couronner mon amour.
Depuis long-temps mon cœur , ma raison , tout
l'appelle.
Il fait lui seul mes plus tendres desirs ;
Et sans lui la saison nouvelle
Ne peut être pour moi la saison des plaisirs.



M A D R I G A L.

P O U R bien aimer , pour mériter de plaire ,
Il faut avoir un cœur comme le mien ,
Abandonner ses moutons à son chien ,
Négliger tout , n'avoir point d'autre affaire
 Que de songer
 A son berger.



M A D R I G A L.

R E D O U B L E Z vos fureurs , terribles aquilons ,
Jusqu'au retour du berger que j'adore ;
 Que par vous la charmante Flore
 Disparoisse dans ces vallons
 Que la nature languissante ,
Sensible à mes ennuis , vienne les partager ;
 Que tout aujourd'hui se ressent
 De l'absence de mon berger.





MADRIGAL.

TOMBEZ , feuilles , tombez ; d'un destin rigoureux

Ce n'est point à vous à vous plaindre :
 Le soleil vous rendra d'un regard amoureux ,
 Les brillantes couleurs que l'hyver ose éteindre.
 Mais j'ai beau vers le ciel pousser ma foible voix,
 D'aucun succès , hélas ! ma plainte n'est suivie :
 Le ciel pour les mortels a prescrit d'autres loix.
 Le destin à Tircis ne rendra point la vie.
 Mes tristes yeux l'ont vu pour la dernière fois.



A I R.

DANS ces lieux rêvons à loisir.
 Rien n'y peut troubler le plaisir
 De penser au berger que j'aime.
 Hélas ! que ce berger charmant
 Ne pense-t-il à moi de même ?
 Qu'il y penseroit tendrement !



POUR



POUR MONSIEUR DOUJAT ,

DOYEN DU PARLEMENT.

MADRIGAL.

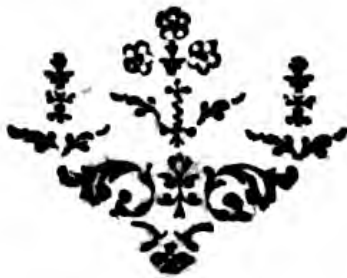
D'UN madrigal on veut que je regale
Un magistrat favori de Thémis ;
Mais, pour le bien louer , ma peine est sans égale,
Ce magistrat pourtant est fort de mes amis ;
De tous les tems je l'appelle mon pere.
S'il l'est , au vrai , je n'en fais rien.
Ce que je fais , c'est qu'il aimoit ma mere ,
Et que ma mere étoit femme de bien,





A I R.

VENEZ, petits oiseaux, sous ces charmans
ombrages,
De mon Iris annoncer le retour;
Venez célébrer un amour
A qui le tems ne peut faire d'outrages.
Pour rendre mon bonheur plus doux,
Quand vous aurez admiré cette belle,
Agréables témoins de notre ardeur fidelle.
Partez, volez, séparez-vous,
A mes jaloux rivaux portez-en la nouvelle.





É P I T R E

DE M. DE LA RIVIERE.

FILLE d'une aigle , aigle vous-même ,
Qui n'avez point dégénéré ;
Dont par tout le mérite extrême
Est si justement révééré ,
Qu'on s'honore quand on vous aime ;
Aimable interprete des dieux ,
Qui parlez si bien leur langage ,
Et qui portez dans vos beaux yeux
Et leur douleur & leur image ;
Recevez ce petit hommage
Que je vous offre tous les ans.
C'est un tribut de sentimens
Qui ne convient plus à mon âge :
Les bienféances me l'on dit.

Les amours & les vers sont faits pour la jeunesse ;
Mais le feu de mon cœur qui soutient mon esprit,
Amuse & trompe ma vieillesse.

Faites-moi seulement crédit
D'agrémens & de gentillesse ;
Contentez-vous du fond de ma tendresse ,
Il en est de ce que je sens
Comme des tableaux d'un grand maître ,
Dont la beauté ne fait que croître

Et redoubler de force à la longueur du tems.

Votre vertu n'est pas commune ;

Vous aimez à faire du bien :

Donnez mes yeux à la fortune ,

Il ne vous manquera plus rien.



R É P O N S E

DE M^{LLE}. DESHOULIERES.

AMI trop galant & trop tendre ,
Et pour qui mon estime augmente chaque jour
De vous même , de votre amour
En homme généreux aidez à me défendre.





A I R I S (1),
S T A N C E S.

I R I S , quelle erreur est la vôtre !
Quoi ! toujours votre cœur se consume en soupirs,
Dans le temps que l'ingrat qui bernoit vos desirs
A vos yeux , dans les bras d'une autre ,
Se livre sans remords à de nouveaux plaisirs !

Vengez-vous , & vengez vos charmes
Par un mépris digne de vous :
Il est honteux de répandre des larmes ,
Quand ce que nous perdons est indigne de nous.

Ce n'est qu'à des ames communes
Qu'il appartient de languir dans les fers ;
Mais vous , pour qui des Dieux les trésors sont
ouverts ,

Ne voulez-vous que par vos infortunes
Rendre votre beau nom célèbre à l'Univers ?

Assez d'illustres malheureuses
Chez l'immortelle antiquité ,
Par leurs plaintes infructueuses
Ont fait passer leur nom à la postérité.

Croyez-vous , plus heureuse qu'elles ,
Rallumer le beau feu qu'un ingrat a trahi ?

(1) Les piéces suivantes sont de Madame Des-
houlières , écrites en différens temps.

Qui passe sans raison à des amours nouvelles ,
 Foule aux pieds les devoirs des cœurs tendres ,
 fideles ,
 Et ne rougit jamais de s'en être affranchi.
 Profitez du destin de ces infortunées ;
 Rendez à votre cœur son innocente paix ;
 Pour exemple les Dieux ne vous les ont données
 Que pour couronner leurs bienfaits.

Gardez-vous , en suivant cet avis salutaire ,
 D'être pour l'avenir un exemple nouveau.
 Condamnez, belle Iris, l'amour-propre à se taire ,
 Et , consolée enfin d'avoir cessé de plaire ,
 Jouissez en secret d'un triomphe si beau.



S T A N C E S .

HÉ ! que te sert , Amour , de me lancer des
 traits ,
 N'ai-je pas reconnu ta fatale puissance ?
 Ne te souvient-il plus des maux que tu m'as faits ?
 Laisse-moi dans l'indifférence ,
 A l'ombre des ormeaux , vivre & mourir en paix.

Souvent , dans nos plaines fleuries ,
 Je mêle , avec plaisir , mes soupirs à mes pleurs.
 Le chant des rossignols , les déserts enchanteurs ,
 Le murmure des eaux , & l'émail des prairies ,
 Mon chien sensible à mes douleurs ,

Mes troupeaux languissans ; ces guirlandes de
fleurs

Que le temps , mes soupirs & mes pleurs ont
flétris ,

Don cher & précieux du plus beau des Pasteurs !
Tout nourrit avec soin mes tendres rêveries.

Éloigne-toi , cruel , de ces lieux fortunés ,

La paix y regne en ton absence :

Ne trouble plus , par ta présence ,

Les funestes plaisirs qui me sont destinés.

Rassemble en d'autres lieux tes attraits & tes
charmes ;

Mon cœur n'en fera point jaloux.

Non , je n'envirai point ces secrettes alarmes

Dont tu rends , quand tu veux , le souvenir si
doux.

Mon chien & mes moutons , chers témoins de
mes larmes ,

J'en atteste les Dieux , je n'aimerai que vous.



L'ORANGER,

A MADAME

LA jeune Iris , en me donnant à vous ,

M'a dit de vous conter pour elle

Tous les matins une douceur nouvelle.

Je lui promis ; mais , entre nous ,

A d'aussi beaux yeux que les vôtres ,
 S'amuse-t-on , Climene , à parler pour les autres .
 A-t-on besoin près d'eux du sentiment d'autrui ?
 Ne fournissent-ils pas , à quiconque en approche ,
 Des troubles, des transports qui causent de l'ennui,
 Grace à certain morceau de roche ,
 Dont la nature , par malheur ,
 Forma votre insensible cœur ?
 Ces yeux doux & brillans font naître dans une
 ame ,
 A ce que chacun dit , le désordre & la flamme.
 Hé ! comment ne feroient-ils pas ,
 Chez Messieurs les Humains, un dangereux fracas,
 Puisqu'à travers de mon écorce
 Je sens le pouvoir & la force
 De leurs adorables appas ?
 Ils font dans un moment ce que n'avoit pu faire
 L'ardeur du Soleil en cinq mois.
 Mille fleurs sur mon chef fleurissent à la fois ,
 Par le seul desir de vous plaire ,
 On dit que ce n'est pas une petite affaire ,
 Et qu'on a vu plus d'un Berger
 Jeune , bien fait , galant & tendre ,
 Inutilement y songer.
 Malgré cela , j'ose prétendre
 A l'honneur de vous engager.
 Suffiez-vous cent fois plus sévere ,
 Climene , on ne refuse guere
 Les fleurettes d'un Oranger.



M A D R I G A L.

P R È s d'un Amant heureux c'est en vain qu'on
espère
Renfermer de son cœur le trouble dangereux ;
A travers l'air le plus sévère ,
Brille je ne sai quoi d'animé , d'amoureux ,
Dont quelqu'effort qu'on puisse faire ,
Rien n'échappe aux regards de l'Amant malheu-
reux.



IMITATION DE LUCRECE,

En galimathias fait exprès.

D ÉESSE , en volupté féconde,
Toi , dont le nom est révééré ;
Toi , dont l'abîme est désiré
De tous les habitans de l'un & l'autre monde ;
Je t'invoque , fille de l'onde.
Vénus , sers de port assuré ,
A ce qu'une étude profonde
M'a , sur d'immenses faits, pour toi seule inspiré.

Conduis ma voix , belle Déesse ;
Pour chanter sur ma lyre en termes simples, clairs,

L'immersion que fait ta secourable adresse ,
 J'ai passé quelques nuits à composer ces vers.
 Quand de la machine des airs ,
 L'esprit a pénétré la mobile sagesse ,
 Et que de ce suc , dont la Grece
 A long-temps nourri l'univers ,
 On s'est fait un semblable objet à chaque espece ,
 On peut de tes regards soutenir les éclairs.

L'ordre d'une cause excentrique
 Fait , par d'invisibles ressorts ,
 Entrer en forme dans les corps
 Tout le Pathos Académique.
 Les sens par une route oblique ,
 Ouverte seulement alors ,
 Roulent une vertu premiere & spécifique ,
 Dont rien , graces à toi , ne rompra les accords.

Aussi-tôt des esprits fixes & végétales ,
 Les mouvemens fuligineux
 Rendent les desirs transpirables ;
 Et ces sources intarissables
 Où la nature puise & sa force & ses feux ,
 En d'autres sources transmuables ,
 Rendent à jamais inflammables
 Tous les principes limoneux.
 Ces atômes conjoints avecque la lumiere ,
 Par leur extrême fluidité ,
 Sont toujours en société
 Avec l'essence réguliere ;
 Et dans un tourbillon de subtile matiere

Répandant à grands flots leur inégalité ,
De tout le genre humain font l'heureuse miniere ,
Dont monte à l'infini la multiplicité.

Plus on regarde , plus on fouille
Dans le chaos du vrai , d'où circulent en tout
sens

Les individus innocens ,
Et plus de la raison , l'organe se dérouille.
Les faits l'un de l'autre naiffans ,
Font que dans ce systême aisément on débrouille
Tous les êtres obéiffans ,
Et que d'une enveloppe enfin on les dépouille.

Charmante mere des Amours ,
Vénus , après l'excès où je porte ta gloire ,
Est-il quelqu'un qui puisse croire
Que rien se fasse ici sans ton divin secours ?
De cette physique victoire
Rien ne puisse arrêter le cours ;
Et puisse dans ces vers en durer la mémoire
Jusqu'au renversement de la sphere des jours.





LETTRE
DE M. DE SENECE,

Premier Valet - de - chambre de la Reine,

A MADAME DESHOULIERES,

*En lui envoyant de l'argent qu'elle lui avoit
prêté à la Bassette.*

LA divine Uranie , en tous lieux estimée ,
Dont tout Paris est enchanté ,
Qui partage la renommée
Par son esprit & sa beauté ;
Cette Uranie enfin de qui la complaisance
Eût surpassé mon espérance
Par un seul regard obligeant ,
Le premier jour de notre connoissance ,
M'a prêté de l'argent.

Je puis en mon bonheur prendre entière assu-
rance ;
Tout soupçon doit être banni ;
Puisque notre amitié commence
Par où tant d'autres ont fini.

Brigandage permis , que l'usage autorise ,
Fier monstre , enfant cruel de l'espoir le plus
doux ,

Que

Que vomit la Mer en courroux
 Dans les lagunes de Venise ,
 Bassette , dont la face a l'air si rigoureux ,
 Qui cause le murmure & la plainte commune ,
 C'est toi qui , d'un cœur généreux ,
 M'as procuré le secours dangereux.
 Si j'avois été plus heureux ,
 J'aurois eu bien moins de fortune.
 Et toi , mon foible esprit , qu'un faux éclat sur-
 prend ,
 Pourquoi te fais-tu tant de fête ?
 Tu vois l'argent que l'on me prête ,
 Sans voir le cœur que l'on me prend.
 Vois , malheureux , à quoi m'engagent
 Ces mortelles bontés , ce secours inhumain ;
 Vois , que ses yeux la dédommagent
 Des profusions de sa main.
 Je puis facilement lui rendre
 De quelque argent prêté le secourable prix :
 Mais ce que ses charmes m'ont pris ,
 Le puis-je , hélas ! ou le veux-je reprendre ?
 Acquittons-nous pourtant de ce prêt obligeant ;
 Rendons-vîte argent pour argent ;
 Et , mettant à ses yeux , par une heureuse adresse ,
 La reconnoissance en son jour ,
 Forçons-la , s'il se peut , de nous rendre à son
 tour
 Tendresse pour tendresse.



RÉPONSE

A M. DE SENECE.

SONGEZ-VOUS à ce que vous faites ,
 Lorsque d'un air aussi doux qu'obligeant ,
 En me renvoyant mon argent ,
 Vous comptez votre cœur pour une de vos dettes ?
 Bornez votre reconnoissance ;
 Tout ce que j'ai fait me paroît
 D'une si petite importance ,
 Que je ne vois point d'apparence
 Qu'un cœur , pour un tel soin , à se donner soit
 prêt :

D'ailleurs je ferois conscience
 De mettre mon argent à si gros intérêt.

Un si foible service à rien ne vous engage ;
 Le rendre est seulement ce que j'ai prétendu.
 N'allez pas vous piquer de grandeur de courage ,
 La générosité n'est plus du bel usage :
 Ce que je vous prêtais , vous me l'avez rendu.
 En ce siècle en doit-on demander davantage ?

Ah ! l'on est plus heureux que sage ,
 Lorsque l'argent prêté n'est pas argent perdu.

Grace à la probité qui vous est naturelle ,
 On ne court point ce danger avec vous ;

Mais , malgré ce que j'ai vu d'elle ,
 Malgré l'estime mutuelle
 Que la Bassette a fait naître entre nous ,
 Comme il est des filoux de différente espee ,
 Et qu'en amour presque tout est permis ,
 En vain vous vous êtes promis
 D'avoir de moi tendresse pour tendresse.
 Au seul nom d'amour je frémis :
 Et pour fuir les chagrins qui le suivent sans cesse ;
 Demeurons quitte & bons amis.



É L É G I E.

C'ÉNEREUX Licidas , ami sage & fidelle ,
 Dont l'esprit est si fort , de qui l'ame est si belle ;
 Vous de qui la raison ne fait plus de faux pas ,
 Ah ! qu'il vous est aisé de dire : N'aimez pas.
 Quand on connoît l'amour , ses caprices , ses peines ;
 Quand on fait , comme vous , ce que pesent ses
 chaînes.
 Sage par ses malheurs , on méprise aisément
 Les douceurs dont il flatte un trop crédule amant.
 Mais quand on n'a pas fait la triste expérience
 Des jalouses fureurs , des dépits , de l'absence ;
 Que pour faire sentir ses redoutables feux ,
 Il ne paroît suivi que des ris & des jeux ;
 Qu'un cœur résiste mal à son pouvoir suprême !
 Que de soins , que d'efforts pour empêcher qu'il
 n'aime !

Je fai ce qu'il en coûte ; & peut-être jamais
L'Amour n'a contre un cœur émouffé tant de
traits.

Insensible au plaisir , insensible à la gloire
Que promet le succès d'une illustre victoire ,
Je ne suis point encor tombée en ces erreurs
Qui donnent de vrais maux pour de fausses dou-
ceurs :

Mes sens sur ma raison n'ont jamais eu d'empire,
Et mon tranquille cœur ne fait comme on sou-
pire.

Il l'ignore , Berger ; mais ne présumez pas
Qu'un tendre engagement fût pour lui sans appas.
Ce cœur que le Ciel fit délicat & sincère ,
N'aimeroit que trop bien , si je le laissois faire.
Mais, grace aux Immortels, une heureuse fierté,
Sur un si doux penchant , l'a toujours emporté.
Sans cesse je me dis qu'une forte tendresse
Est, malgré tous nos soins, l'écueil de la sagesse:
Je fais tout ce qui plaît , & je fais m'alarmer
Dès que quelqu'un paroît propre à se faire aimer.
Comme un subtil poison je regarde l'estime ,
Et je crains l'amitié , bien qu'elle soit sans crime.
Pour sauver ma vertu de tant d'égaremens ,
Je ne veux point d'amis qui puissent être amans :
Quand par mon peu d'appas leur raison est séduite,
Je cherche leurs défauts , j'impose à leur mérite:
Rien , pour les ménager , ne me paroît permis ;
Et dans tous mes amans , je vois mes ennemis.
A l'abri d'une longue & sûre indifférence ,
Je jouis d'une paix plus douce qu'on ne pense ;

L'esprit libre de soins , & l'ame sans amour ,
 Dans le sacré vallon je passe tout le jour :
 J'y cueille avec plaisir cent & cent fleurs nou-
 velles
 Qui braveront du temps les atteintes cruelles ;
 Et pour suivre un penchant que j'ai reçu des Cieux,
 Je consacre ces fleurs au plus jeune des Dieux.
 Par un juste retour on dit qu'il fait répandre
 Sur tout ce que j'écris un air galant & tendre.
 Il n'ose aller plus loin : & sur la foi d'autrui,
 Tantôt je chante pour , & tantôt contre lui.
 Heureuse , si les maux dont je feins d'être at-
 teinte ,
 Pour mon timide cœur sont toujours une feinte.



S T A N C E S.

DIEUX ! qu'est-ce que je sens d'inquiet & de
 tendre ?

Me serois-je laissé charmer !

Hélas ! je n'en fai rien ; je voudrois bien l'appren-
 dre ,

Et je n'ose m'en informer.

D'un charmant souvenir je suis toute occupée ;

Ah ! mon destin n'est plus douteux.

Mon cœur , vous soupirez , ou je suis fort trom-
 pée ,

Comme fait un cœur amoureux.

Vous cédez à Tirsis sans faire résistance,
 Vous qu'on a vu plus d'une fois
 Traiter impunément avec indifférence
 Tout ce qu'on a vu sous mes loix.

Pourquoi m'en étonner ? Tirsis est plus aimable
 Que tout ce qu'on voit ici bas ;
 Et je ne sens que trop qu'il est plus redoutable
 Pour qui craint un tendre embarras.

Dissimulons du moins ces cruelles alarmes.
 Mais quand ce berger plein d'ardeur
 Pouffera des soupirs, ou répandra des larmes,
 Mes yeux, vous trahirez mon cœur.

Vous irez découvrir le tourment qui me presse,
 Et, par un regard languissant,
 Vous direz à Tirsis combien je m'intéresse
 Pour toutes les peines qu'il sent.

Oui, de tout mon repos vous avouerez la perte.
 Mais, fussent croître mes soucis,
 Mes yeux, pour vous punir de l'avoir découvert,
 Vous ne verrez jamais Tirsis.





B A L L A D E.

A I R I S.

Il est saison de causer près du feu.
 Le blond Phébus, chere Iris, se retire :
 L'Aquilon souffle ; & d'un commun aveu,
 Point n'est ma chambre exposée à son ire :
 Viens-y souper ; j'ai du Muscat charmant.
 Quand je te vois ma tendresse s'éveille,
 Désirerois être homme en ce moment,
 Ou quand ta voix se mêle follement
 Au doux glou glou que fait une bouteille.

En dévorant Carpe de Seine au bleu,
 De sottés gens à l'aise pourront rire ;
 Trop bien savons qu'il n'en est pas pour peu :
 Plaisante & longue en fera la satyre.
 Nous chercherons un nouvel enjouement,
 Un nouveau feu dans le jus de la treille :
 C'est un secours contre plus d'un tourment,
 Il n'en est point qui ne cede aisément
 Au doux glou glou que fait une bouteille.

Le verre en main je prétends faire un vœu,
 Dont nul mortel ne me fera dédire :
 C'est de braver, ceci n'est point un jeu,
 Ce traître Amour qu'on ne peut trop maudire,
 Les repentirs suivent l'engagement.

N'écoutons point ce que le cœur conseille ;
 Ne préférons , pour vivre heureusement ,
 Ni les soupirs , ni les soins d'un Amant ,
 Au doux glou glou que fait une bouteille.



E N V O I.

C RUEL Amour , j'en fais ici serment ,
 Si tu me mets un jour puce à l'oreille ,
 Je veux jamais ne trouver d'agrément ,
 Au doux glou glou que fait une bouteille.



A M A D A M E * * *.

S O N G E.

L E S ombres blanchissoient , & la naissante Au-
 rore
 Annonçoit dans ces lieux le retour du Soleil ,
 Lorsque dans les bras du sommeil,
 Malgré des soins cuifans je languissois encore ,
 A la merci de ses vaines erreurs
 Dont il fait ébranler le plus ferme courage ,
 Dont il fait enchanter les plus vives douleurs.
 De toute ma raison ayant perdu l'usage ,

Je croyois être , Iris , dans un sombre bocage ,
 Où les Rossignols tour à tour
 Sembloient me dire en leur langage :
 Vous résistez en vain au pouvoir de l'Amour ;
 Tôt ou tard ce Dieu nous engage.
 Ah ! dépêchez-vous de choisir.
 J'écoutois ce tendre ramage
 Avec un assez grand plaisir ,
 Quand un certain Oiseau plus beau que tous les
 autres ,
 Sur des myrthes fleuris commença de chanter.
 Doux Rossignols , sa voix l'emporta sur les vôtres ;
 Je vous quittai pour l'écouter.
 Dieux ! qu'elle me parut belle !
 Qu'elle s'exprimoit tendrement !
 Sa maniere étoit nouvelle ,
 Et l'on rencontroit en elle
 Je ne sai quel agrément.
 Pour avoir plus long-tems le plaisir de l'entendre,
 Voyant que , sans s'effaroucher ,
 Cet agréable Oiseau se laissoit approcher ,
 J'avançai la main pour le prendre.
 Je le tenois déjà quand je ne sai quel bruit
 Nous effraya tous deux ; l'aimable oiseau s'enfuit.
 Dans les bois apres lui j'ai couru transportée ,
 Et par une route écartée ,
 Je suivois son vol avec soin :
 Soit hazard , soit adresse ,
 Malgré ma délicatesse ,
 Dieux ! qu'il me fit aller loin !
 Enfin n'en pouvant plus ; il se rend , je l'atrape ;

Comme j'en avois eu deſſein ;
 Et folle que je ſuis , j'ai ſi peur qu'il n'échappe ,
 Que je l'enferme dans mon ſein.

O déplorable aventure !
 Ce malicieux Oiſeau ,
 Qui m'avoit paru ſi beau ,
 Change auſſi-tôt de figure ;
 Devient un affreux ſerpent ;
 Et du venin qu'il répand
 Mon cœur fait ſa nourriture.

Ainſi , loin de goûter les plaiſirs innocens
 Dont ſa trompeuſe voix avoit flatté mes ſens ,
 Je ſouffrois de cruels ſupplices.
 Le traître n'avoit plus ſa première douceur ,
 Et , ſelon ſes divers caprices ,
 Il troubloit ma raiſon & déchiroit mon cœur.
 Par des commencemens ſi rudes ,
 Voyant que les plaiſirs que je devois avoir
 Se changeoient en inquiétudes ,
 Renonçant tout d'un coup au chimérique eſpoir
 Dont il vouloit me faire une nouvelle amorce ,
 D'un dépit plein de fureur
 J'empruntai toute ma force ,
 Et j'étouffai l'impoſteur.





R É P O N S E

DU DUC DE S. AIGNAN.

○ U I , je l'ai dit sans hyperbole ,
Vous écrivez d'un air qui par-tout est vainqueur,
Je veux bien confesser qu'il me reste du cœur ;
Mais je demeure sans parole.



R É P O N S E

Au Madrigal du Duc de S. Aignan.

Q U A N D vous me cédez la victoire ,
Vous vous couvrez d'une nouvelle gloire.
De votre Madrigal tout le monde est charmé.
Est-ce ainsi d'un combat qu'on cede l'avantage ,
Qu'on se dit vaincu , désarmé ?
On connoît bien qu'à ce langage
Vous n'êtes pas accoutumé.





RONDEAU REDOUBLÉ

A M. LE DUC DE SAINT AIGNAN.

Sur la guérison de la Fievre quarte.

SANS dégaîner & sans monter Moreau,
Mettez à fin périlleuse aventure :
Onc Chevalier ne fit exploit plus beau ;
Contre vous même en ferois la gageure.

QUOI ! de félonne & laide créature ,
Fievre qui fait ouvrir l'huis du tombeau ,
Savez en bref faire des confitures
- Sans dégaîner , & sans monter Moreau !

VAINCRE pour vous n'est pas un fait nouveau
Ne gît , beau Sire , en ce point l'enclouure,
Dès votre Avril , comme Hercule au Berceau ,
Mettez à fin périlleuse aventure.

MAIS qu'en combat , où rien ne sert armure
Où rien ne sert qu'on ait féé la peau ,
Ayez dompté qui dompte la nature !
Onc Chevalier ne fit exploit si beau.

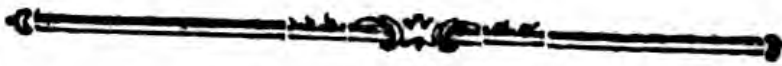
Et vous verrons encor faire Rondeau ,
Fendre Géans du chef à la ceinture ,

Faire

DE M^{ME} DESHOULIERES. 73

Faire de vous plus d'un vivant tableau :
Contre vous-même en ferois la gageure.

OR de mes vœux si le destin a cure,
Point n'entrerez dans le fatal bateau
Qu'un siecle n'ait accompli sa mesure ;
Point ne ferez sans amours , sans pipeau ,
Sans dégaîner.



R É P O N S E

DE M. DE LOSMES DE MONTCHENAY,

A la Balade , A caution , &c.

OUI j'en conviens , charmante Deshoulières ,
Mais si chaque beaute possédoit vos lumieres ,
On reverroit bientôt le siecle d'Amadis.
Le bon goût , la délicatesse ,
Le savoir & la politesse ,
Regnent par-tout dans vos Ecrits.
Si , comme vous , toutes nos Dames
Avoient l'art de toucher les ames ,
On aimeroit bientôt comme on aimoit jadis.





B A L A D E

DE M. DU P E R R I E R ,

Sur le même sujet.

Vous remettrez la Balade en honneur
 Par vers dorés d'inimitable style ;
 Ja grand besoin avoit de ce bonheur
 Le vieil Phébus à la barbe stérile ,
 Qu'esprit accord , fin , poli , gracieux ,
 Refaçonnât les beautés surannées :
 Refaire ainsi fleurir roses fannées !
 A mon avis on ne peut faire mieux.

Vous écrivez à certain vieux Seigneur
 D'un air si gent , si noble & si facile ,
 Qu'autournement de science graigneur
 Ne fait avoir la Muse plus habile :
 Votre parler est le parler des Dieux ;
 En tous propos libres & point gênées ,
 Dans vos devis les Graces semblent nées.
 A mon avis on ne peut faire mieux.

Du los d'Amour vous savez la teneur ,
 Le parangon , l'agéable & l'utile :
 Auprès de vous n'est si beau raisonneur
 Qui ne se crût la verve peu subtile :

Frisques , galans , enjoués , sérieux ,
Pour naviger aux Isles fortunées ,
Font de vos dits leurs leçons raffinées ;
A mon avis on ne peut faire mieux.



E N V O I.

DES sens charmés le doux empoisonneur
De la raison l'aimable suborneur
Tiendra de vous l'heur de ses destinées :
Aux dévoyés à toute heur , en tous lieux ,
Prêchez toujours ses loix bien ordonnées.
A mon avis on ne peut faire mieux.





AUTRE BALADE

DE MONSIEUR DU PERRIER ;

Sur le même sujet.

QUELLE musette , ou quel tendre pipeau
 Pour égaler les accens de Climene ?
 Bien elle fait & Balade & Rondeau ;
 Chants qui soudain me feroient perdre haleine :
 Ce qui me met dans une étrange peine ;
 Car elle veut qu'aujourd'hui je l'étrenne
 D'une Balade , air plaisant , quoique vieux :
 Mais , peu savant en pareille harmonie ,
 Je lui répons : Noble Dame aux doux yeux ,
 Point on ne doit contraindre son génie.

Tel que pressé d'un pénible fardeau ,
 Le grand Jupin fit , pour la Gent-humaine ,
 Par rudes coups , sortir de son cerveau
 Docte Déesse , & des Arts Mere & Reine ;
 Pourrai-je bien , pour l'aimable Sirene
 Qui m'a charmé , produire de ma veine
 Chants aussi doux que ses chants gracieux ;
 Non de l'oser seroit pure manie.
 Le jeune Icare ainsi tomba des Cieux.
 Point on ne doit contraindre son génie.

Sur Hélicon , où maint savant troupeau
 Sous verds lauriers à pas lents se promene ,

Et vient puiser feu divin dans cette eau ,
 Que d'un cheval fit ruade soudaine
 Jaillir d'un roc , & nommer Hipocrene ,
 Phébus départ de son docte domaine
 Trompettes , Luths , Pipeaux délicieux :
 Il donne à l'un ce qu'à l'autre il dénie ,
 Et dit à tous ce vers sentencieux :
 Point on ne doit contraindre son génie.

Bien qu'en faveur de mon doux chalumeau
 De beaux-espirts fameuse Quarantaine
 Ait décidé d'un Prix rare & nouveau,
 Quand de LOUIS (qu'Alger , Tunis & Genes ,
 Virent punir entreprise trop vaine)
 J'eus publié puissance souveraine ,
 Maintien , témoin qu'il est du sang des Dieux ,
 Valeur , clémence & sagesse infinie ;
 Lyre & clairon me duisent encor mieux :
 Point on ne doit contraire son génie.



E N V O I.

V OILA pourtant Balade ronde & pleine :
 Reçois-la bien , Dame qui sur la Seine
 Fais ouïr chant , enjoué , sérieux ,
 Tendre , héroïque , & digne d'Uranie.
 Quand est de moi , je publie en tous lieux :
 Point on ne doit contraindre son génie.





R É P O N S E

D E M. P A V I L L O N ,

A la Balade , A caution , &c.

DANS les siècles passés , quand l'amoureuse
flamme

Avec quelque vivacité

Pressoit une jeune beauté ,

L'Amant qui lui plaisoit en faisoit une femme.

C'est ainsi qu'on aimoit dans le tems d'Amadis.

D'une manière si commode

Nous n'avons pas perdu la mode.

On aime encor comme on aimoit jadis.

Le beau sexe autrefois pour la galanterie

Prenoit la fine fleur de la Chevalerie.

Il lui falloit des Paladins.

Aujourd'hui ce n'est pas de même.

Il met tout en usage , & jusqu'aux Baladins.

On n'a jamais tant aimé que l'on aime.

Nos peres , qui vivoient dans un siècle peu fin ,

Ne vouloient qu'amour & simpleesse ;

Et , sur le fait de la tendresse ,

Alloient toujours leur grand chemin.

Ils cherchoient à se satisfaire ;

DE M^{ME} DESHOULIERES. 79

Et sans toucher au bien d'autrui ,
Se contentoient de l'ordinaire.
On n'aimoit point comme on aime aujourd'hui,

JADIS du moment qu'une Belle
Avoit subi le joug de quelque bon Gaulois ,
Dût-elle enrager de son choix ,
Il falloit qu'elle fût fidelle.
A présent on fait grace à leurs divins attraits.
Les femmes , sur cette matiere ,
Ayant indulgence pléniere ,
En usent toutes de maniere
Qu'on aime plus que l'on n'aima jadis.

Au bon vieux temps , Dieux ! quels supplices ;
L'Amour ne trouvoit que rigueur ;
On payoit la moindre faveur
D'une éternité de services :
Aujourd'hui ; nul en vain ne paroît enflammé :
On n'attend point la récompense
D'une triste persévérance ;
On est payé comptant , & souvent par avance,
On aime mieux qu'on n'a jamais aimé.

Sous l'antique & triste esclavage
D'un honneur sottement placé ,
Un pauvre cœur au temps passé
Etoit , à la fleur de son âge ,
Impitoyablement forcé
De s'en tenir au mariage :
Nous sommes aujourd'hui sous de plus douces
loix ;

Nous suivons nos desirs , & , sans pudeur au-
cune ,
Chacun , comme il lui plaît , vit avec sa chacune .
On aime plus qu'on n'aimoit autrefois .

On aime à droite , on aime à gauche ;
Par tout en liberté l'on compte ses raisons ;
Rien chez nous aujourd'hui ne s'appelle débau-
che ;
Et l'amour est enfin de toutes les faisons :
Chacun en prend sans se contraindre ;
Et je ne vois que les maris
Qui puissent justement se plaindre
Qu'on aime plus que l'on n'aimoit jadis .

Vivez heureux , Sujets de l'amoureux Empire ;
Dans ces jours fortunés où tout vous est permis ,
Suivez les mouvemens que le temps vous inspire ,
Et foyez à l'Amour sans réserve soumis .
Et vous , jeunes Beautés , il est de votre gloire
De faire ici mentir vos plus grands ennemis :
Commencez chaque jour quelque galante his-
toire ;
Et par le nombre enfin de vos tendres amis ,
Confondez les rêveurs qui veulent faire croire
Qu'on n'aime plus comme on aimoit jadis .



CHANSON.

Sur l'Air : *de Jean de Vert.*

AH ! que chez le Colonel Stoup
La débauche est charmante !
On y mange , on y boit beaucoup ,
On y rit , on y chante :
Puisse-t-il sain , riche & content ,
Vivre cinq ou six fois autant
Que Jean de Vert.

Mon Médecin , quand il me voit ,
M'ordonne d'être sage :
Selon moi , qui plus mange & boit ,
Doit l'être davantage ,
Il n'est pas trop de cet avis ;
Mais j'ai pour moi tout le pays
De Jean de Vert.

Quand je suis avec mes amis
Je ne suis plus malade ;
C'est-là que je me suis permis
Le vin & la grillade :
N'en déplaise à M. Thevart.
Je n'en irai qu'un peu plus tard
Voir Jean de Vert.

Fi de ces esprits délicats
Qui prenant tout à gauche ,

Voudroient bannir de nos repas
 Certain air de débauche :
 Je ne l'ai qu'avec les Bûveurs ;
 Et je suis aussi froide ailleurs
 Que Jean de Vert.

Je trouve la rime d'abord.
 Lorsque Bacchus m'inspire ,
 Un verre rempli jusqu'au bord
 Me tient lieu d'une Lyre.
 Ne pouvoir plus boire du vin
 Est par où je plains le destin.
 De Jean de Vert.

Célébrons de ce doux poison
 La puissance suprême ;
 Il nous fait perdre la raison ;
 C'est par-là que je l'aime :
 Elle nous tourmente toujours ,
 Et n'est pas d'un plus grand secours
 Que Jean de Vert.

Le pays , ne vous jouez pas
 A la jeune Thérèse ,
 Qui voit de trop près ses appas
 En dort moins à son aise :
 Ses yeux si doux & si brillans
 Ont déjà tué plus de gens
 Que Jean de Vert.





É P I T R E

A MADAME DE MAINTENON.

T O I dont la piété , la vertu , la sagesse ,
Sont les fruits d'un esprit & d'un cœur sans foiblesse ,
Que sans étonnement on ne peut regarder ;
Toi que le Ciel conduit & traite en favorite ,
Maintenon , pour qui vient de se raccommo-
der
La Fortune avec le Mérite ;
Daigne par tes divins regards
Rassurer mon ame éperdue.
La carrière où je cours ne présente à ma vue
Que des périls de toutes parts.
Combien de beaux-esprits entendons-nous se
plaindre
De n'avoir encor pu , malgré tout leur savoir ,
Arriver à ce but où je voudrois atteindre ?
Mais cependant qu'aurois-je à craindre ,
Si tu soutenois mon espoir ?
N'es-tu pas en ces lieux l'Arbitre souveraine
De la gloire où nous aspirons ?
Hélas ! sans ton aveu follement nous courons
Après cette chimere vaine.
Ainsi Rome vit autrefois.
Un de ces Citoyens sorti du sang des Rois ,

Sous un Prince moins grand , moins aimé, moins
habile

Que le Héros dont nous suivons les loix,
Décider des Chançons d'Horace & de Virgile :
Mais tandis que Mécene étoit leur ferme appui,
Son esprit vaste & fort , à tout pouvant suffire ,
N'en soutenoit pas moins le fardeau de l'Empire :
Il partageoit d'Auguste & la joie & l'ennui.

Encor que le Ciel t'ait fait naître
D'un sexe moins parfait peut-être ,
Il t'a fait un destin plus beau, plus grand qu'à lui.

La plus entière confiance ,
Louis ne l'a-t-il pas en toi ?
Par ce qu'il commet à ta foi ,
N'a-t-il pas racourci l'effroyable distance
Que met la suprême puissance
Entre une Sujette & son Roi ?

Mais , par le vif éclat des vertus les plus pures ,
Tu brilles plus encor que par tant de grandeurs ;
Et tu n'as point ces fiertés dures
Qui font aux malheureux sentir tous leurs mal-
heurs.

Tes soins ont prévenu les tristes aventures
Où l'extrême besoin jette les jeunes cœurs.
Ah ! que ces soins pieux chez les races futures
T'attireront d'adorateurs !

Contre la cruauté des fiers Destinées
Ils donnent , ces soins généreux ,
Un asyle sacré , vaste , durable , heureux ,
A d'illustres infortunées.

Quelle gloire pour toi , modeste Maintenon ,

Dans

Dans un si beau dessein d'avoir servi de guide
 A ce grand Roi qui vient d'éterniser son nom
 Par une piété solide !
 Souvent cette vertu n'est pas avec les Sœurs :
 Elle fuit de la Cour la pompe & les douceurs :
 Mais son fameux exemple aujourd'hui l'y rap-
 pelle ;
 La naissance , l'esprit & la valeur , sans elle ,
 Ne conduisent plus aux honneurs.
 Maintenant , dans ces vers , c'est mon cœur qui
 s'explique ;
 A tes grands destins j'applaudis.
 Loin de savoir flatter , apprends que je me pique
 De cette candeur héroïque ,
 Qu'au nombre des vertus on recevoit jadis.
 Triste jouet du sort , mais désintéressée ,
 Par un solide espoir je ne suis point poussée ;
 Et je t'admire enfin puisque je te le dis.
 Non , depuis que des Dieux je parle le langage ,
 Je n'ai point (on le fait) prodigué mon encens.
 Je n'avois avant toi jamais rendu d'hommage
 Qu'à LOUIS seul , pour qui je sens
 Toute la tendresse où s'engage
 Un cœur respectueux & sage
 Qui s'est mis au-dessus du commerce des sens.
 Goûte donc un plaisir que ne connoît personne ,
 Hors le Héros que je chéris.
 Les louanges font d'un grand prix ,
 Lorsque c'est le cœur qui les donne.





É P I T R E

A M. LE DUC DE MONTAUSIER.

AMI ferme & fidele , unique & sûr asyle
 Pour le mérite malheureux ;
 Prodige de la Cour , ennemi généreux
 De la complaisance servile ;
 Illustre Montausier , l'honneur de ces climats ,
 Pour qui les portes du trépas
 Ont semblé si long-temps ouvertes.
 Qui pourroit vous connoître , & ne pas regarder
 Comme la plus grande des pertes
 Une mort que le Ciel ne peut trop retarder !

Tandis que d'une ame héroïque
 Vous souteniez des maux si longs , si douloureux ;
 Tandis que gémissoit pour vous la voix publique,
 (Éloge qui n'est point douteux).
 Nos cœurs ne furent pas les seuls qui s'affligèrent,
 Ces Dieux à qui la crainte éleva des Autels ,
 A ce qu'on m'a dit , partagerent
 L'inquiétude des Mortels.

Dans le doux loisir que vous donne
 L'heureux retour d'une santé ,

Qui doit vous faire voir encor plus d'une au-
tomne ,

Écoutez-moi , voici ce qu'on m'en a conté.

Un Dieu de votre connoissance ,
Capricieux , cruel , & qu'on appelle Amour ,
A la Nymphé aux cent voix demandoit l'autre
jour :

Que fait-on maintenant en France ?
Car vous n'ignorez pas , je pense ,
Que je n'habite plus dans ce charmant séjour.

Ce qu'on y fait , répondit - elle ?
Louis , dont autrefois vous étiez satisfait ,
S'y prépare à punir l'audace criminelle
Des nombreux ennemis que sa gloire lui fait.

Le goût pour ces sortes d'ouvrages
Qu'inspirent les savantes Sœurs ,
S'y perd , faute de protecteurs.
On y fait peu de cas de vos doux badinages ;
Le vin , le jeu , la chasse y paroissent meilleurs.
Et le petit nombre des cœurs
Pour qui le mérite a des charmes ,
Y sent pour Montausier les plus vives alarmes ;
Il a de mortelles langueurs.

Quoi ! Montausier perdrait la vie ,
S'écria cet enfant qui vous a fait aimer
De l'incomparable Julie ,
Que le Ciel avoit pris tant de soin de former !
Cruelle Renommée ! ah ! que viens-je d'entendre ?
En achevant ces mots , il pâlit , il trembla ;

Il ne voulut plus rien apprendre ,
 • Et vers Jupiter il vola.

Est-ce ainsi , Maître du Tonnerre ,
 Lui dit-il brusquement devant les autres Dieux ,
 Que vous veillez sans cesse au bonheur de la
 terre ?

De la troupe des maux le plus pernicieux
 Déclare à Montaufier une cruelle guerre.

Est-il des jours plus précieux ?

Hé ! d'où vient qu'Apollon , qui dans ce coin
 rumine

Quelques inutiles chansons :

Et qui divinité de deux ou trois façons
 se mêle de la Médecine

Ne cherche point quelque racine

Qui guérisse l'appui de ses chers nourrissons ?

Quoi ! je verrai périr comme un homme ordi-
 naire

Un ami dont le cœur me respecta toujours ,

Et qui m'a garanti de tous les mauvais tours

Que de tout temps l'Hymen est en droit de me
 faire !

Non , non , pour Montaufier j'obtiendrai du se-
 cours ;

Vous avez intérêt de ne me pas déplaire.

Mais ne diroit-on pas qu'être de ses amis ,

S'écria le Dieu de la Thrace ,

Exempte de souffrir la fatale disgrâce

Où tous les hommes sont soumis ?
 Amour , vous portez loin l'audace :
 Vous devriez être content
 Que ce Mortel , cet homme illustre ,
 Pour qui vous vous empressez tant ,
 Ait fini le seizième lustre.
 Dans le plus terrible danger ,
Je l'ai vu tant de fois si peu se ménager ;
 Tant de fois de larges blessures
 Mes yeux ont vu le fer & le feu le couvrir ,
Qu'il ne devoit plus être en état de mourir.

A cette belle remontrance ,
 L'Amour depuis long-temps irrité contre Mars ,
 Gardoit un dangereux silence ,
 Et promenoit sur lui d'étincelans regards.
 Entre ces Dieux cruels le désordre alloit naître ,
 Si le grand Jupiter , toujours bon , toujours
 doux ,
 N'eût appelé l'Amour pour lui faire connoître
 Que du fatal instant il n'étoit pas le maître ,
 Au fier Destin adressez-vous ,
 Lui dit-il , je le vois paroître.

Alors le petit Dieu mutin ,
 Oubliant tout d'un coup Mars & sa reprimande ,
 Les yeux baignés de pleurs , harangua le Destin.
 O vous ! à qui rien ne commande ,
 O vous.... ne me fais point de discours superflus ,
 Interrompt l'Etre inflexible ,
Je fais ce que tu crains ; mais ne t'afflige plus.

De tout temps j'ai marqué dans ce Livre terrible
Qui de tous les mortels regle les actions ,
Que Montausier verra cette ligue orgueilleuse ,
Malgré les vains efforts de tant de légions ,
Apprendre aux autres Nations
Des exploits de Louis la suite merveilleuse.

Je ne vous dirai point quels furent les transports
Du Dieu dont tout connoît la puissance suprême ;
Pour les représenter l'éloquence elle-même
Feroit d'inutiles efforts.

Il me semble qu'il dut , dans l'excès de sa joie ,
Sentir tout ce que j'ai senti ,
Quand j'appris que des maux où vous étiez en
proie
Le Ciel vous avoit garanti.

Ne traitez point , Seigneur , ceci de bagatelle ;
Ce que je vous écris , je le tiens de bon lieu.
Est-il rare qu'une mortelle ,
En commerce avec plus d'un Dieu ,
Sache du Ciel quelque nouvelle ?





É P I T R E

A LA GOUTTE.

FILLE des Plaisirs, triste Goutte,
Qu'on dit que la richesse accompagne toujours ;
Vous que jamais on ne redoute
Quand, sous un toit rustique, on voit couler ses
jours,
Je ne viens pas ici, pleine d'impatience,
Essayer par des vœux, d'ordinaire impuissans,
D'adoucir votre violence.
Goutte, le croirez-vous ? C'est par reconnois-
sance
Que je vous offre de l'encens.

De cette nouveauté vous paroissez charmée.
Faites pour n'inspirer que de durs sentimens,
A de tendres remerciemens
Vous n'êtes point accoutumée.
Commencez à goûter ce qu'ils ont de douceurs ;
Qu'on vous rende par-tout de suprêmes honneurs ;
Qu'en bronze, qu'en marbre on vous voie,
Triomphante de la santé,
Rétablir dans nos cœurs le repos & la joie.
A combien de périls LOUIS seroit en proie,
Si vous n'aviez pas mis ses jours en sûreté !

Tout ce qu'affrontoit son courage
 En forçant de Namur les orgueilleux remparts,
 Peignoit l'effroi sur le visage
 Des généreux Guerriers dont ce Héros partage
 Les pénibles travaux, les glorieux hafards.
 Dans la crainte de lui déplaire,
 On n'osoit condamner son ardeur téméraire,
 Bien qu'elle pût nous mettre au comble du mal-
 heur,
 A forcé de respect, on devenoit coupable,
 Vous seule, Goutte secourable,
 Avez osé donner un frein à sa valeur.

Hélas ! qui l'auroit dit, à voir couler nos larmes,
 Dans ce temps que la Paix consacroit au repos,
 Où de vives douleurs attaquoient ce Héros,
 Que les maux quelque jour auroient pour nous
 des charmes ?

Mais quel bruit, quelle voix se répand dans les
 airs ?

Quoi donc, Messagere invisible
 De tout ce qui se fait dans ce vaste Univers,
 Auprès du grand Roi que tu fers *
 On voit couler le sang. Événement terrible !
 Quelle idée offrez-vous à mon cœur agité ?
 Sur l'excès de valeur & d'intrépidité,
 Ce Héros fera-t-il toujours incorrigible ?

R E M A R Q U E.

* Plusieurs personnes blessées auprès du Roi au
 siège de Namur.

Vous n'avez pas assez duré ,
Goutte , dont j'étois si contente.

Vous trompez ma plus douce attente ,
Vous en qui j'espérois , & que j'avois juré
De célébrer un jour par quelque grande Fête ,
Si , pour nous conserver une si chere Tête ,
Dans le Camp de Namur vous aviez mesuré
Votre durée à sa conquête.

Ah ! que ne laisse-t-il à son auguste Fils
Dompter de mortels ennemis ,
Fameux par leur rang , par leur nombre ,
Mais qu'à suivre son Char le Ciel a condamnés ?
Qu'il ne nous quitte plus , qu'il se repose à l'ombre
Des Lauriers qu'il a moissonnés.

N'est-il point las de vaincre ? & ne doit-il pas
croire

Que son nom , pour durer toujours ,
N'a plus affaire du secours
De quelque nouvelle victoire ?
Ces Grecs & ces Romains si vantés dans l'Histoire,
Ont sauvé leurs noms du trépas
Par des faits moins brillans , moins dignes de mé-
moire.

Affreuse avidité de gloire !
La sienne efface tout , & ne lui suffit pas !

De tant de Nations la chere & vaine Idole ,
Nassau par plus d'un titre en Monarque érigé ,
Dès qu'il fait Namur assiégé ,
Frémit , rassemble tout , & vers la Sambre vole.

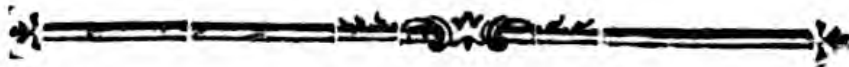
A voir si près de nous flotter ses Étendards ,
 A quelque noble effort qui n'auroit dû s'attendre !
 Mais, tout savant qu'il est dans le métier de Mars
 Il semble n'être enfin venu que pour apprendre
 Le grand art de forcer une Place à se rendre :
 Et, pour ses Alliés toujours rempli d'égards ,
 Lancer sur notre Camp de menaçans regards
 Est tout ce qu'il ose entreprendre.

 Tout ce qui justifie & nourrit les terreurs ,
 L'Art , la Nature , cent mille hommes ,
 Et ce que l'hiver a d'horreurs ,
 Malgré la saison où nous sommes ,
 Auront vainement entrepris
 De rendre Namur imprenable ;
 Quand LOUIS l'attaque , il est pris.
 Et cet amas de Rois que sa puissance accable ,
 Est la Montagne de la Fable ,
 Qui de l'attention fait passer au mépris.

 Non , je ne me suis point trompée :
 Je vois courir le peuple , & je lis dans ses yeux
 Que LOUIS est victorieux.
 Ma crainte pour sa vie est enfin dissipée ;
 Et je n'aspire plus qu'à revoir dans ces lieux
 Ce Héros dont mon ame est toujours occupée.
 Goutte , qu'on vit trop-tôt finir ,
 Et dont je viens d'avoir l'audace de me plaindre ,
 Puisque pour ce Vainqueur on n'a plus rien à
 craindre ,
 Gardez-vous bien de revenir.

Ne le dérobez point à notre impatience.
Lorsqu'il est éloigné de nous,
Tout est enlevé dans un morne silence,
Et le foible plaisir que donne l'espérance,
Est le seul plaisir qui soit doux.

Mais, Goutte, s'il est vrai ce qu'on nous dit sans
cesse,
Que jusqu'à l'extrême vieillesse
Vous conduisez les jours lorsque vous ne venez
Qu'après qu'on a passé huit lustres;
Pour des jours précieux & toujours fortunés,
Jours qui sont tous marqués par quelques faits
illustres,
Quelle espérance vous donnez !



R O N D E A U.

COEFFÉ d'un vilain bonnet gras
Martin est gîté dans des draps
A-peu-près blancs comme l'ébène,
Où puces & pous à centaine
Viennent faire de bons repas.

Un vieux pot de terre est en bas
Où ce poliffon fait son cas ;
Que n'est-il par la mordienne
Coëffé !

Sur le plancher est un gros tas
 De Livres rongés par les rats,
 D'onguents suspects la table est pleine.
 Cependant Martin croit sans peine
 Plus d'un cœur de ses doux appas
 Coëffé.



LA TUBÉREUSE.

*A MADAME***.*

SANS me plaindre de la Nature,
 Je voyois les premières fleurs
 Reprendre dans les airs d'agréables odeurs,
 Et mêler leurs vives couleurs
 Avec la naissante verdure,
 Quand un plus important souci
 Que celui d'embellir la terre,
A la charmante Flore, au milieu du parterre,
 Me força de parler ainsi :

Jeune Divinité, pour qui le doux Zéphire
 Pousse tant d'amoureux soupirs ;
 Vous qui ramenez les Plaisirs,
 Vous dont toutes les fleurs reconnoissent l'empire,
 De celles du Printems que n'ai-je le destin !
 Je fais que leur beauté ne dure qu'un matin,
 Et que d'un sort plus doux ma naissance est suivie ;
 Mais

Mais elles naissent dans le tems
 Qu'on célèbre en ces lieux la fête de Silvie.
 Hélas ! que je leur porte envie ,
 Et que je voudrois bien fleurir dans le Printems !
 Un si juste souhait toucha le cœur de Flore ;
 Et , malgré l'ordre des saisons ,
 A peine le Soleil eut-il vu deux maisons ,
 Que ma fleur commença d'éclore ,
 Je perds avec plaisir dans cet heureux état
 Les honneurs que l'Eté m'apprête ;
 Et , pour couronner votre tête ,
 Je parois ce matin avec tout mon éclat.
 Si par mon doux parfum j'obtiens cet avantage ,
 Fiere d'un tel emploi , je verrai sans ennui
 Mes Sœurs dans quelques mois rendre un pareil
 hommage
 Au plus grand Prince d'aujourd'hui.



A I R.

CHARMANTE Aurore , enfin vous voilà de re-
 tour ,
 Le Soleil va briller d'une clarté nouvelle.
 Flatteur espoir de mon amour !
 Je reverrai dans ce beau jour
 Vireis encor plus tendre & plus fidele.
 Esprit flatteur pour mon amour !



MADRIGAL.

DE tous les Bergers de nos bois
 Je croyois que Tircis étoit le plus fidele ;
 Il étoit charmé de son choix ,
 Et nulle autre que moi ne lui paroïssoit *belle*.
 Dieux cruels ! avec tant d'amour
 Aurois-je dû penser qu'un jour
 L'ingrat me dût livrer à la douleur mortelle
 De le voir changer sans retour ?



A I R.

NON, non je ne suis plus à plaindre :
 Mon cœur est tout à moi ; je le sens de retour ,
 Délivré du beau feu que la mort seule un jour
 Se flattoit de pouvoir éteindre.
 De tes enchantemens , hélas ! cruel Amour ,
 Ce malheureux n'a donc plus rien à *craindre* ?





M A D R I G A L.

DANS un bois sombre , solitaire ,
Et qui n'est fréquenté que des tendres Amans,
Iris , cette aimable Bergere
Parloit ainsi de ses tourmens ;
Tircis a donc brisé ses chaînes !
C'en est fait , juste Ciel ! je ne le verrai plus !
Mais cachons à l'ingrat la cause de mes peines
Et que de ces bois seuls mes soupirs soient connus



A I R.

CESSEZ de m'agiter & la nuit & le jour ,
Transports que je crains de connoître ;
Tircis , qui vous fait naître ,
N'affervira jamais ma raison à l'Amour.
Mon devoir malgré lui sera toujours le maître.
Fuyez , mais fuyez sans retour ;
Mon cœur en gémissant vous défend de paroître,
Fuyez , mais fuyez sans retour,





A I R.

VENEZ , venez à mon secours ,
 Foible raison qu'en vain j'appelle.
 Tircis , suivi des plus tendres Amours ,
 De mon cœur malgré moi vous va faire un rebelle ;
 Pour faire qu'il vous soit fidele ,
 Venez , venez à mon secours ,
 Foible raison qu'en vain j'appelle.



A I R.

LES Aquilons par leurs ravages
 Detruiront-ils toujours les beautés du Printemps ?
 Ne reverrons-nous plus dans nos charmans bocages
 Les innocens plaisirs conduits par les Amans ?
 Non , non , la saison dégénere.
 Les Ris , les Jeux , les folâtres Amours
 De dépit & d'effroi retournés à Cythere ,
 Ont quitté nos champs pour toujours.





M A D R I G A L.

TIRCIS , Tircis par un refus
Me fait sentir combien l'amour est redoutable.
J'en ai trouvé l'ingrat mille fois plus aimable ,
Moi qui croyois ne l'aimer plus.
Ah ! qu'il est dangereux d'aimer autant que
j'aime !
Tout alarme un tendre cœur.
Tircis , par sa froideur extrême ,
A trouvé le secret de vaincre ma rigueur.
Ah ! qu'il est dangereux d'aimer autant que
j'aime !
Tout alarme un tendre cœur.



A I R.

CHARMANS échos de ces bocages ,
Et vous , belle Nymphé aux cent voix ,
Publiez à l'honneur du Berger qui m'engage
Que ses propres rivaux sous ces sombres feuil-
lages
Charmés de ses vertus ont approuvé mon choix.





A I R.

NON , rien ne peut égaler mon ennui.
 J'aime depuis long-temps un Berger qui m'adore;
 Et de ma tendresse aujourd'hui
 Ce charmant Berger doute encore.
 Hélas ! peut-il douter que mon cœur soit à lui ,
 Quand , malgré tous mes soins , personne ne
 l'ignore ?
 Non , rien ne peut égaler mon ennui.



A I R.

TU m'arraches à ce que j'aime ;
 Affreuse nuit , précipite ton cours.
 Contre tes horreurs sans secours
 Je succombe , cruelle , à ma douleur extrême.
 Hé , quoi ! dureras-tu toujours ?
 Tu m'arraches à ce que j'aime ;
 Affreuse nuit , précipite ton cours.





I R I S.

É G L O G U E.

ERREZ, mes chers Moutons, errez à l'aventure:
 J'ai perdu mon Berger, ma houlette & mon chien.
 S'il plaît aux Dieux, je n'aimerai plus rien
 Qui soit sujet aux loix de la Nature.

Mon cœur toujours brisé par de cruels ennuis,
 Ne cherche plus que la retraite.
 Païssez, mes chers moutons, sans chien & sans
 houlette,
 Je ne puis vous garder dans l'état où je suis.

Contre mes tristes jours depuis que tout conspire,
 Déjà plus d'une fois les brillantes saisons
 Ont embelli nos champs de fleurs & de moissons,
 A mes vives douleurs, hélas ! puis-je suffire ?

Partez, laissez-moi seule, innocens animaux,
 Mêler encor mes pleurs à l'onde fugitive :
 Non, n'attendez plus rien de ma raison captive ;
 Elle succombe enfin sous le poids de mes maux.

Ne vous reposez plus sur l'amitié sincère
 Qu'ont toujours eu pour moi les Bergers d'alen-
 tour.

Je n'éprouve que trop qu'ils ont perdu le jour.
 Qu'il en est peu de pareil caractère !

J'entends vos bêlemens ; ils ne font que trop
doux.

Que je vous plains ! que je vous aime !
Mais , quand je ne puis rien dans mes maux pour
moi-même ,

Hélas ! que pourrai-je pour vous ?

Puissiez-vous , chers Moutons , dans les gras pâtu-
rages .

Vivre dans une heureuse & douce oisiveté !
Puisse Pan , attentif à votre sûreté ,
Vous garantir des maux , des loups & des orages !

Ainsi l'aimable Iris , sur les bords d'un ruisseau ,
Livrée à sa douleur mortelle ,
Éloignoit à regret pour jamais d'auprès d'elle
Son triste & fidele troupeau.



O D E.

LE plus beau des mois
Remplit notre attente ;
La terre est riante ;
Déjà dans les bois
Le Rossignol chante ;
Déjà les Moutons
Paissent les herbettes,
Et font mille bonds
Au son des Musettes.

Cent objets aimés ,
Dont la mort trop dure
Borna l'aventure ,
En fleurs transformés
Parent la verdure ,
Un frais éclatant
Sur leur teint demeure ,
Qu'un Zéphir galant
Anime à toute heure.

Le naissant gazon ,
Dans les bois , à l'ombre
D'un bocage sombre ,
Offre à la Raison
Des périls sans nombre.
Le maître des cœurs ,
Qui veille sans cesse ,
Cache sous les fleurs
Le trait qui nous blesse.

Mais à quoi vous sert ,
Pour nous mieux surprendre ,
Amour , de nous tendre
Sur le gazon verd
Un piège si tendre ?
Quel est le Berger
Qui daigne nous mettre
Dans l'affreux danger
De lui trop permettre ?

En vain tous les jours
La Nature appelle

La Saison nouvelle
A votre secours ;
Ah ! que vous fert-elle ?
Les seuls animaux ,
Tout fier que vous êtes ,
Sont dans nos hameaux
Vos seules conquêtes.

Les brillans appas ,
Qui , dans le bel âge ,
Sont notre partage ,
Ne nous valent pas
Un seul tendre hommage.
Quitte ton carquois ,
Enfant plein de charmes ;
A de vains emplois
Refuse tes armes.

Pour l'anéantir ,
Replonge le monde
Dans la nuit profonde
D'où l'a fait sortir
Ton ardeur féconde.
Ici, comme ailleurs ,
Que rien ne s'augmente ,
Et de nos malheurs
Que tout se ressent.

Mais pourquoi crier ?
Quel dépit m'anime ?
Eh ! quoi donc ! sans crime

L'Univers entier
Seroit ta victime ?
Oui , ce n'est qu'à nous ,
Foibles que nous sommes ,
Qu'on doit les dégoûts
Qu'ont pour nous les hommes.

Lorsque la pudeur ,
Sans qui la tendresse
Détruit la Sageffe ,
Cachoit au Vainqueur
Un peu de foiblesse ,
Cent & cent Autels
S'érigeoient aux belles ,
Et sur les Mortels
Tu régnois par elles.

F I N.



Giro 33
Pam

Young
26.7.97
[ZAH]

970036

